L'ÉGLISE

Tome second

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Saint Thomas d'Aquin (Collection des grands philosophes). (Alcan.) — 2 vol. in-8° . . . . *Epuisé.*

La Philosophie morale de saint Thomas d'Aquin. — 1 vol. in-8°. (Alcan.) . . . . *Épuisé.*

L' « Introduction à l'Étude de la médecine expérimentale » de Claude Bernard, avec des notes critiques. (de Gigord.). . . . . 5 fr. 30

Les Sources de la Croyance en Dieu. — 1 vol. in-12. 7e *édit.* (Perrin.). . . . . 8 fr. »

L'Amour chrétien. 1 vol. in-12. 7e *mille.* (Gabalda.) 7 fr. »

Jésus. — 1 vol. in-12. *14e mille* (Gabalda.). . . . . . 6 fr. »

La Vie catholique (*Première série*). — 1 vol. in-12. 2e *édition.* (Gabalda.). . . . . 8 fr. »

Un Pèlerinage artistique à Florence. — In-12, avec vignettes et couverture illustrée. (Gabalda.) *Épuisé.*

Nos Luttes. — 1 vol. in-12. (Gabalda.) *Épuisé.*

Nos vrais Ennemis. — 1 vol. in-12. (Gabalda.) *Épuisé.*

Le Patriotisme et la vie sociale. — 1 volume in-12. (Gabalda.) *Épuisé.*

La Politique chrétienne. — 1 v. in-12. (Gabalda.). 4 fr. 50

Socialisme et christianisme. — 1 vol. in-12. 3e *édition.* (Gabalda.). . . . . 6 fr. »

Féminisme et christianisme. — 1 vol. in-12. 3e *édition.* (Gabalda.). . . . . 6 fr. »

La Famille et l'État dans l'éducation. — 1 vol. in-12. 2e *édition.* (Gabalda.) . . . . 4 fr. 50

Art et Apologétique. — 1 vol. in-12. (Bloud et Gay.) 5 fr. »

L'Art et la Morale. — 1 vol. in-18. (Bloud et Gay.) *Épuisé.*

Agnosticisme et Anthropomorphisme. — 1 vol. in-18. (Bloud et Gay.). 1 fr. »

La Vie héroïque, 52 conférences prononcées à la Madeleine en 1914-1915. (Bloud et Gay.). . . . . 14 fr. »

Le Sermon sur la montagne, évangile de guerre et de paix. — 1 vol. in-12. (Bloud et Gay.). . . . . 3 fr. 75

Les Vertus théologales. — Anthologies illustrées. 3 vol. in-8°. La Foi. L'Espérance. La Charité. (Laurens.) Chaque volume. . . . . 9 fr. »

Prière de la Femme française pendant la guerre. — 1 plaquette avec vignettes de Maurice Denis. (Librairie de l'Art catholique.). . . . . 1 fr. 25

Aux Morts de la guerre. — Prière à ceux qui sont partis. — 1 plaquette avec vignettes de Maurice Denis. (Librairie de l'Art catholique.). . . . . 1 fr. 25

La Prière. — 1 volume in-12. (Librairie de l'Art catholique.). . . . . 6 fr. 50

Prières dans nos épreuves . . . . 1 fr. »

Le Chemin de la croix. . . . . 2 fr. »

Paroles françaises. — 1 vol. in-12. (Bloud et Gay.) 5 fr. »

A.-D. SERTILLANGES
MEMBRE DE L'INSTITUT
PROFESSEUR A L'INSTITUT CATHOLIQUE DE PARIS

L'ÉGLISE

TOME SECOND

CINQUIÈME ÉDITION

PARIS
LIBRAIRIE VICTOR LECOFFRE
J. GABALDA, Éditeur
RUE BONAPARTE, 90

1921





Nous avons lu attentivement l'ouvrage de M. A. D. Sertillanges intitulé « l'Église ». La doctrine la plus sûre adaptée aux besoins les plus profonds de la société moderne dans une langue à la fois lumineuse et riche, donne à cet ouvrage d'apologétique une valeur exceptionnelle.

Nous croyons que sa publication sera d'un grand profit pour les âmes, et contribuera largement à faire comprendre et aimer l'Église.

M. J. GILLET, O. P.
Docteur en Sacrée théologie.

Th. MAINAGE, O. P.
Docteur en Sacrée théologie.

NIHIL OBSTAT.

MONPEURT.

IMPRIMATUR :

Parisiis, die 29 sept. 1916.

E. ADAM,
vicaire général.

L'ÉGLISE

LIVRE III

LA VIE SACRAMENTELLE DE L'ÉGLISE

II. — LES SACRAMENTAUX

CHAPITRE PREMIER

IDÉE GÉNÉRALE DES SACRAMENTAUX

Le caractère sacramentel de l'Église, c'est-à-dire sa tendance à utiliser, dans un but religieux, des symboles expressifs et actifs, se montre surtout dans ce qu'on appelle, au sens propre, des *sacrements;* mais ne s'y épuise point. C'est elle, l'Église, en son fond, et par conséquent en tout ce qu'elle montre, qui est sacramentelle.

L'Église est sacrement en tant que symbole et moyen d'unité entre l'homme et Dieu, de même que son Christ, chef, « *tête* » du corps mystique organisé, est sacrement, étant l'expression de Dieu en tant que

donné à l'homme, de l'homme en tant que donné à Dieu.

On devra donc trouver dans l'Église, en dehors des sacrements proprement dits, des marques de ce caractère profond. On les distinguera des sacrements en ce que ceux-ci répondent aux besoins fondamentaux de la vie religieuse; en ce que, pour cette raison, ils ont été l'objet d'une institution plus spéciale, ont été doués d'une efficacité plus directe. Mais on gardera, pour les rites secondaires en question, un mot qui les rattache au principe commun, un mot atténué et cependant expressif de l'idée centrale : on les nommera les *sacramentaux* (*Sacramentalia, choses sacramentelles*).

Il y a des personnes qui, voulant explorer ce coin de théologie, s'y perdent un peu; au besoin, s'y scandalisent. Elles constatent que le besoin de parallélisme a fait distinguer sept sacramentaux, comme il y a sept sacrements. Puis, consultant les auteurs profonds ou les documents : saint Thomas, le Concile de Trente, etc., elles entendent dire qu'il y en a beaucoup (*multa*); qu'il y en a un nombre indéterminé (*Si quae aliae res*...). Et elles s'étonnent.

Cela est cependant tout naturel.

Dans les manuels pour les enfants, tout se définit avec clarté; mais dans la science, chacun sait que la clarté se diffuse en mille nuances moins saisissables, et il en est ainsi bien davantage dans le réel.

Voudrait-on dire combien il y a de couleurs dans l'arc-en-ciel? Il y en a trois; il y en a sept; il y en a d'innombrables. Dans les pensées et dans les sentiments, il y a plus de nuances encore.

On peut tenter des classifications : elles ne seront jamais exhaustives. Le réel est inépuisable ; le réel est *ineffable* au sens étymologique du mot ; il ne peut être *dit* avec un nombre déterminé de concepts ou de paroles ; il s'enfonce dans l'infini double où notre être est plongé : infini de la matière, qui se subdivise jusqu'au néant ; infini de l'esprit, qui pousse ses enrichissements jusqu'à Dieu, limite idéale et inaccessible.

Le caractère sacramentel de l'Église, parce qu'il imprègne l'Église à fond, jusqu'à se confondre avec elle, se ressent de cette condition. Ses sacrements sont sept comme il y a sept couleurs dans le spectre ; mais l'atmosphère des sacrements, si je puis ainsi parler, tous les rites qui les accompagnent, et ceux qui s'en détachent pour aller sanctifier la vie en lui donnant une signification religieuse, une allure et une portée religieuse : tout cela aussi est sacramentel. Et si l'on dit, comme on le dit en effet quelquefois : Il y a sept sacramentaux, c'est qu'on aura convenu de s'en tenir aux principaux — dont le choix pourra d'ailleurs prêter à dispute.

En réalité, il y a autant de sacramentaux qu'il y a de choses, de gestes, de paroles, de rites qui consentent à entrer et que l'Église invite à entrer dans le grand courant sanctificateur qui, du sensible, au nom de l'Incarnation, nous conduit à l'intelligible divin.

Nous ne pourrons donc que donner des exemples. Leur choix sera tout utilitaire. Avant d'énumérer, commençons par une définition générale.

Les sacramentaux sont des actes extérieurs de

religion, ou des objets consacrés par la religion, en vue de nous rapprocher de Dieu par le Christ.

Les effets qu'on en attend sont ceux que requiert la vie chrétienne. La purification de l'âme; la satisfaction de la justice pour nos fautes; l'expulsion des esprits mauvais; le soulagement de nos souffrances, si notre Père des cieux le trouve expédient; l'éloignement des fléaux sous la même condition et la liberté intérieure des enfants de Dieu : tels sont ceux que note la théologie.

Ces gestes minuscules et familiers, ces choses de rien : une aspersion, une croix tracée sur le front ou sur la poitrine, une formule : ces choses, entrant dans le grand courant religieux, deviennent efficaces. Elles le deviennent de par notre constitution psychologique, où le sensible a tant de place .Elles le deviennent de par l'institution, qui a le pouvoir de capter des forces supérieures : force de l'association, qui est créatrice à l'égard de l'individu; force du Christ, en qui l'association chrétienne trouve son centre; force de Dieu, qui est conjoint au Christ, et qui, par lui et par l'Église, nous est conjoint.

C'est une tendance naturelle des humains, de chercher dans la nature des symboles; de parler ou d'agir par métaphore; d'attacher aux choses en usage dans la vie matérielle un sens relatif à la vie morale. Toutes les littératures le font voir, et la constitution intime des langues le prouve, puisque le symbolisme en est le fond.

Une supplication *ardente,* n'est-ce pas une allusion à l'ardeur du feu? Un *déluge* de calamités, n'est-ce pas une métaphore empruntée à l'eau? Le *sel at-*

tique, le *sel de la sagesse,* n'est-ce pas un rappel des propriétés actives et conservatrices du sel? Parler avec *onction;* mettre un *baume* sur des douleurs, etc., etc., n'est-ce pas une série de paroles symboliques? Et si je fais un geste de dénégation, n'ai-je pas l'air d'effacer au tableau ce qu'on vient de me dire, ou de l'écarter comme un obstacle à mon esprit, ainsi que j'écarte du chemin un caillou ou une branche?

Tous nos gestes protocolaires, toutes nos salutations, nos cartes de visite échangées, nos bouquets de fête ou de fiançailles, les coutumes funéraires, tout, dans la vie sociale, est pétri de symbolisme et tend à rapprocher la matière de l'esprit, pour *dire* l'esprit, et par là *fomenter* l'esprit.

Mettez ces symboles au service de l'idée religieuse; faites-le avec des sentiments qui répondent à l'action; faites-le au nom d'une tradition commune entre les chrétiens, sous le couvert de l'autorité ou de par l'institution formelle de l'autorité qui exprime et régit le groupe; espérant ou plutôt croyant que le Christ, chef de l'humanité religieuse, uni à ses membres en ce qu'ils font en son nom, donne aux gestes pieux et significatifs institués une efficacité en rapport avec nos dispositions intérieures, en rapport avec les dispositions supérieures de sa providence : vous avez les *sacramentaux.*

Toute la poésie de la nature pourra s'y incorporer, comme on le verrait à fréquenter les admirables liturgies antiques.

Et avec la poésie de la nature, puisée à même par nos auteurs, on trouve dans les sacramentaux toutes

les perles que les cultes païens, issus des peuples les plus artistes de l'univers, ont accumulées séculairement sans pouvoir les enfiler dans un dogme correct ou une morale pure.

Pour aller au cœur humain, dont la porte est ouverte à toutes les influences naturelles, ces signes si naturels aussi, si rapprochés de la vie quotidienne, si expressifs au regard du sens universel, seront fort efficaces, à condition toutefois de garder leur âme.

Leur âme, c'est le sens chrétien qu'on y attache, c'est leur signification supérieure, la doctrine qui les imprègne et l'amorce des sentiments qu'ils sont chargés de fomenter. Sans quoi, ce ne sont que des cadavres, et l'on serait tenté de dire à celui qui s'en sert sans les comprendre, sans y songer, sans vouloir leur effet moral, et qui voit, à côté, l'incroyant sourire : C'est bien fait! L'incrédule a raison. Laissez-le se moquer de ce que vous-même rendez puéril; laissez-le regarder comme néant ce que vous avez tué. *Laissez les morts ensevelir vos morts.*

Mais on ne juge pas d'une chose d'après ceux qui en abusent, ni d'un langage d'après les étrangers qui l'altèrent.

L'action sacramentelle a une efficacité par elle-même, comme symbole expressif et évocateur, comme idée-force, dirait tel philosophe.

Elle en a une autre, ou, si l'on veut, la première se renforce du fait de l'unité chrétienne dans laquelle l'individu agissant se trouve engagé.

Notre unité, dont nos autorités font le lien, met au service de chacun la prière et le mérite de tous. Quand l'Église dit, comme dans la bénédiction du

cierge pascal : « *Seigneur, Dieu, Père Tout-Puissant, lumière qui ne s'éteint pas, vous qui avez créé toutes les lumières, bénissez cette lumière sanctifiée, faites que par elle nous soyons enflammés et illuminés de vos clartés...* », nous pensons que cela n'est pas vain.

Et comment cela serait-il vain, quand, à la tête de notre unité, se trouve Celui qui a dit : « *Quand vous êtes deux ou trois réunis en mon nom* — à plus forte raison l'assemblée universelle que l'institution évoque et met en œuvre — *voici que je suis au milieu de vous.* »

Notre unité est féconde de tout Dieu, étant reliée à Dieu par le Christ. *Premier de ses frères,* chef de l'humanité déifiée en lui, le Christ communique à tout ce qu'il touche une divine efficacité. Si l'Église met en contact, par son institution liturgique, les humbles gestes appelés sacramentaux avec la source irradiante préparée pour nous tous sur la croix, seules nos dispositions insuffisantes ou des nécessités providentielles pourront en limiter les effets.

Tous en un, par le Christ ; Dieu dans tous, par le Christ ; nous-mêmes unis hiérarchiquement, les fidèles sous les pasteurs, les fidèles et les pasteurs sous l'Homme-Dieu : telle est la condition pour que le courant passe, pour que la prière efficace monte et que le bienfait descende.

Dieu se répand alors par nos rites, et par nos rites Dieu nous attire à soi. *Dieu se fait homme* une fois de plus, sous cette humble forme, *pour que l'homme soit fait Dieu.*

Prolongement de l'Incarnation diffusée partout, dans toutes les directions de la vie, le rite sacra-

mentel tend à en assurer les effets. Si nous correspondons à ce qu'il cherche, notre vie s'organise heureusement, c'est-à-dire en conformité avec ses fins. Nos maux s'apaisent ou changent de *signe*, dirait un mathématicien. Au lieu d'un esclavage par rapport à la matière ou à l'esprit oppresseur, humain ou surhumain, ils deviennent une épreuve salutaire, un contrôle de notre valeur et un stimulant pour qu'elle croisse; en un mot, un secours.

Il faut le redire, parce que c'est le fond de l'idée sacramentelle, la matière est servante de l'esprit; l'ordre moral domine l'ordre physique et, par le Christ uni à Dieu, il exerce son empire au bénéfice de quiconque s'y dispose.

Si nous fuyons loin de cette action religieuse, qui nous raccorde à une toute-puissance rédemptrice, nous retombons dans le conflit acharné des forces. Forces naturelles écrasantes, forces sociales jetées à la lutte pour la vie, forces intérieures livrées à un polyzoïsme épuisant : nous devenons leurs esclaves.

Avec Dieu, dont les fins paternelles régissent tout, nous retrouvons la sécurité. La maladie, la faiblesse intérieure, les accidents vitaux, la tentation, la mort, qui sont ses servantes à Lui, deviennent aussi les nôtres. Elles sont nos « sœurs », comme disait saint François d'Assise. Nous sommes libres de leurs emprises, assurés au contraire de leur concours.

C'est jusque-là que veulent porter, en tant qu'application de la rédemption, toutes les actions sacramentelles de l'Église. Les petites actions appelées sacramentaux, *sacrements mineurs,* comme les nommait l'antiquité, s'y présentent à leur rang. Nous

n'allons pas les sacrifier aux esprits frondeurs.

Nous disons, nous, qu'il est vraiment *digne et raisonnable, équitable* et *salutaire* d'employer, pour servir Dieu et monter vers Dieu, toutes les réalités naturelles, toutes les valeurs de symbolisme, tous les fruits de notre union entre nous et avec le Christ, afin que Dieu vienne à nous et que nous allions à Dieu conformément à notre nature et à nos relations vitales; afin que nous entrions dans le plan rédempteur, qui est fondé sur l'incarnation; afin que nous libérions la création qui, elle aussi, « *gémit* » de son déliement anarchique, de « *la servitude que lui impose la corruption* ».

Bien loin de matérialiser l'esprit, comme le lui reprochent les protestants et les rationalistes, notre culte a pour fin de pétrir la matière d'esprit. Il ne veut pas de ce dualisme trompeur qui, ayant rationalisé à outrance et n'ayant cependant pas le pouvoir d'abolir la chair, ni le sol sur lequel elle marche, ni les objets extérieurs dont elle vit, aboutit simplement à laisser la chair se corrompre, et les objets devenir vainqueurs, et l'esprit s'y épuiser, pour n'avoir pas su s'en servir.

Cela est d'autant plus vrai que la nature humaine est plus faible. Et cela est d'autant plus vrai de la plus faible humanité, à savoir les petits.

Sans aucune partialité — elle se doit toute à tous — l'Église s'incline plus volontiers vers ceux qui ne peuvent compter, pour être spiritualisés, que sur elle; vers ceux que la matière accapare facilement, parce qu'ils en sont plus proches, ayant à en vivre quotidiennement, sans pouvoir remonter, pauvres mineurs enfouis dans les gale-

ries obscures de la vie, vers les régions de lumière.

L'Église les prend là où ils sont et leur parle de ce qu'ils savent. Elle emploie un langage imagé, un langage d'action, le langage des primitifs. Et c'est là une maternité que tous doivent apprécier, à laquelle tous doivent s'unir, n'en eussent-ils pas besoin pour eux-mêmes.

La grande fraternité s'oppose à nos mandarinats. Et d'ailleurs, songeons-y, le régime de l'enfant est aussi bon pour l'homme, qui reste un grand enfant. Le régime du primitif est bon pour le civilisé en ce qui lui reste du primitif.

« Grattez le Russe, disait Napoléon, le cosaque apparaîtra. » Grattez le rationalisme orgueilleux, vous verrez apparaître l'homme de sensibilité et d'automatisme. S'emparer pour son bien de sa sensibilité et diriger son automatisme, c'est, de la part de la religion, une miséricorde.

Laissons l'Immensité nous traiter en enfants, en primitifs de l'ordre moral, en sauvages de la civilisation éternelle dans laquelle, au moyen des sanctifications que tentent nos rites, il s'agit humblement d'entrer.

CHAPITRE II

LA MESSE

Si les sacramentaux sont, à côté des sacrements, comme des marques secondaires du caractère sacramentel de l'Église, il ne faudra pas s'étonner de constater que les sacrements proprement dits sont pour une part la source et pour le reste les centres d'attraction, les points de ralliement des sacramentaux. Ceux de ces derniers qui s'en détachèrent, comme l'eau bénite ou le *confiteor,* ne manquent pas d'y faire retour; ceux qui naquirent dans leur atmosphère, comme le signe de la croix ou l'aumône rituelle, y viennent prendre du service sous la forme de cérémonies accessoires ou d'annexes.

Aussi l'Eucharistie, sacrement par excellence, sacrement dont dépendent tous les autres, attire-t-elle à soi, plus ou moins prochainement, tout ce qui peut se dire sacramentel, et c'est pourquoi la messe, la messe solennelle surtout, la *grand'messe,* est le centre de toute la liturgie catholique [1].

1. « La messe a été comme le grain de sénevé d'où est sortie toute la liturgie catholique ». Dom CABROL, *Le Livre de la Prière Antique*, p. 84.

La messe veut être une commémoraison et une reproduction mystique de l'acte rédempteur. Or, pour le catholicisme, la rédemption est le point de départ, la condition totale, l'explication et le support du mouvement religieux en son entier. La messe voudra donc refléter tous les aspects du sentiment religieux, toutes les phases de l'histoire où il s'encadre, toutes ses attaches, toutes ses tendances et tous ses résultats.

La religion est une adoration. La religion est une louange. La religion est une action de grâces. La religion est un repentir. La religion est un appel. La religion est une confiance. La religion est une tendresse. La religion est une union qui aspire à l'intimité et à la plénitude, en même temps qu'à l'éternité. Les phases de la religion enveloppent les temps. Son extension se prétend universelle. La matière même, avec toutes ses manifestations, étant conjointe aux esprits, faite pour servir l'esprit, entre dans son ampleur. Les diverses parties de la messe, paroles ou actions, se conformeront à cette essence multiple, et en donneront la plus précise, parfois la plus splendide expression.

Par sa division même, le rite sacré évoque déjà le partage des temps religieux et, parallèlement, la succession des actes humains à l'égard de l'objet religieux. La *préparation,* ou *messe des catéchumènes,* qui s'étend du début à l'offertoire, appartient à l'Ancien Testament, c'est-à-dire à l'attente du Christ, et, mystiquement, à la purification intérieure, condition pour la venue de Dieu en nous. Historiquement, elle est une survivance de l'office du samedi soir, à la synagogue, celui que pratiqua

le Sauveur à Nazareth, à Capharnaüm, à Jérusalem, et que les premiers chrétiens, se souvenant de la parole du Maître : « *Je ne suis pas venu abolir, mais parfaire* », conservèrent pieusement, en les christianisant de plus en plus.

Quand les apôtres écrivaient aux églises lointaines, leurs lettres y étaient lues et elles le furent depuis sous le nom d'*Épîtres*. Quand les Évangiles furent rédigés en mémoire des faits divins, ils y prirent une place d'honneur. Et de même qu'aux lectures bibliques, dans les synagogues, on reliait des commentaires adaptés aux circonstances : ainsi à l'Évangile et à l'Épître on ajoute la prédication, ou le prône.

Comme symbole purificateur, l'*asperges,* par où débute la messe solennelle, donne le ton du *Confiteor,* formule admirable que nous avons commentée et qui suscite un peu plus tard des supplications alternées qui sont comme une litanie de repentir et de douleur : *Maître, aie pitié de nous ! Christ, aie pitié de nous!* Maître, Christ, Maître, ô Maître, aie pitié de nous!

Et l'on dit cela en grec (*Kyrie...*), même en nos rits latins, comme dans les rits grecs et latins on conserve des mots hébreux : *Hosanna, Amen, Sabaoth*... en vue de garder des termes consacrés par un long usage, mais aussi de marquer l'universalité de la pensée et de l'institution chrétiennes. Sur la croix, l'inscription qui désignait le Rédempteur s'écrivait en trois langues : la langue mystique, la langue philosophique et la langue juridique ou administrative : l'hébreu, le grec et le latin.

On joint encore à la partie préparatoire de la

messe le *Gloria*, cette perle liturgique, perle d'aurore par sa très haute antiquité, que l'art des siècles a enchâssée dans de l'azur sans cesse élargi, dont Beethoven a fait un monde [1].

Les *oraisons,* dont le recueil est une mine de splendeurs, s'égrènent ensuite avec la participation de la foule. *Prions,* dit le célébrant (*oremus*), et il élève les bras dans le geste de l'*orante* des catacombes, et il élève la voix pour exprimer la pensée du jour, invoquer les mérites du saint qu'on célèbre, rappeler les besoins permanents, raccordant le tout à Celui qui est intermédiaire de droit et sans la mention duquel nulle oraison ne se conclut : *Per Christum Dominum nostrum.*

Amen! répond la foule, et ce mot a deux sens. Amen! *c'est bien ainsi :* tu as bien exprimé notre âme. Amen! *qu'il en soit ainsi :* que Dieu t'entende!

Les préparations achevées, le vestibule traversé, la liturgie accède au temple.

Dans la primitive Église, divisée en catéchumènes et en fidèles, l'Église vivant encore dans un milieu de recrutement non chrétien, un diacre se retournait alors et disait, comme nous le disons aujourd'hui à la fin : *Ite, missa est. Allez, c'est la dimission,* ou le renvoi. D'où notre mot : la *messe.* Et les catéchumènes sortaient.

Alors, les mystères commençaient. On les inau-

1. Dans la *Messe en Ré,* Beethoven vise manifestement à exprimer l'humanité entière au pied de la croix mystique. Son *Dona nobis pacem*, en particulier, avec son accompagnement de bruits de guerre, veut opposer la pensée religieuse aux conflits humains. Son *Gloria* est bien vraiment là une louange universelle.

gurait par le *Credo,* lien naturel entre la partie exotérique et la partie ésotérique du rite. La profession de foi y est réduite à ses éléments principaux; mais elle parcourt cependant tout le clavier, depuis Dieu éternel et depuis les *commencements* jusqu'à la réintégration, par la résurrection en Dieu et par la vie éternelle de toutes choses.

Ensuite, le prêtre se retourne et dit, comme déjà aux *oraisons : Le Seigneur soit avec vous!* Cette salutation, fille du *salam* antique, fille de la grave et douce salutation de Jésus aux siens, revient souvent au cours de la liturgie. Elle marque l'échange entre le représentant et l'assemblée.

Que le Seigneur soit avec vous! dit celui qui par institution communique le sacré (*sacerdos*). *Que le Seigneur soit avec ton esprit!* répond le peuple, pour que tu conçoives, exprimes et obtiennes ce qui est le vœu et le besoin de nous tous.

Et le célébrant s'enfonce dans le mystère liturgique, tandis que les orgues, conscientes de la solennité du moment, jouent quelque pièce magistrale et méditent avec nous, parce que le prêtre a dit : *Prions*. Heureux quand elles conçoivent ainsi leur rôle.

Autrefois, les fidèles venaient à ce moment offrir des dons qui rappelaient ceux de l'Épiphanie, et qui consistaient premièrement dans le pain et le vin du sacrifice, puis dans d'autres dons en nature ou en argent pour l'entretien du culte. L'*offrande,* pratiquée en certaines occasions, en est une survivance. Le pain bénit en est une autre, outre qu'il signifie la fraternité, et se rattache ainsi aux agapes [1].

1. On peut rappeler dans le même esprit l'offrande que

Pendant ce temps, le prêtre procède à l'*offertoire*. Il présente le pain, dont les grains assemblés en un disent l'unité chrétienne ; le vin, produit d'une multitude de grains exprimés, dont la fermentation commune fait le prix. Il a mêlé au vin quelques gouttes d'eau qui s'y absorbent, et il demande que *par ce mystère,* nous soyons absorbés, nous aussi, dans la divinité du Sauveur. Il encense l'oblation, ainsi que l'autel, ainsi que la croix. Lui-même est encensé par le diacre comme représentant de Jésus, et tout le clergé, tous les fidèles le sont aussi, quoique inégalement, parce que tous, inégalement, font partie de l'unité dans le Christ, et sont donc, d'une certaine manière, des Christs, des *saints,* comme les appelait saint Paul, unis au *Saint des Saints.*

C'est à l'autel, au-dessus et au-dessous de l'autel, tout le tour de l'autel, que les encensements s'attardent. On dirait qu'on s'efforce de l'imprégner, de le spiritualiser, afin que la victime sacrée, portée par les effluves odorants, monte, comme sur les ailes de nos aspirations, vers le trône où elle interpelle.

Après cela, le prêtre se lave les mains, pour ne toucher qu'avec des mains nettes, symbole d'une âme pure, la toute pureté de l'Agneau sans tache.

Il prie, résumant les intentions de tous. Il invite à prier avec lui (*Orate fratres*). Les *prières secrètes* achèvent de déterminer le sens de l'oblation, la fin qu'elle se propose. Et ainsi se termine la première partie de la *messe des fidèles.*

fait l'évêque, à la messe de son sacre, de deux petits barillets de vin rouge et blanc, de deux pains et de deux cierges.

La *préface* inaugure la seconde. Le lien se fait entre les deux par le début saisissant qui est la finale des prières secrètes, et qui annonce le retentissement du fait rédempteur à travers les siècles : *Per omnia sæcula sæculorum.*

On connaît le sublime dialogue échangé alors aux grand'messes entre le prêtre et les fidèles, puis ce récitatif qui a enflammé d'enthousiasme tous les artistes, et qui monte, de plus en plus grandiose, jusqu'au *Sanctus,* transportant *haut les cœurs* (*Sursum corda*); rendant grâces pour le Don vivant dont la présence va être renouvelée, ainsi que le sacrifice; proclamant *juste et raisonnable, équitable et salutaire* de multiplier les louanges *partout, toujours,* à l'adresse du *Seigneur saint,* du *Tout-Puissant,* du *Dieu éternel;* lançant comme des coups d'encensoir ou mieux comme la voix même de l'univers extasié les mots : *Saint! Saint! Saint!* qui dans la Bible sont le chant des armées célestes (*Sabaoth*), c'est-à-dire des astres et de l'armée plus sublime des esprits [1].

La terre y joint son *Hosanna,* et la voix des enfants, comme au jour des Rameaux, s'y ajoute, disant : *Béni soit Celui qui vient au nom du Seigneur!*

Puis, c'est le *Canon,* c'est-à-dire la *règle,* la chose réglée par excellence, le rite précieux, et, à cause de cela, précis, invariable, les siècles n'osant pas, eux qui changent tout, rien changer à ces simples paroles.

On dit pour qui le sacrifice est offert, et c'est pour

1. La répétition par trois fois est un superlatif hébraïque.

l'*Univers*. C'est ensuite pour l'*Église sainte* que Dieu est supplié de garder en son *unité;* pour les chefs de la hiérarchie qui représentent le groupe : chef lointain et supérieur, le Pape; chef prochain, l'évêque; pour tous ceux qui ont la foi *catholique* et *apostolique;* enfin, resserrant le cercle, pour ceux qui se sont recommandés plus spécialement au prêtre, ceux qui lui tiennent de près et qui sont vivants. Car pour les morts, intimes ou lointains, le cercle se rélargira tout à l'heure. On attend pour cela que la consécration soit achevée, car de cette façon, l'Église totale, répartie entre les deux mondes, se groupera autour du Sauveur présent.

Memento! Souvenez-vous. Les fidèles doivent s'unir à cette invitation, et déclarer à Dieu nommément, ou en ouvrant simplement un cœur où Dieu lit, leurs désirs chacun pour chacun et chacun pour tous.

Pour qu'ils soient exaucés, le prêtre invoque dans une longue énumération toutes les catégories des saints ; il les appelle, et c'est en leur présence procurée par le souvenir qu'il étend solennellement les mains sur le sacrifice préparé, comme autrefois le pontife sur la victime.

Que cette offrande, dit-il, signe de notre culte et de celui de toute ta famille, soit de toute manière *bénie, marquée, ratifiée,* rendue *apte* et *acceptable,* de telle sorte qu'elle devienne pour nous le corps et le sang de ton très cher Fils Notre-Seigneur Jésus-Christ, *Lequel, la veille du jour où il souffrit, prit du pain dans ses mains saintes et vénérables, et, levant les yeux au ciel, vers toi, Dieu, son Père*

Tout-Puissant, te rendant grâce, bénit, rompit, et le donna à ses disciples en disant : Prenez et mangez-en tous, CECI EST MON CORPS.

Ici, le prêtre se confondant avec le Christ, le narrateur avec l'Auteur du drame renouvelé et présent, passe de l'histoire ancienne à l'histoire éternelle et, se sentant, lui aussi, le représentant de toute la famille sainte, de toute l'Église une dans son chef, du genre humain conscient ou inconscient, pourvu qu'il ne refuse pas son âme, de l'univers conjoint à l'homme et participant inférieur de sa destinée, il dit, lui, indigne, mais voix autorisée d'un plus digne : *Ceci est mon corps ; ceci est mon sang.*

Tout le monde s'unit à lui, et chacun à son rang doit s'efforcer de devenir christ aussi, christ de son propre salut et de celui de ses proches ; christ de l'humanité unie en Jésus et qu'il offre avec soi au Père céleste ; christ de notre univers muet et qu'il faut faire parler, puisque lui aussi est fils de Dieu, lui aussi racheté, ramené du chaos à l'ordre ; lui aussi prédestiné, *les nouveaux cieux et la nouvelle terre* étant promis à l'avenir [1].

C'est pourquoi, tous ensemble invoquant de nouveau les siècles (*per omnia sæcula sæculorum*), se rappelant les leçons salutaires (*præceptis saluta-*

1. Jadis, de l'*Orate fratres* à la communion, un rideau était tiré sur le prêtre, en souvenir du *Saint des Saints*, et pour accentuer l'impression de mystère. Seule la clochette avertissait de l'*Élévation*. Dans les églises grecques, la disposition de l'autel dissimulé par l'*iconostase*, prouve le même sentiment. Chez nous, le prêtre demeure plus ou moins facilement visible (en Espagne il l'est peu), mais il parle à voix basse et ne se retourne plus vers le peuple.

ribus moniti), obéissant à l'institution avec une humble audace (*Divina institutione formati audemus*), on se met à dire — ou à chanter — la prière qui les contient toutes, le *Pater* [1].

Dans le *pain quotidien* qu'on y demande, on met au premier rang le pain eucharistique attendu. En ajoutant : *Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons,* on anticipe sur le baiser de paix, que l'usage primitif avait généralisé en souvenir des paroles du Maître : « *Si tu présentes ton offrande à l'autel, et si tu te souviens alors d'un grief de ton frère contre toi, va d'abord te réconcilier avec ton frère* ».

Des raisons de bon ordre ont fait réserver cette cérémonie au clergé ou en tout cas l'ont modifiée; mais l'esprit en demeure, et le *dona nobis pacem :* procurez-nous la paix, retentit aux oreilles de tous [2].

Pendant le baiser, le prêtre a repris le détail des demandes dominicales et y a introduit de nouveau nos motifs d'espérer : la Vierge, les Saints, tout le bien répandu dans l'Église, par-dessus tout l'*Agneau de Dieu qui prend sur soi les péchés du monde* (*qui tollis peccata mundi*) et dont la présence mystique

1. Dans les liturgies orientales, le *Pater* est récité en commun. Dans le rit latin, le peuple dit seulement : *Mais délivrez-nous du mal,* à quoi le prêtre répond : *Amen.* Dans la liturgie mozarabe, le peuple répond *Amen* à chaque demande. « *Que votre nom soit sanctifié. — Amen. Que votre règne arrive. — Amen...* » Cette litanie de soupirs adorateurs, approbateurs et chargés de désirs est sublime.

2. *L'instrument de paix,* petite plaque de métal ornée d'une pieuse image, est quelquefois donné à baiser aux fidèles après que le prêtre l'a baisé d'abord.

va devenir plus intime du fait de la troisième partie de la messe : la *Communion* [1].

En effet, le prêtre le premier, les fidèles ensuite sont invités à s'unir au Christ effectivement afin de s'y mieux unir en esprit. Ils demandent *que le corps du Christ,* uni à la divinité, *garde leur âme,* et le corps qui lui est uni, *pour la vie éternelle.*

Le prêtre dit en son nom et au nom de ceux qui ont communié : « *Votre corps vient d'être mon aliment, votre sang est devenu mon breuvage : qu'ils s'attachent à mes entrailles, et que nulle trace de péché ne demeure en moi, après que j'ai reçu les sacrements de pureté et de sainteté.* »

On chante l'antienne appelée *communion;* on reprend avec un espoir nouveau la liste d'*oraisons* du début; on se salue par deux fois du salut chrétien : *Le Seigneur soit avec vous!* Enfin le prêtre ou le diacre congédie l'assemblée en disant : « *Ite, missa est : Allez, c'est la* MISSION ».

Je traduis ainsi parce que nos pieux auteurs n'aiment pas qu'on traduise autrement cette formule. Il ne s'agit pas de *partir;* il s'agit d'aller là où notre Seigneur nous envoie.

Quand les apôtres quittent Jérusalem après le grand drame dont notre messe est la reprise, Jésus leur dit

1. Avant la communion a lieu la fraction, qui autrefois consistait en un partage du pain consacré entre tous les fidèles. Aujourd'hui ce n'est plus qu'un geste, mais il est expressif; il signifie la communauté de nourriture spirituelle, le partage divin. L'Eucharistie s'appela longtemps la *fraction du pain.* « *De même que ce pain était dispersé sur les collines à l'état d'épis et qu'il est devenu un seul morceau* », ainsi les chrétiens du monde entier et de tous les âges doivent devenir un seul corps spirituel.

son *Ite missa est,* et c'est une vraie mission, qu'il leur donne. Et nous aussi, nous avons une mission au nom du Christ. Nous sommes un *sacerdoce royal,* dit saint Pierre. La messe, contact divin, peut nous charger d'influences salutaires que nous devons ensuite dépenser. Le *dernier évangile,* la *bénédiction* terminale et les supplications que Léon XIII et Pie X y ont jointes achèvent de nous imprégner à cet effet de sentiments et de pensées.

Comprend-on qu'un tel ensemble, accompagnant un sacrement, y prenne lui-même un caractère sacramentel, éminemment capable de rapprocher de Dieu, d'éloigner du péché, d'acquitter les dettes anciennes et de défendre de tous maux, dans la mesure de leurs dispositions et des nécessités providentielles, ceux qui y participent[1] ?

La messe, en tant que cérémonie, est le plus riche des sacramentaux ; elle les contient et les dépasse tous. Nous ne la quitterons donc pas en parlant des autres, particulièrement en rappelant la sublime prière que nous venons d'y voir incorporer : le *Pater.*

1. « Je déclare, écrivait Newman, qu'à mes yeux il n'y a rien de si émouvant, de si consolant, rien qui dépasse et accable autant l'imagination que la messe célébrée comme elle l'est dans nos églises ».

CHAPITRE III

LE PATER

Le divin Maître étant assis sur le *Mont des Béatitudes,* instruisant ses disciples, l'un d'eux, mû par un esprit plus qu'individuel, se constituant le porte-parole d'un groupe qui était lui-même porte-parole, et, pour finir, faisant acte d'humanité, puisque les Douze figuraient, dans la pensée de Jésus, les « *Douze tribus d'Israël* », elles-mêmes figure du monde — l'un d'eux donc se prit à dire : « *Maître, apprenez-nous à prier.* » Et Jésus, comme s'il pensait depuis toujours à cette question en apparence inopinée; Jésus, l'Esprit divin toujours au bord des lèvres, répondit :

« Quand vous priez, priez ainsi :

Notre Père, qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié. Que votre règne arrive. Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel. Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien. Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. Et ne nous laissez pas succomber à la tentation, mais délivrez-nous du mal ».

On se représente cette scène comme une vision grandiose.

La petite colline galiléenne n'est-elle pas un sommet d'où le Christ domine l'histoire, lui, Fils de l'Homme, dont chaque parole et chaque action a une portée universelle, pareille à la petite image cinématographique dont la projection agrandie n'a de limites que la finesse de son grain et l'intensité de sa lumière?

En face du Maître, la Terre Sainte, figure de la catholicité de tous les âges. Autour de lui, les premiers éléments de la hiérarchie qui est le cadre religieux de l'humanité.

C'est dans ce décor universalisé qu'on entend résonner la formule concise, dense, riche de tout ce qu'une prière correcte doit contenir, le déduisant dans l'ordre qui convient, et dans des formes qui suggèrent, à l'analyse, de si fécondes pensées!

« *Notre Père!* » Ces humbles mots, qui se dégagent tranquillement, comme un regard simplement levé, des mille erreurs théoriques et pratiques qu'a recouvertes en tout temps le nom de Dieu; ce pluriel élargissant, qui nous met tous ensemble, au moment de parler à l'Infini qui nous couvre tous; cette appellation tendre, respectueuse, intime sans familiarité, confiante, chargée de désirs, mais de désirs mesurés par le jugement paternel, de désirs qui ne sauraient déborder; appellation qui écarte si loin le Dieu notion, le Dieu expression métaphysique, le « Dieu des philosophes et des savants » et en même temps le Dieu fétiche qui fut la tentation de toute l'antiquité populaire — n'est-ce pas déjà le coup d'aile merveil-

leux, l'ascension de l'âme que viendra soulever encore le déterminatif *qui êtes aux cieux ?*

Perçoit-on l'impression de vertige confiant qu'ont voulu suggérer ces paroles?

Père, qui êtes aux cieux! Vous dont le nom retentit pour l'imagination « au plus haut de l'éther lumineux et inaccessible »; vous qui de ce sommet voyez tout, de ce centre des rouages universels pouvez tout! Vous qui habitez aussi les cieux de l'intelligence, c'est-à-dire les domaines de l'esprit, c'est-à-dire nous, qui en sommes; qui êtes donc au dedans, comme au dehors et au-dessus; qu'on peut appeler en se recueillant silencieusement autant et mieux qu'en clamant par delà les espaces; vous qu'on doit croire infiniment loin par nature, mais tout proche par l'intimité de l'action et par la bonté; qui, dégagé de nos changements, de nos ignorances et de nos infirmités, pouvez donc les secourir, nous élevant dans la direction de vos grandeurs, nous qui habitons la froide et obscure planète : Vous êtes vraiment aux cieux de toute façon, ô notre Père!

L'ordre des requêtes présentées à ce Père universel correspond à celui des désirs, quand un esprit religieux y préside. Premièrement le divin, deuxièmement le terrestre. Premièrement la venue des vrais biens, deuxièmement l'éloignement des maux.

En tête des biens divins, celui qui concerne Dieu lui-même : la sanctification de son nom, c'est-à-dire sa gloire, seul bien qui lui puisse advenir, puisque son être est plénitude. Qu'il soit connu, loué en esprit par l'adoration, loué des lèvres par la prière, loué d'action par la vertu : c'est le premier

souhait que l'instinct filial doit nous faire formuler.

Il s'ensuivra la manifestation de *son règne.* On saura que c'est lui qui gouverne, si tout ce qui pense et qui peut s'écarter de lui vient à lui. La diffusion de ce règne, en nous, autour de nous, en profondeur et en largeur, de telle sorte que tout et tous, tout dans tous soient soumis au divin empire, c'est l'objet de cette demande.

Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel : sur la terre changeante du fait de nos agitations, comme au ciel où président les grandes lois; sur la terre pécheresse ou tentée comme au ciel où les élus vivent en vous, délivrés de nos capricieuses misères.

Après cela, mais après cela seulement, on demande le nécessaire de cette vie. Encore n'oublie-t-on pas d'y incorporer les moyens spirituels destinés à procurer les biens de l'âme réclamés d'abord. Et afin de noter en un seul mot tout ce nécessaire que Dieu connaît; afin d'y mettre la modération qui convient quand il s'agit de moyens et non plus de fins suprêmes, on nomme le *pain.* Le pain, nourriture modeste, qu'on prend en suffisance, non en excès; qui est si fondamentale pourtant qu'on en parle comme de la vie elle-même : *gagner sa vie, gagner son pain.*

Et l'on dit : *Donnez-nous,* pour signifier qu'on ne veut le recevoir que du ciel, non de l'ennemi de son règne : le mal.

Et l'on appuie sur le mot *notre* pain, pour marquer qu'on ne le veut pas aux dépens d'autrui, par des acquisitions injustes; qu'au contraire on le demande en commun, prêt à le partager.

On ajoute : *quotidien,* parce que à chaque jour

suffit sa peine, et qu'on remet l'avenir à Celui qui sait l'avenir; que d'ailleurs on ne veut pas pour un jour ce qui serait le pain de plusieurs jours, trésor inutilement encombrant et corrupteur.

Les maux contraires dont on demande l'éloignement sont exposés selon l'ordre des biens; sauf qu'il n'y a rien de contraire à Dieu, et que si l'on a demandé sa gloire pour s'y unir, sachant que cette gloire est toujours satisfaite d'une façon ou d'une autre, on n'oserait pas, au sujet de Dieu, évoquer la honte. Mais en ce qui nous concerne, quelque chose s'oppose au règne de Dieu et à la volonté de Dieu : le péché. Si nous l'avons commis, nous demandons qu'il s'efface : *Pardonnez-nous nos offenses*. Et nous ajoutons que la condition imposée lorsqu'il a été dit : *On se servira envers vous de la même mesure dont vous vous serez servis envers les autres*, notre cœur y consent : *Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons*.

Enfin, l'avenir ayant toujours ses embûches, on demande que la tentation, si elle doit survenir, ne nous entraîne point; que Dieu la proportionne à nos forces; qu'il nous soutienne en tout cas dans le combat; bref, qu'il triomphe en nous et que nous soyons *délivrés du mal*.

Dans ce dernier terme, outre le mal moral, sont compris tous les maux qui compromettent la destinée, c'est-à-dire qui ne se justifient point par les nécessités de l'épreuve; qui seraient donc une gratuite diminution de bonheur, en ce monde ou en l'autre.

Voilà ce que le Maître, en quelques mots réclamés soudain, prononcés tranquillement, plus puissam-

ment cependant que le Décalogue n'avait été écrit au Sinaï au milieu des tonnerres, a voulu nous apprendre.

Il est à croire que lui-même priait ainsi.

Quand il montait, le soir, comme il faisait souvent, sur un lieu élevé après sa journée faite; seul, s'éloignant du bruit, même celui de sa propre vie; entrant, après l'action morcelée par le temps, dans l'éternité de son œuvre; laissant le geste du semeur incliné, pour se retourner vers les ampleurs; se retrouvant sans effort dans la simplicité du plan rédempteur : Dieu au-dessus de lui, l'homme au-dessous, Lui, lien sublime, participant des deux pour les assembler : le tout figuré par la nuit d'Orient riche d'étoiles, par la Judée ou la Galilée endormie, par son souffle sacré que le silence du soir eût permis d'entendre, que disait-il, dans le colloque ineffable entamé?

De cœur ou de bouche, en propres termes ou en équivalent, ne disait-il pas ce qu'il devait présenter aux siens comme la prière parfaite?

Ne contenait-elle pas tout, pour lui comme pour chacun de ses fils, la sublime oraison? Berger universel, préposé au salut de tous, chargé de la destinée de tous, *devenu péché pour tous*, et aussi, sans doute, aspiration, douleur, impuissance ou jaillissement; d'autre part, élevé, en tant que prédestiné divin, à un degré de dignité qui lui permettait de se faire entendre; centre de l'univers moral, dont l'autre est le serviteur, ne devait-il pas murmurer, avec cette voix de tout, s'adressant à Celui qui est tout et dont la présence intime jusqu'à l'identité de personne l'extasiait : *Notre Père, qui êtes aux cieux!...*

La croix ne serait que la consécration de cette prière sacerdotale.

Avec ses bras étendus partout, ses pieds élevés au-dessus du sol, sa tête dressée vers les espaces et auréolée de douleur, le Christ pousserait un nouvel appel, et si cette fois le *Pater* se réfugiait presque entier dans une seule de ses demandes : *Pardonnez-nous nos offenses : Mon Père, pardonnez-leur!* formule en situation à ce moment spécialement rédempteur, l'intention générale n'en serait pas moins la même et cette formule ne serait pas exclusive.

Plus tard, sur le calvaire mystique qui est aussi la colline de prière : l'autel, la même prière retentirait. Elle y serait considérée comme si importante, si sacramentelle, en union avec le sacrement par excellence du Seigneur, qu'elle y occuperait la place centrale entre la consécration et la communion, et que jamais elle ne pourrait s'en séparer.

Au temps des apôtres, quand les persécutions grondaient et que le temps pressait; quand toute autre cérémonie devait être omise, on conserva toujours le *Pater*. La messe, alors, c'était cela : la fraction du pain et l'oraison dominicale, comme si l'on voulait dire : Il y a deux sacrements : le sacrement réel et le sacrement verbal; ce que le Christ nous a ordonné de faire : « *Faites ceci en mémoire de moi* », et ce qu'il nous a ordonné de dire : « *Quand vous priez, priez ainsi.* »

Dans les autres sacrements, le *Pater* n'est pas non plus absent. Dans le sacrement initiateur, le baptême, il représente le premier exercice du droit de fils concédé à celui qui est introduit dans l'Église. Au-

trefois, le catéchumène, qui avait dû l'apprendre par cœur mais n'avait pas été admis à le réciter en public, le prononçait pour la première fois, tourné du côté de l'Orient, du côté où la lumière monte, pour célébrer son *illumination,* comme on appelait alors la rénovation baptismale.

C'est pour tout cela, que le *Pater,* même pris à part, en dehors des sacrements, est considéré par la tradition chrétienne comme une sorte de sacrement. C'est-à-dire qu'on lui attribue, quand il est dit dans des sentiments qui lui correspondent, une efficacité propre, qui dépasse celle de nos dispositions elles-mêmes, parce qu'il répond à une institution; parce que l'action du Christ le couvre; parce que, prière parfaite, il paraît devoir bénéficier tout spécialement des paroles si instantes du Sauveur : *Demandez et vous recevrez, cherchez et vous trouverez, frappez et l'on vous ouvrira;* parce que, formulé en propres termes par notre Avocat divin, « *en qui sont tous les trésors de la sagesse et de la science de Dieu* », on pense qu'il dit tout ce qu'il faut dire, comme il faut le dire, pour gagner notre cause; parce que le *Pater,* quand nous le disons en perfection et sous l'impulsion de la grâce, le Saint-Esprit aussi le dit en nous, lui qui crie, dit saint Paul, au plus profond de nos cœurs : *Père! Père!*

C'est pourquoi enfin le *Pater,* prière du Christ, prière par excellence du chrétien, prière sacramentelle, est aussi la prière essentielle de l'Église.

Cela s'ensuit directement, puisque l'Église c'est le Christ socialisé, le chrétien collectif, le sacrement devenu corps social pour donner Dieu et pour amener à Dieu.

Cette prière, donc, l'Église la dit; elle fait mieux : elle la réalise.

Sa liturgie tout entière signifie : *Que votre nom soit sanctifié!*

Sa mission sur terre n'est que ce cri devenu action : *Que votre règne arrive!*

Son attitude à l'égard des hommes, à l'égard de ses propres difficultés et des limites imposées à son effort, cela signifie : *Que votre volonté soit faite!*

Elle demande pour ses fils et elle cherche à procurer à ses fils tout ce qui leur est nécessaire au spirituel et au temporel : le *pain,* particulièrement le pain divin, dont elle est la distributrice.

Pour relever nos défaillances, elle demande et elle procure, par la *pénitence,* le bénéfice du mot : *Pardonnez-nous nos offenses!* nous suggérant en conseil et en exemple la condition : *comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés.*

Sachant que nos relèvements sont toujours provisoires, elle dit : *Ne nous laissez pas succomber à la tentation!* et elle multiplie autour de nous les sauvegardes, les influences préservatrices.

Enfin, nous *délivrer du mal,* c'est le but le plus fréquent, hélas, sinon en soi le principal, de ses invocations et de ses œuvres.

Chaque membre de l'Église qui prend à son compte cette prière et la dit dans le secret n'en gardera donc l'esprit que s'il se fait lui aussi une âme commune; que s'il entre, comme l'instrument dans le concert, dans la grande voix sociale dont le Christ est le coryphée.

Sans cela, il a stérilisé sa prière dès le début. Disant : *Mon* Père, il n'a plus de Père, parce que

le Père commun est *nôtre* ou n'est pas. Prétendant adorer tout seul, il est sans titre; louer tout seul, il est sans voix. Demandant son pain solitairement, il ne peut l'obtenir, puisque le pain est sur la table commune. Réclamant le pardon, il en doit désespérer, s'il ne se réfère d'une façon ou d'une autre aux *clefs* qui ouvrent et qui délivrent « *sur la terre* » et « *aux cieux* ». Et comment dirait-il : *Comme nous pardonnons,* s'il n'est en relation d'amour avec l'assemblée de ses frères? Le pardon mutuel est l'envers de l'amour mutuel, de l'amour organisé qu'est l'Église.

De toute façon, toujours, en tout, le sacramentel et le social coïncident, au sein d'un groupe qui n'est plus rien, s'il n'est uni à fond, n'étant ce qu'il est que par son union en Dieu par le Christ.

CHAPITRE IV

L'AUMÔNE RITUELLE

Dans le recueil de discours que saint Mathieu attribue à Notre-Seigneur aux derniers temps de sa vie publique, on trouve cette vision d'outre-monde si souvent commentée : « *Lorsque le Fils de l'Homme viendra dans sa gloire et tous ses anges avec lui, il s'assiéra sur le trône de sa gloire et, toutes les nations étant rassemblées devant lui, il séparera les uns d'avec les autres, comme le berger sépare les brebis d'avec les boucs. Et il mettra les brebis à sa droite et les boucs à sa gauche.*

« *Alors le Roi dira à ceux qui seront à sa droite : Venez, les bénis de mon Père; prenez possession du royaume qui vous a été préparé dès l'origine du monde. Car j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire; j'étais étranger, et vous m'avez recueilli; nu, et vous m'avez vêtu; malade, et vous m'avez visité; en prison, et vous êtes venus à moi.*

« *Les justes lui répondront : Seigneur, quand vous avons-nous vu avoir faim, et vous avons-nous donné à manger; avoir soif, et vous avons-nous donné à boire? Quand vous avons-nous vu étranger, et vous*

avons-nous recueilli; nu, et vous avons-nous vêtu? Quand vous avons-nous vu malade ou en prison, et sommes-nous venus à vous?

« *Et le Roi répondra : En vérité je vous le dis, toutes les fois que vous avez fait ainsi à l'un de ces plus petits de mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait...* »

Ces déclarations solennelles et leur contre-partie, qui fait suite dans le texte; toute cette scène qu'on pourrait appeler les assises de l'amour, donnent la clé de la doctrine traditionnelle qui a fait de l'aumône, outre un acte de la vertu de charité, un acte de religion, et comme une sorte de sacrement[1].

Qu'est-ce à dire, en effet : « *Toutes les fois que vous avez fait ainsi à l'égard du plus petit de mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait* » ? si ce n'est que Jésus institue le pauvre comme son représentant, comme son symbole vivant, et le geste charitable à l'égard du pauvre comme un signe d'union avec lui, ensemble; comme un moyen de cette union; par conséquent comme une sorte de sacrement, s'il est vrai que tout symbole actif institué, dans l'ordre religieux, est chose sacramentelle?

L'institution, d'ailleurs, eût pu rester sous-entendue. Il n'était pas besoin que le Christ nous dît : *Ce que vous ferez au plus petit de mes frères* — et de vos frères — *c'est à moi que vous l'avez fait,* puisque tout le fond de notre religion consiste précisément dans l'unité du chef avec les membres, en Dieu, et

1. Il est de règle, en théologie, que tout acte de vertu peut servir de matière à un acte de religion; mais cela est vrai tout particulièrement de l'aumône.

que si mes membres, c'est moi, tous les membres du Christ, c'est aussi le Christ.

S'il le dit spécialement de ceux qui souffrent, c'est que cela est plus nécessaire; c'est que le membre menacé semble pour autant le seul intéressant, le seul qui compte et que par suite il est plus expressif du tout, comme si je disais que le soldat blessé symbolise la patrie plus que le troupier qui fait l'étape[1].

Mais le fond de la pensée est bien apparent. Secourir le prochain et prouver ainsi qu'on l'aime, c'est aimer le Christ en lui, c'est aimer Dieu dans le Christ, une fois qu'on a compris que la foi opérant par la charité fait de nous tous un seul corps, dont son Esprit est l'âme divine.

Et s'il est vrai que l'amour de Dieu et en Dieu soit notre tout; que la religion et la vertu ne soient pas autre chose; qu'en cela consiste, comme l'a déclaré le divin Docteur, le résumé de *la Loi et les Prophètes*, et que, selon le mot d'Augustin, aimer ainsi soit une condition suffisante pour justifier à fond tout ce qu'on fait : « *Aimez, et faites ce que vous voudrez* », on comprend que lors des assises suprêmes, le Roi conclue, après le simple examen de nos rapports, à la valeur totale de ceux qu'il juge.

On comprend que la Bible ait dit (TOBIE, XII, 9), sans restriction, comme par antonomase : « *L'aumône délivre de la mort,* et C'EST ELLE *qui efface les péchés.* » C'est elle, non par sa matérialité, non en

1. Jésus avait dit : *On reconnaîtra à ce signe que vous êtes mes disciples si vous vous aimez les uns les autres.* Mais encore faut-il que ce signe, pour en être un, soit visible. La charité intérieure ne se voit pas. Tout peut la démontrer; mais l'aumône en donne un signe palpable, un signe sacramentel.

raison de son corps, qui est l'argent ou le service; mais en raison de son âme, qui est l'amour.

Pour être délivré de la mort et du mal, il suffit d'aimer Dieu, de cet amour d'amitié qui est toujours réciproque et qui emporte avec soi tous les biens. Mais pour aimer Dieu effectivement, il faut l'aimer là où il est : dans nos frères; il faut l'aimer tels que nous sommes : unis à nos frères. Vouloir nous diviser, ou séparer Dieu des siens, c'est ne vouloir plus que Dieu soit Dieu, et c'est ne vouloir plus être nous. Ce n'est donc pas l'aimer, lui, et ce n'est pas non plus l'aimer, nous, mais à sa place une idole sans cœur, et à notre place un fantôme d'égoïsme criminellement substitué au moi divin.

Les premiers disciples avaient si bien compris cela, que *chrétien* et *fraternel* c'était, pour eux, et aussi pour les païens qui les entouraient, la même chose. « Voyez donc comme ils s'aiment », disait-on, et à coup sûr, cette impression si attractive ne fut pas pour peu dans la rapide diffusion du christianisme.

L'institution des diacres répondit aussitôt à ce qu'il y avait de rituel ou de quasi rituel dans l'aumône. La charité était ainsi un service religieux, correspondant à un *ordre sacré.*

Saint Paul, ordonnant des collectes parmi les siens en vue de secourir les pauvres de Jérusalem, leur recommande de prier, afin que leur aumône soit reçue favorablement, comme si elle allait au Seigneur même.

C'est dans de pareilles pensées que, tout le long des âges chrétiens, des quêtes charitables seront

insérées en plein cœur de l'office divin, pour signifier que le sacrifice consenti à l'amour fait partie du sacrifice non sanglant du Sauveur, et que le fidèle est appelé à dire, lui aussi, avec le prêtre : *Accipe hostiam,* reçois, Seigneur, cette hostie sainte, pour qu'elle se change au corps et au sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Ne se change-t-elle pas au corps et au sang divin, cette offrande qui va nourrir, sous une forme ou sous une autre, ceux dont il a été dit : *Ce que vous ferez à l'un de ces petits, c'est à moi que vous l'avez fait?*

Nos dons mutuels sont l'offertoire d'une messe qui se poursuit à travers le temps; d'une messe universelle où le Christ, toujours présent et « *interpellant* » pour nous, offre avec soi, en signe d'amour, tout ce que l'amour lui donne en le donnant à ses membres.

Et c'est pour cela qu'en dehors du temple, à partir du porche où le pauvre se sent chez soi, où le Christ est chez soi en sa personne, comme il est chez soi au Tabernacle et sur l'autel; à travers les annexes du temple : hôtels-Dieu — admirable mot! — monastères où la vie avec Jésus ne se conçoit que si les *frères de Jésus* y sont admis, la charité se répand dans toutes les institutions qui dépendent du christianisme.

La royauté chrétienne y consentit et en fit le geste, en invitant à sa table, aux jours de solennités religieuses, des malheureux qui y figuraient la divine présence, pour que celle-ci pût être honorée en un succédané authentique.

Dans les familles, on sanctifiait par des largesses les circonstances principales de la vie. Les com-

munes, les villes, familles plus larges et émules des rois, suivirent l'exemple d'en haut et d'en bas. Elles eurent toutes des institutions charitables qui, dans la pensée commune, étaient des manifestations religieuses.

Dès le temps des apôtres, Rome avait été partagée en régions, en vue des secours, comme nos cités se divisent en paroisses. A partir du IVe siècle, les grandes persécutions ayant cessé, des créations de tout genre étaient nées partout, pour toutes les catégories d'infortunes. Au cours des âges, elles s'étaient développées, employant d'immenses ressources, occupant l'activité de sociétés nombreuses que leur nom d'*ordres religieux* montre bien attachées à la charité comme à un culte.

Les hôtelleries, qui voisinaient si fréquemment avec la chapelle des grands Ordres, s'adressaient, cette fois, au pauvre d'occasion qu'était presque toujours le voyageur, à ces époques de communications difficiles. Et cela ne signifiait-il point : Passez, Seigneur, de l'un à l'autre de vos domaines, sur cette terre où l'amour vous fit voyageur, où vos frères d'adoption vous remplacent! Notre amour à nous sera fier de vous recueillir, bien que nous ne soyons « *pas dignes que vous entriez sous notre toit* ».

Voyez la fresque d'Angelico qui se trouve au-dessus d'une porte du cloître, au couvent de Saint-Marc, à Florence, avec son voyageur en figure de Christ, deux jeunes moines empressés, l'un le débarrassant de son bâton, l'autre l'attirant doucement, et tous les deux échangeant avec lui un regard qui veut dire — de leur part : Nous savons que le voyageur c'est

vous, Maître; de la sienne : Oui, enfants, et je prends pour moi ce que vous faites.

Tous les « passans-pays », comme on les appelait, y compris les forains, bénéficiaient de ces sentiments, que sans doute la médiocrité ou l'oubli individuels pouvaient bien altérer ou couvrir, mais qui étaient tout au moins dans les choses, s'ils oubliaient de toucher les personnes.

Partout on racontait que des miracles avaient récompensé ce culte en action; que le Christ était apparu réellement, là où le cœur l'avait servi en son effigie vivante; que Christophe, le passeur, avait un jour passé l'Enfant-Dieu, croyant passer un pauvre enfant; qu'Élisabeth de Hongrie, puis Élisabeth de Portugal, avaient vu des pains ou de l'or se changer en roses dans les plis de leur manteau pour que ne fussent point dévoilées leurs bonnes œuvres. Ces roses n'évoquaient-elles pas le parfum spirituel de l'amour? Martin le catéchumène avait donné la moitié de son manteau, et, la nuit suivante, le Seigneur lui était apparu environné d'anges, drapé dans la demi-chlamyde et disant : « Martin, qui n'est encore que catéchumène, m'a revêtu de ce manteau. »

N'admire-t-on pas que la tradition artistique, fidèle miroir, à ces époques surtout, du sentiment universel, ait persisté à représenter saint Martin, qui fit plus tard de si grandes choses, dans ce geste initial et si simple du manteau découpé? C'est que l'art, quand il garde contact avec l'âme collective, ce qui fait sa vraie grandeur, dit beaucoup avec peu. Il dit ici : L'amour est tout. L'amour vaut la célébrité universelle. L'amour vaut pour l'apostolat, pour les conversions de peuples, pour les guérisons

de sociétés comme en fit celui-ci. L'amour vaut pour tout et contient tout, parce qu'il est la religion de la religion, l'essence du bien et l'âme des œuvres extérieures. « *Aimez, et faites ce que vous voudrez.* »

Aujourd'hui, comme toujours, ceux qui veulent aller au Christ ne doivent pas oublier que le pauvre est un chemin ; que l'aimer, lui, Christ, c'est être en disposition de le prouver à ses membres ; qu'en attendre des grâces, c'est une raison pour se rattacher à ce qu'il s'est substitué ; pour toucher, par derrière, comme la Chananéenne, son prolongement d'humanité, vêtement vivant qu'il laisse flotter vers nous et dont une vertu s'échappe.

Mais il faudrait songer à un aspect de cette doctrine qu'on dirait ignoré de beaucoup, quelquefois des meilleurs — je dis meilleurs par la bonne volonté, cette volonté, d'ailleurs, oubliant de se faire assez large.

Si l'aumône est un sacrement, comme signe de notre union entre nous et avec le Christ, comme moyen pour parfaire cette union, souvenons-nous que nous avons dit des sacrements, et en particulier du premier de tous, l'eucharistie : Leurs visées sont sociales, et dans leurs effets il convient que l'unité et l'universalité de l'Église se retrouvent.

L'eucharistie a pour rôle de nous incorporer au Christ tous ensemble, étant une *communion ;* et tous ensemble, cela ne veut pas dire en troupeau, mais selon la forme de relations qui convient à notre nature à l'égard du surnaturel, c'est-à-dire constitués en Église une, en Église gouvernée et universelle.

S'il est bien vrai que l'aumône, de son côté, veut

nous unir au Christ, ensemble, il faut aussi que ce soit ensemble organiquement, c'est-à-dire socialement. Et il s'ensuivra que l'aumône proprement dite, qui secourt dans le privé, d'homme à homme ou d'homme à collectivités toutes réduites, ne sera qu'une part, la moindre, du sacrement mineur que nous étudions. Il faudra l'élargir et l'organiser, il faudra la rendre sociale.

Il faudra que les rois ou chefs d'État ne se contentent pas d'avoir le pauvre à leur table, ce qui est du reste passé de mode; mais qu'ils gouvernent en vue des pauvres et des déshérités comme pour la meilleure part de leur peuple. Il faudra aussi que les particuliers ne bornent pas leur horizon à la misère voisine, à l'hôpital qui, une heure par semaine, les verra; mais qu'ils comprennent la misère élargie qui est celle du corps social, et qui tient à ce que ce corps n'est pas entièrement évolué, fixé en des formes de vie qui assurent la meilleure distribution du sang dans ses membres.

L'*œuvre sociale* moderne, féconde, créatrice, au lieu des trous bouchés et perpétuellement recreusés que représentent parfois nos bienfaits : tel sera l'aboutissement naturel de l'aumône, de la distribution par le diacre, de la collecte à domicile, du manteau coupé ou de l'hôtel-Dieu bâti, formes d'ailleurs toujours nécessaires.

Vouloir que tous les membres du Christ, surtout ceux qui se trouvent inférieurs en savoir, en éducation, en bien-être, en indépendance légitime, en bonheur, obtiennent ce qui leur manque et vivent aussi, un jour, de la grande vie humaine; cela par l'organisation, par la législation, par la manœuvre des

grands rouages qui meuvent toute la machine compliquée des rapports humains ; vouloir cela d'un cœur profond et d'une âme claire ; aider ceux qui s'y efforcent ; leur prêter ce concours de l'opinion qui est si nécessaire aujourd'hui pour toutes choses ; puis le concours de parole, d'action, de ressources que tous, à un degré ou à un autre, peuvent fournir : c'est le sacrement de l'aumône épanoui, rendu plus *efficace* en même temps que plus *significatif;* mis à niveau de sa matière intégrale : les hommes ; non pas les hommes pris pièce à pièce, tas par tas, mais dans leur unité organique, telle qu'elle est ou qu'elle peut être constituée.

A la limite, si cet esprit, un jour, s'étendait ; s'il gagnait les régions froides où l'amour du Sauveur ne palpite point ; si, dans un rêve, nous supposions l'*unique troupeau* et l'*unique pasteur* évangéliques survenus, les mains tendues toutes les unes vers les autres, les cœurs unis et les esprits attentifs aux meilleurs moyens d'action, prêts à poser le levier, au nom du ciel, sur le point d'appui qui permet de soulever le monde, ce serait l'humanité se sauvant elle-même et comme par elle-même, puisque ce serait par son Chef humano-divin.

Ayant vaincu le mal séculaire ; ayant pansé les plaies du Christ collectif, rejeté le manteau d'ignominie que portaient ses épaules du fait des tares, des infériorités et des misères, une telle humanité pourrait se tourner vers Dieu et, d'un geste royal, lui présentant le résultat de son effort, dire : Prends, Père, ce sont tes dons, et à cause de cela, déjà, ils sont moins indignes ; mais ils sont dignes de toi

tout à fait, étant unis au Don vivant que tu nous fis, ton Christ, au nom duquel, ensemble, comme une armée et comme une famille, nous avons vaincu les maux, jugulé la misère, développé les valeurs, haussé la vie, la sainte vie que tu veux exalter en Toi. Prends, c'est ta création achevée. La fin des temps peut désormais venir, puisque voici ton plan éternel : *Tout soumis aux élus, et les élus au Christ, et le Christ à Dieu.*

« *Funiculus triplex difficile rumpitur* » : un triple lien ne se rompt pas. Dieu, l'homme, et le Christ, leur intermédiaire, doivent faire, dans l'unité, la vie, toute la vie : vie individuelle, vie sociale, et qui plus est vie universelle, en incorporant, par la civilisation, la matière à l'esprit, comme l'esprit à Dieu.

L'aumône rituelle, en son humilité, signifie ces grandeurs. Elle tresse le triple lien. C'est là ce qui fait sa valeur religieuse, autant qu'humaine.

Ceux qui veulent enlever à nos rapports cette signification supérieure travaillent tout simplement à nous diviser. En reniant le Christ, lien de la gerbe humaine, ils jettent les brins à la dispersion. Le sol jonché et le grain piétiné par les compétitions nées de la lutte pour la vie : voilà ce qui tend à succéder au flot d'épis qui montait en panache superbe au-dessus de la terre sanctifiée. La grande conscience universelle que le Fils de l'Homme a éveillée à l'amour ne peut alors que se dissoudre dans l'égoïsme, et l'hallucination du *moi* doit éteindre chez l'homme inconscient de Dieu la vision unitaire ébauchée.

Laissez l'homme frère du Christ et chose sacramentelle pour ses compagnons d'existence. Ne le grisez pas d'orgueil fou, et, à la place du manteau

fraternel partagé au nom du Seigneur, ne jetez pas sur ses épaules, par des flatteries intéressées, la pourpre du prétoire politique, complétée par un sceptre en roseau.

La grande aumône chrétienne, qui n'est plus le geste réduit, quoique saint, par lequel nous avions commencé, c'est la justice sociale, celle-ci obtenue par l'amour des hommes, celui-ci enclavé par le Christ dans l'amour divin.

CHAPITRE V

L'EAU BÉNITE

Puisque les *rites sacramentaux* employés par l'Église se présentent, dans sa pensée, comme des annexes des sacrements, il est naturel de voir certains d'entre eux se rapprocher plus ou moins d'un sacrement en particulier, et chercher à en conserver, à en achever, à en renouveler pour sa part les effets.

Tel est, à l'égard du baptême, le rôle de l'élément sanctificateur que nous appelons l'eau bénite.

Le symbolisme du baptême, et en général l'emploi de l'eau dans les rites religieux nous a paru se justifier par les pensées les plus naturelles et les plus profondes.

L'eau purifie. L'eau féconde. L'eau désaltère. L'eau, qui est la vie de la nature, est aussi notre vie pour mille raisons, les unes très évidentes, les autres plus cachées mais que l'instinct universel pressentit, avant que la science y mît sa marque.

Il semble bien que le fond des mers ait vu les origines de la vie. En quittant l'élément humide, es organismes aériens ou terriens l'emportèrent avec soi et en composèrent leur « milieu intérieur »

pour une part qui ne se laisse pas limiter facilement. Enlevez l'eau de notre corps, il ne reste plus qu'un paquet de cendres, tellement que la menace : *Tu es poussière et tu retourneras en poussière* semble avoir pour contre-partie la promesse évangélique : « *Qui croit en moi, des fleuves d'eau vive couleront de son sein,... pour une vie éternelle*[1]. »

Les vieilles théories de Thalès, écho de traditions orientales, et qui tiraient de l'eau tous les êtres, ne sont que l'excès d'une vérité naturelle qui devait se transmuer, symboliquement, en vérité religieuse.

Aussi, toutes les religions ont-elles admis cet élément aux honneurs du culte, soit qu'on l'adorât, comme les Égyptiens leur dieu Nil, soit qu'on l'introduisît dans les cérémonies purificatrices, comme la plupart des peuples anciens.

Reste à savoir si le christianisme devait rejeter un symbole précieux parce qu'il avait servi. N'était-ce pas, au contraire, une raison pour en reconnaître l'utilité, et, sans crainte de paganiser — puisque, dans l'emploi des objets naturels et des signes primitifs, tout le monde paganise — pour en faire, lui aussi, un usage en rapport avec sa foi ?

Dans le judaïsme, où le christianisme a ses racines, l'aspersion d'eau était pratiquée, ainsi que les ablutions avant le culte. Le récipient célèbre appelé *mer d'airain*, placé dans le temple à côté de l'autel des holocaustes, était un bénitier collectif. La fontaine de Siloé, où l'on puisait avec des vases d'or, le jour de la fête des Tentes, était appelée la *source du salut*, parce qu'on lui attribuait comme symbolisme

1. JOAN., VII, 38 et IV, 14.

l'effusion de l'Esprit-Saint lorsque viendrait le Messie.

L'ablution totale, ou baptême, avait été pratiquée depuis toujours. Jean le précurseur la renouvelle en lui donnant une signification de pénitence, à la veille de la manifestation de Jésus.

Le Sauveur lui-même, soumis aux coutumes de son peuple, soumis à tout ce qui est de l'humanité, descendit religieusement dans le Jourdain et s'inclina sous les signes symboliques qui devaient marquer sa consécration comme Messie.

Dans le récit de la Création, l'auteur sacré, semblant faire allusion aux anciennes cosmogonies, avait dit : « *Et l'Esprit de Dieu planait sur les eaux* », à savoir pour les féconder. Ainsi l'Esprit divin, manifesté au baptême de Jésus, plane sur l'eau baptismale pour lui faire engendrer la vie : non plus la vie du corps, mais la vie de l'âme, le symbole utilisé par l'esprit ayant pouvoir sur l'esprit, toutes les eaux de la terre, disent nos auteurs, se trouvant députées par l'initiative du Christ à un rôle religieux nouveau, conformément aux nouvelles et définitives doctrines.

Le globe baigné dans l'eau des mers et lavé par les fleuves; les âmes baignées dans l'Esprit-Saint et arrosées spirituellement à propos de l'eau lustrale : tel est donc le symbole proposé.

Après cela, un François d'Assise aura lieu doublement de louer « notre sœur l'eau, qui est très utile, humble, précieuse et chaste ».

Aux premiers temps de l'Église, l'emploi religieux de l'eau semble s'être borné au seul baptême. En

vue de réagir contre le formalisme pharisaïque, on ne voulut pas multiplier les rites extérieurs. L'eau baptismale elle-même était d'ailleurs employée telle quelle, sans nulle bénédiction particulière. Les Juifs ni les païens ne bénissaient l'eau. Elle était purifiante, pensait-on, en raison de sa nature même. Le symbole était donc complet dès qu'on ne l'altérait point par un mélange d'impuretés.

Toutefois, pour mieux marquer l'intention spirituelle du baptême ; pour aider à son efficacité par l'influence des prières collectives dont le ministre est le porte-voix, on trouva bon, en Afrique d'abord, au début du IIe siècle, puis, peu à peu, partout, de prononcer sur les fonts baptismaux des formules du genre de celle-ci, qui est très ancienne : « *Je te bénis donc, créature de l'eau, par le Dieu vivant, par le Dieu vrai, par le Dieu saint, par le Dieu qui, au commencement, à l'aide de sa parole, te sépara de l'élément aride... par Jésus-Christ son Fils unique, Notre-Seigneur, qui par un signe admirable de son pouvoir, te changea en vin à Cana; lui dont les pieds ont foulé ta surface; lui qui reçut par toi dans le Jourdain le baptême de l'eau; lui qui te fit sortir avec le sang de son côté ouvert, et qui commanda à ses disciples de baptiser en toi ceux qui croiraient*[1]. »

D'un autre côté, comme une chose se conserve par les mêmes moyens qui ont servi à l'acquérir, et que pourtant le baptême ne se réitère pas, on était naturellement invité à instituer, par imitation du judaïsme et du paganisme pieux, ce qu'on pour-

1. Préface de la bénédiction des Fonts.

rait appeler le *baptême mineur,* c'est-à-dire l'aspersion et les purifications accessoires, en leur donnant comme signification l'effusion de l'Esprit-Saint non plus en ce qu'elle a d'initial et d'indispensable, à savoir l'incorporation au Christ; mais en ce que, quotidiennement, elle nous replonge en cette vie de notre vie et nous y fait participer davantage.

Toute mère nourrit ceux qu'elle enfante. Nés de l'eau et de l'Esprit, de l'eau vivifiée par l'Esprit, nous pouvons en être aidés, à la demande de cette autre mère en qui l'Esprit est socialisé et qui en canalise l'action : l'Église.

Il y a donc cette différence entre le rite secondaire et le sacrement, que l'un donne l'état de grâce et que l'autre le suppose ou, en tout cas, s'y subordonne.

En prenant de l'eau bénite, vous n'avez pas la prétention de conquérir l'amitié divine ; mais si vous ne l'avez pas, le bon vouloir intérieur qui accompagne ce geste pieux peut vous y disposer ; si vous l'avez, il l'aide à croître, le tout avec l'efficacité particulière qui ressort de l'institution, qui ressort de la prière prononcée d'autorité sur cet élément quand on le consacre à votre usage, qui ressort aussi, au bénéfice de chacun de nos actes, de leur liaison avec d'autres actes procédant du même esprit, dans l'unité de l'Église.

La corde sonore vibre mieux, sur la boîte d'harmonie. Notre groupe religieux a aussi son atmosphère vibrante, grâce à son organisation. Quand un rite nous unit, au nom d'une tradition sanctionnée, à cette âme collective, nos sentiments prennent une valeur qui leur vient de la *communion*

des saints, c'est-à-dire de la fraternité dans le Christ, valeur qui multiplie, comme toujours l'association, toutes nos valeurs individuelles.

Qu'on ne s'étonne donc pas de voir un grand évêque ancien appeler l'eau bénite « chose sacrosainte, chose digne de vénération, chose pleine de mystère ».

Elle est sacrosainte parce qu'elle procède de l'Esprit de sainteté répandu dans l'Église, Esprit qui cherche par tous les moyens, petits et grands, à se faire jour dans nos cœurs pour y vaincre le mal, y fomenter le bien, y préparer la vie éternelle.

Elle est chose digne de vénération par son antiquité et par ses attaches universelles, vu que, se trouvant dans tous les cultes, elle tient au cœur humain en ce qu'il a de plus profond; vu que d'ailleurs elle est chose spécialement judéo-chrétienne, et enfin chrétienne tout à fait, se rattachant lointainement à l'institution et à la pratique personnelle du Sauveur.

Elle est chose pleine de mystère par les symboles nombreux qu'elle évoque. Nous en avons mentionné plusieurs; mais il faut y ajouter ceux qui viennent des éléments nouveaux qu'on y introduit, dans les cérémonies de sa consécration.

En effet, l'eau lustrale des chrétiens ne s'emploie pas pure, ainsi que souvent dans l'antiquité. Pour l'usage ordinaire, on y ajoute le sel, comme pour composer un sérum conservateur, stimulateur, préservant à la fois de l'atonie et de la corruption, donnant à notre vie la saveur qui permettra au prochain de s'y édifier et à Dieu de s'y complaire, l'unissant à celle de nos frères par ce signe d'hospitalité que fut

autrefois le sel. Quand vous entrez dans une église et que vous vous offrez mutuellement de l'eau bénite, vous renouvelez le geste antique qui faisait offrir le pain et le sel à ses hôtes.

Quand il s'agit de l'eau baptismale, on y ajoute l'huile des catéchumènes, symbole des combats que le chrétien doit soutenir pour le Christ, de la lumière qu'il reçoit et qu'il doit répandre, de la douceur qu'on lui témoigne et qu'il doit témoigner, de la guérison ou de la santé procurées par la grâce.

Quand les catéchumènes des premiers temps, réunis dans les catacombes, se préparaient simultanément au baptême et au martyre, un tel symbole avait une toute particulière raison d'être ; mais le martyre quotidien d'une sainte vie en est une justification suffisante.

Le saint chrême s'y joint encore, souvenir du parfum de Madeleine, pour signifier la bonne odeur des vertus.

Pour la consécration des églises, une des cérémonies les plus imposantes qui soient, l'eau bénite employée est mêlée de cendre, comme dans l'antique Égypte, comme à Jérusalem lors des sacrifices. Il s'agit de rappeler à l'homme l'humilité de sa condition et la brièveté de sa vie ; de l'incliner devant la Majesté qui veut bien entretenir avec lui la relation religieuse ; de le faire songer avec amour à Celui qui s'est fait pour lui et avec lui cendre et poussière ; de l'éloigner, par ces pensées, du seul obstacle intérieur à sa vie morale : l'orgueil. Je dis l'orgueil en sa racine, qui est un refus de se donner à sa loi, une volonté de se garder pour soi, s'exaltant ainsi au-dessus de tout. Cet orgueil-là, avec ses deux branches maî-

tresses : la volupté ou orgueil de la chair et la superbe ou volupté de l'esprit, c'est tout l'arbre du mal qu'il s'agit d'arracher. Dans le vide de soi que suppose l'humilité, le néant, s'écartant, permet à l'Infini d'entrer, lui dont la grâce donne tout à quiconque reconnaît que par soi-même il n'a rien.

Mais parce que les extrêmes guettent toujours notre esprit déséquilibré par le péché d'origine ; parce que de l'orgueil, par réaction, l'on peut verser dans un découragement attristé, fatal à l'énergie de notre effort, l'Église joint au symbole de l'humilité, la cendre, un symbole de vigueur morale, de courage et de joie. Elle verse du vin dans l'eau de consécration. Le vin « *qui réjouit le cœur de l'homme* », dit la Bible; qui a été donné à la terre, assuraient de vieux auteurs, pour remplacer l'arbre de vie; *vinum a vi dictum,* dit Varron, comme si son étymologie était *force,* c'est un symbole utile pour relever les esprits après qu'on les a inclinés vers la cendre.

Pascal voyait une des preuves de la divinité de la religion dans ce fait qu'elle n'abaisse l'homme que pour mieux le relever; qu'elle ne l'élève qu'après avoir pris soin de l'abaisser, évitant ainsi et l'orgueil stoïcien et le découragement du sceptique. Louons-la donc de ce que sa liturgie se souvient de sa doctrine.

D'ailleurs, elle n'oublie pas que son Maître divin s'est comparé au cep, dont nous sommes les rameaux, figurant par cette plante modeste, faible et comme douloureuse, dans laquelle pourtant coule une sève généreuse et exquise, l'effusion de la divinité dans l'humanité.

Tous ces symboles, si nous étions mieux pénétrés de leur sens liturgique, mieux au courant des textes où ils sont commentés, produiraient sur nous une impression de sublimité qui écarterait bien loin le respect humain qui s'empare de certains, comme s'ils faisaient une mômerie, au moment de tremper les doigts dans un bénitier ou d'asperger une tombe.

Qu'on lise, dans le *Livre de la Prière antique* de Dom Cabrol, quelques-unes des oraisons relatives à la bénédiction de l'eau ou à son emploi : on les verra pénétrées de la poésie la plus grandiose et la plus intime; riches de nature et d'humanité, riches de divinité reflétée, et l'on y prendra le goût de ces rites qui paraissent fades à ceux qui sont fades, superstitieux à qui n'a pas compris leurs visées, et qui sont admirables dans l'esprit de leur institution, c'est-à-dire en eux-mêmes.

Dans chacun de ses emplois, l'eau bénite particularise sa signification générale et l'adapte.

A l'entrée de l'église, elle invite à se purifier des pensées profanes et à se recueillir ensemble.

A la maison, elle suggère la sanctification de notre intimité, des actions quotidiennes en quoi consiste plus réellement notre vie que dans le monde ou la politique. Elle y apporte l'espoir d'un secours quotidien, lui aussi, en plus des secours périodiques proposés par les sacrements à la vie chrétienne.

Répandue sur nos demeures, sur nos biens, sur les objets à notre usage, elle signifie : Seigneur, que nous usions des choses temporelles de façon à ne pas oublier les éternelles.

Introduite comme accessoire dans l'administration des sacrements proprement dits, elle y joue le rôle de préparation, à moins qu'elle n'y soit prise comme matière, comme dans le baptême solennel.

Chez les Orientaux, les fidèles en boivent quelques gouttes à leur repas le jour de l'Épiphanie, jour où a lieu, chez eux, la bénédiction de l'eau, et c'est la nutrition, c'est-à-dire la vie, qui veut ainsi se spiritualiser en symbole.

Donnée à un malade, l'eau bénite lui applique la prière collective faite pour lui et le suggestionne, s'il est conscient, en vue de l'aider à utiliser chrétiennement ses souffrances, en vue de les soulager aussi, si Dieu veut.

Asperger un défunt, c'est lui souhaiter le rafraîchissement et la clarté. C'est lui dire : Que Dieu te bénisse, frère qui nous as quittés; qu'il purifie ton âme des souillures de la terre; qu'il fasse éclore en toi la vie éternelle à la place de tes fragiles jours; qu'il te dise notre amour fraternel et qu'il nous rassemble.

L'eau bénite rentre ainsi de toute façon dans l'idée sacramentelle. S'adressant aux éléments matériels, on veut les aider à remplir leur destination, qui est de fomenter l'esprit; de seconder, au lieu de l'entraver, la montée de l'âme; de nous porter à Dieu qui n'est pas moins leur Créateur que le nôtre, et qui mit, dans son univers, la hiérarchie des êtres au service de leur ascension, en vue de la destinée des élus.

Tout pourrait se résumer dans cette prière dont chaque chrétien doit souhaiter le bénéfice :

« *O Dieu qui par un ordre merveilleux de votre providence, avez voulu vous servir des choses même*

insensibles pour exprimer l'admirable économie de notre salut, éclairez, s'il vous plaît, les cœurs de vos fidèles serviteurs, afin qu'ils comprennent ce mystère. Amen [1]. »

1. Préface de la bénédiction des Rameaux.

CHAPITRE VI

LES BÉNÉDICTIONS

Tous les objets qui viennent en notre usage ; toutes choses animées ou inanimées qui sont engagées par la Providence dans le courant de notre vie, ont pour destinée commune de préparer, à notre égard, le règne des fins créatrices, c'est-à-dire de collaborer à notre bonheur, en ce monde et en l'autre.

Nous-mêmes, par tout le mouvement de notre vie intérieure et extérieure, avons la même destination : nous devons nous aider à être heureux. Et à coup sûr, nous le voulons d'une volonté incoercible ; mais que de fois, par des aberrations ou coupables ou inconscientes, nous devenons nos propres ennemis, de même que les choses, déviées par accident ou par des volontés hostiles, humaines ou surhumaines, s'opposent à nous, nous chagrinent ou nous tentent ; servent d'écran pour nous empêcher de voir Dieu, alors qu'elles doivent le refléter ; servent d'obstacle et nous renversent, au lieu d'être un échelon pour monter.

Ce retournement des valeurs de vie fait le fond de toutes nos disgrâces, temporelles et spirituelles. Il faudrait tout redresser, tout garder de l'accident, tout

exorciser, tout dégager des influences malheureuses ou perverses, afin de le faire rentrer dans le plan créateur et d'orienter, comme il convient, la matière vers l'esprit, l'esprit vers le progrès de l'esprit, le tout vers Dieu qui veut tout recevoir après avoir tout lancé dans l'aventure périlleuse, mais méritoire et féconde de l'existence.

C'est à quoi tend, évidemment, tout l'effort religieux, et c'est à quoi, en particulier, tendent les sacrements, chaîne tendue entre nous et le Christ qui nous remorque vers Dieu par une rédemption progressive.

Mais puisque, encore une fois, les sacrements ont des annexes qui en prolongent et en particularisent l'action, il ne faut pas nous étonner de voir des rites destinés à orienter vers le bien et vers le bonheur les choses aussi bien que les personnes, en monnayant pour elles, si l'on peut ainsi parler, le bénéfice de l'incarnation, sous l'administration de l'Église.

Tel est le rôle des bénédictions.

Le mot bénédiction vient de *bene dicere* : dire du bien, dire des choses favorables, appeler des bienfaits ou reconnaître des bienfaits.

Dans l'ordre religieux et sacramentel, bénir, cela signifie appeler sur nous — directement ou par l'intermédiaire des objets — ce que le Christ nous a mérité, ce qui nous a été préparé dans la mesure de nos dispositions et de la providence qui nous guide, ce qu'on a décidé de nous donner par ces intermédiaires naturels que sont les membres de notre hiérarchie, représentants à la fois du Christ, pour exaucer, et de nous-mêmes pour implorer : mains qui s'élèvent, en tant qu'humaines et fraternelles; mains qui s'a-

baissent, en tant que divines par institution et instrument consacré au nom du Christ pour la canalisation de ses grâces.

Prises du côté de Dieu, les bénédictions, ce sont ses bienfaits eux-mêmes. Ce que Dieu dit, c'est ce qu'il fait. Ce qu'il dit de favorable (*bene dicere*), c'est ce qu'il fait en notre faveur.

La parole de Dieu, qui n'a rien d'extérieur, qui est sa pensée même, sa pensée créatrice et gubernatrice, par conséquent aussi son action, puisque pensée et action, en Dieu, ne se distinguent pas :la parole de Dieu deviendra donc, réalisée, la forme que prendront les événements et la réalité de toutes choses.

Toutes choses sont parce que Dieu les dit : « *Dixit et facta sunt* ». Lui-même est selon qu'il se dit, puisque son Verbe est sa propre réalité.

Le Verbe de Dieu est en Dieu une bénédiction substantielle. Il nous la communique par le Christ. Il en émiette les biens, en corrélation avec notre vie, au moyen de bénédictions partielles qui sont ses bienfaits quotidiens. Et s'il les subordonne pour une part à notre action, à nos prières et à la hiérarchie religieuse, c'est, dans le premier cas, pour que nous soyons les fils de nos œuvres ; dans le second, pour nous rapprocher de lui par cette ascension de l'âme ; dans le troisième, pour que la hiérarchie nous retienne, c'est-à-dire nous garde en société, tous ensemble, comme des frères réunis en son nom.

La fresque célèbre appelée la *Dispute du Saint Sacrement*, où le Père céleste, bénissant d'un geste sacerdotal et tendre, occupe le sommet de la composition, ayant au-dessous de lui le Christ, avec ses assesseurs ; au-dessous, l'Esprit communiqué, avec

son reflet dans les Évangiles ; au-dessous enfin, la hiérarchie représentant l'Église et disputant de la présence réelle en vue d'organiser son emploi : c'est un symbole graphique assez complet des bénédictions divines qui descendent et se diffusent.

Il n'est plus nécessaire de dire désormais que toute bénédiction devra invoquer le Christ. Si ce n'est en paroles, ce sera en geste, et l'on tracera sur l'objet ou sur la personne le signe de la croix, qui rappellera Jésus rédempteur.

Quelquefois, on encensera, pour marquer l'intensité et la solennité de la prière ; pour lui donner l'odeur exquise que communiquent les mérites du Sauveur.

Les premiers objets de bénédiction, s'il s'agit de choses inanimées, seront les objets consacrés au culte. Ceux-là sont à titre spécial destinés à notre bien : il y a lieu de les y affecter religieusement, de les écarter de l'usage profane. On les *sanctifiera* au sens étymologique du mot, c'est-à-dire qu'on les *séparera* en vue d'emplois sacramentels dont ils recevront la capacité par une députation autorisée, celle-ci procédant toujours du Christ par un représentant authentique.

C'est ainsi qu'on bénit les églises et la première pierre des églises, songeant à la présence réelle.

C'est ainsi qu'on bénit les vases sacrés et les pierres d'autel, d'une bénédiction qui prépare la bénédiction meilleure d'un contact divin.

On bénit de même les ornements symboliques dont chacun dit une face de la religion, rappelle un devoir et parle à l'âme de ses espérances.

On bénit la matière des onctions, pour servir à l'administration du baptême, de la confirmation, du sacrement suprême. On bénit l'eau de lustration, les rameaux de Pâques, le cierge pascal, les orgues.

On bénit les cimetières, les images religieuses publiquement exposées, les objets de dévotion personnelle. Et toutes ces bénédictions sont appelées *consécratives*.

Depuis le VIII[e] siècle — il est bien surprenant qu'on n'y ait pas songé plus tôt — on bénit de la même manière les cloches[1]. L'humble métal qui doit jouer le rôle d'une voix de l'Église, appeler à la prière les fidèles dispersés, annoncer la prédication, préluder au saint sacrifice, entonner le cantique commun de notre adoration, et, en même temps, voix de Dieu, exprimer les appels d'en-haut, la poussée intérieure des grâces, la violence des remords, la douce invitation de l'espérance : cette humble chose si grandiose d'utilisation doit être députée à sa fonction d'une manière solennelle. Aussi organise-t-on à son intention une sorte de baptême, comme pour l'être vivant aux glorieuses destinées. On la pare et on l'embaume symboliquement; on souhaite pour ses accents la douceur des trompettes d'argent dont il est parlé au livre des Nombres, ou, s'il est nécessaire, la violence des trompettes de Jéricho, pour renverser les remparts des cœurs.

En dehors des objets consacrés à des usages pieux, on bénit, disais-je en commençant, tout ce

1. L'usage des cloches en Occident date au moins du VI[e] siècle.

qui vient en l'usage de la vie humaine : les maisons et les lits de repos, les champs, les semailles et les récoltes, les animaux domestiques, le pain et les autres aliments, tous les produits de l'industrie : bateaux, chemins de fer, télégraphes, téléphones, aéroplanes, ouvrages d'art, fontaines publiques, monuments, usines, écoles, hospices, mines et chantiers, etc. ; tous les emblèmes patriotiques : drapeaux, bannières, épées ou uniformes ; et aussi la terre, la mer, les routes, les fleuves, les canaux, tous les endroits où l'homme circule, cherchant sa vie et craignant des périls. Enfin, le rituel contient des bénédictions *ad omnia,* pour toutes choses, afin de songer à cela même qu'on oublie et de ne laisser aucune parcelle de réalité sans une consécration religieuse.

Les personnes, qui sont choses à régir, pour la conscience morale ; qu'il s'agit d'entraîner vers Dieu par une sorte de coercition consentie, vu qu'il y a en nous à la fois une crainte et un besoin combattu du divin — les personnes, dis-je, sont le sujet, elles aussi, des bénédictions.

On bénit les enfants à leur naissance et à diverses fêtes, ainsi que leur mère au moment des relevailles. On bénit les fiancés et les époux, les voyageurs au départ et au retour, les missionnaires et les pèlerins, les malades et les agonisants, les assemblées aussi bien que les individus isolés ; en un mot, tous ceux qui trouvent bon de se raccorder, par un signe expressif et actif, à la source des biens spirituels qui entraînent tôt ou tard tous les autres, à savoir Dieu incarné, Dieu prenant chair dans l'homme et

dans son prolongement, la nature, pour que la nature et l'homme prennent Dieu.

Quant au ministre des bénédictions, c'est, le plus souvent, tout prêtre ordonné par l'Église ; mais la bénédiction de l'évêque et celle du prêtre à la fin de la messe ont toujours été considérées par la tradition comme jouissant de prérogatives spéciales, et ce sont elles tout particulièrement qu'on a coutume d'appeler des *sacramentaux*.

La raison, en ce qui concerne l'évêque, en est claire. C'est que le successeur des apôtres possède, ainsi que les Douze, la plénitude du sacerdoce conféré par Jésus.

Le pouvoir du simple prêtre est admirable d'efficacité et de grandeur; mais il est limité. Celui de l'évêque est total. Le Pape lui-même n'est à ce point de vue que le premier de ses frères. Si la juridiction du premier pasteur et celle du pasteur d'un diocèse sont fort inégales, leur pouvoir d'ordre est identique. D'où il suivra que leur bénédiction sera placée sur le même pied au point de vue sacramentel, bien que la bénédiction papale soit reçue avec plus d'honneur.

L'une et l'autre, en tout cas, ont toujours été l'objet, dans l'Église, d'une piété justifiée, parce que le sacerdoce intégral participe au maximum de ce pouvoir d'intercession que saint Paul attribue au Christ en disant : Nous avons un pontife *qui peut sauver parfaitement ceux qui s'approchent de Dieu par lui* (Hébr., VII, 25).

N'est-il pas normal, en effet, en toute organisation, que les biens proprement sociaux arrivent par les autorités sociales, et cela d'autant mieux qu'il

s'agit d'un pouvoir plus élevé? Nos trésors spirituels ne font pas exception. Ils nous arrivent par des intermédiaires : celui du Christ toujours, et celui de ses ministres habituellement. Dieu les dispense et les fait couler comme ces parfums d'Aaron, dont parle le Psaume, qui inondent sa tête et descendent le long de ses boucles vénérables, jusqu'au bord de ses vêtements.

Quand le pasteur est en face du troupeau, dressé sur les marches de l'autel, mitre en tête, en main le bâton pastoral qui se recourbe et s'incline ainsi qu'une protection; la chape d'or élargie, comme dans ces tableaux de primitifs où Notre-Dame enveloppe tout un ordre religieux ou toute l'Eglise dans les plis d'un manteau d'azur; la poitrine barrée de la croix, le corps voilé de lin blanc qui subtilise en lui l'homme; l'étole pendante, en signe de déprécation et de pouvoir; tout le monde incliné sous la majesté de l'action propitiatrice — alors, la parole de Jésus : « *Quand vous êtes deux ou trois assemblés en mon nom, je suis au milieu de vous* », prend une valeur presque dramatique.

N'est-ce pas le Sauveur lui-même, dont le sacerdoce éternel est ici représenté non seulement par la personne consacrée, mais par le décor où elle s'encadre; par ce costume oriental, romain, moderne, qui appartient à tous les temps comme le Christ est à tous les siècles; qui se dresse aussi haut qu'il peut, avec sa coiffure monumentale, étalant des richesses qui fondront, tout à l'heure, dans la grandiose humilité des mots?

Le voilà qui parle, ce Christ par procuration, ce représentant. Va-t-il faire de l'orgueil personnel, de

l'orgueil corporatif, se targuant, pour soi ou pour la hiérarchie, d'un pouvoir quasi miraculeux dont dépendrait le salut de la foule?...

« *Adjutorium nostrum in nomine Domini*: *Notre secours est dans le nom du Seigneur* », dit-il.

Et le peuple, ajoutant à ces grandioses paroles une dimension nouvelle, répond : « *Qui a fait le ciel et la terre.* » C'est l'élargissement qui descend de la hauteur. La pyramide mystique s'établit. Il suffira que la prière l'escalade.

« *Que le nom du Seigneur soit béni!* » continue le pontife. C'est le souhait des biens divins d'abord pour Celui d'où ils procèdent. C'est la leçon du Pater retenue : *Que votre nom soit sanctifié!* cela avant la demande du pain, serait-ce même celui de l'âme.

Ensuite, levant sa main chargée de la gemme symbolique, de l'anneau des fiançailles mystiques contractées avec son église, deux doigts repliés, pour laisser la Trinité s'exprimer, faisant trois larges croix sur l'étendue de son peuple, comme pour projeter avec insistance, au nom de la Trinité encore, la Personne salvatrice en avant de son humilité, il dit, non pas : Je vous bénis, ce qu'il pourrait dire pourtant, comme représentant authentique; mais : *Qu'il vous bénisse, Lui, le Dieu tout-puissant, Père, Fils, et Saint-Esprit.*

A la messe, ce dernier souhait est presque réalisé à la lettre, et de plus en plus l'intermédiaire s'efface. Le prêtre en acte de sacrificateur est presque un autre Christ. Ne dit-il pas, incliné sur les espèces sacramentelles et confondant volontairement l'his-

toire avec la réalité mystique éternelle : « *Ceci est* MON *corps* » ?

Quand ensuite, se retournant, il bénit l'assemblée de cette main imprégnée encore de mystères, ne pense-t-on pas qu'un peu de la bienfaisante vertu qui s'échappait du divin Maître doit rayonner, guérir, consoler et sanctifier, si nous y sommes préparés ?

Cela est surtout vrai lorsque la bénédiction est donnée avec le Saint Sacrement lui-même. Dans ce cas, le ministre se cache et ne compte tout à fait plus. La parole, même humiliée, n'est plus de mise. La liturgie réclame le silence, soit du côté de la foule, soit du côté de l'autel. « *Que toute chair,* dit le prophète, *se taise devant la face du Seigneur* » (Zach., II, 13).

Le chrétien doit alors se souvenir que nous aussi, nous devons en retour bénir ce Dieu qui nous a bénis, qui nous bénit chaque jour en nous donnant tout ; qui nous bénit directement, qui nous bénit sacramentellement par sa hiérarchie ; qui parle, par eux et par soi, et les dons nous viennent.

« *Qu'il soit béni,* s'écrie saint Paul, *Dieu, le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, lui qui nous a bénis de toute bénédiction spirituelle, en vue des cieux !* » (Éphes., I, 3).

Dans ce dernier mot, nous retrouvons la leçon par laquelle nous avions commencé. C'est en vue des cieux que toute bénédiction spirituelle ou temporelle nous exauce.

Quand nous sommes inclinés devant les bénédictions de l'Église, nous devons songer que la vie n'est autre chose — pour Dieu, qu'une entreprise de gloire

et d'amour; pour nous, qu'une entreprise de salut, et que bénir Dieu en demandant qu'il nous bénisse par son Christ, c'est vouloir avant tout la réalisation d'un plan éternel où nos désirs du temps prennent place, mais selon un ordre de subordination réclamé tout d'abord de nos cœurs par Celui qui les veut combler.

CHAPITRE VII

LE SIGNE DE LA CROIX.

Un des signes sacramentaux les plus mêlés à la vie religieuse, les plus fréquents dans la liturgie, et pour cette raison les plus habituels au chrétien, qui aimerait à faire de la vie courante elle-même une sorte de liturgie, comme un service divin, c'est assurément le signe de la croix.

Rencontré à tous les tournants de l'action, ce signe, si dramatique en sa simplicité familière, semble vouloir donner satisfaction au mot de l'Apôtre : « *Quoi que vous fassiez, en parole ou en œuvre, faites tout au nom du Seigneur Jésus* » (Coloss., III, 17).

Pour cette raison, on aime à croire que le signe de la croix remonte aux apôtres mêmes. L'histoire n'est pas loin de le prouver, puisqu'elle suit à la trace ce symbole jusqu'au IIe siècle, et que déjà, à cette époque, on le considère comme le signe du chrétien, le *sceau* qui marque au front les *serviteurs de Dieu* de l'Apocalypse, ce qui invite à remonter

encore plus haut, c'est-à-dire au début tout premier de l'ère chrétienne.

La façon de faire le signe de la croix a comporté des variations dont la suite est assez obscure. Les choses très populaires prennent facilement des chemins divergents, et le symbole, quand on cherchait ici à le préciser, inclinait en divers sens.

Le signe de la croix sur le front, qui semble avoir été la pratique courante jusqu'au IVe siècle, signifiait donc le sceau, la marque apparente, l'étiquette mise en évidence par le chrétien pour dire qu'il ne rougissait pas et qu'il n'avait pas peur. Dans un milieu hostile comme le milieu païen des premiers siècles, là où la croix était un objet de risée ou d'exécration, un tel geste avait une haute portée, puisqu'il pouvait appeler le martyre. Vers la fin du IVe siècle, on voit se répandre la coutume que nous pratiquons encore à la messe au commencement de l'Évangile : celle de se signer sur le front, la bouche, le cœur, en vue de la sanctification des pensées, des paroles, des désirs.

C'est au VIIIe siècle seulement qu'on rencontre le signe de la croix tracé sur le corps entier, pour la sanctification de tout l'homme.

En Espagne, au XIIIe siècle, on en adoptait une réduction, qui consistait à se signer la face du front au menton, sans doute pour marquer les cinq sens.

Quant au signe de la croix sur les choses, il semble aussi ancien que le premier, et cela se conçoit, puisque les choses à notre usage sont un prolongement, un instrument conjoint de la personne, et que, d'autre part, faisant le signe de la croix sur soi, on était invité naturellement, quand onj ouissait

d'une autorité quelconque, à le faire sur autrui, et, par extension, sur ce qui est d'autrui.

Dans tous ces cas, c'est avec un seul doigt qu'on traçait primitivement le signe chrétien. Plus tard, on le fit avec deux ou avec trois, pour rappeler la Trinité ou pour protester contre l'hérésie des Monothélites. Enfin, l'usage s'introduisit d'employer toute la main.

Quant à la direction du geste, elle varia également. Le haut et le bas s'imposaient ; mais on pouvait aller ensuite de droite à gauche ou de gauche à droite. Les uns préférèrent terminer par la droite, en souvenir du Christ assis « à la droite de son Père ». D'autres choisirent la gauche pour mieux rappeler le crucifiement, où la main droite fut clouée d'abord, pensait-on, puis la gauche.

Nos pères s'attachaient assez volontiers à ces détails, parce que le symbolisme avait pour eux une réelle valeur de vie. Nous qui versons plutôt dans un rationalisme sec, nous ne voyons là que pure curiosité archéologique.

Quoi qu'il en soit, la signification générale du geste est toujours la même. Il s'agit de députer les objets et de nous députer nous-mêmes au service de la croix, c'est-à-dire de déclarer par un signe expressif que nous nous souvenons du Sauveur, de son domaine sur nous, de sa doctrine et de ses exemples, avant tout de sa Passion.

Il s'agit par là de donner à notre vie une signification chrétienne, en insistant sur un aspect de cette vie qui, transitoire par définition, n'en est pas moins, en elle, le plus difficile à accepter sans murmure : la douleur.

La croix tracée sur soi et d'un geste libre, c'est la vie acceptée, au nom du Christ, avec ses charges, ses labeurs, ses souffrances quotidiennes ou exceptionnelles, en y comprenant la mort; c'est la victoire, demandée et escomptée, de l'esprit sur la chair, de l'éternité sur le temps, la vie morale étant une prise de possession de l'éternel dans notre intention, comme la vie au delà en est une prise de possession effective.

Le Christ, en se crucifiant — car c'est lui-même qui a gravi l'échelle de douleur : *ascendit crucem* — le Christ a pris, homme universel, toute la souffrance humaine pour la donner à Dieu en expiation et en mérite; pour la faire aboutir là où il allait, à cette droite du Père qui est la puissance reconquise sur soi-même et sur tout, alors que nous sommes, ici, esclaves de tout, esclaves, d'abord, de notre propre *moi* dévoyé et dispersé, livré à la *loi des membres*.

Quiconque fait pieusement le signe de la croix pour s'unir à son Rédempteur doit songer que s'unir, soi, être humain individuel, à l'Homme universel en tant qu'Homme de douleur, c'est accepter aussi la douleur.

Tant de choses, dans la vie, sont en forme de croix! On dirait que tout revient là et que l'univers est ce globe transpercé dans lequel une épée crucifère s'enfonce.

Toi-même, ô homme, n'es-tu pas fait en forme de croix, avec tes bras étendus vers tout, sans atteindre jamais l'objet plénier de ta recherche, tes pieds rivés à un sol ingrat, ta tête qui essaie de se soulever, sous son fagot d'épines? La croix a été modelée sur ton corps, et tu la sens, à chaque geste tragique ar-

raché à tes douleurs, comme collée à tes épaules.

Mais quand tu veux, chrétien, entrer dans le plan rédempteur et te sauver toi-même, uni à ton Frère divin, tu te dresses, ainsi que ton Christ, dans une acceptation généreuse. Tu te couches sur ta croix, debout, comme y invite ce lit vertical, qui est celui des héros et des martyrs.

Au fond, l'homme n'a des membres que pour être ici-bas crucifié. La chair est pour l'esprit, et la chair ne travaille pour l'esprit qu'en souffrant. La cire doit fondre, pour que le cierge brûle. « *Ou souffrir ou mourir* » : ce mot de Thérèse d'Avila qu'on prend pour une outrance mystique, ce mot pris largement n'est que la philosophie chrétienne de la vie.

Dans les actes du culte, le signe de la croix a naturellement une signification sacramentelle plus spéciale. Il veut dire : Tout salut est par la croix ; c'est d'elle que part le fleuve de grâce dans lequel la liturgie veut nous faire entrer : *chemin qui marche,* dirait Pascal, *et qui conduit* OU L'ON VEUT ALLER.

En rappelant explicitement, par ce geste, l'origine des grâces sacramentelles, on entend les renforcer ; on veut se suggestionner pieusement pour s'y disposer ; on sait que l'institution est efficace, de son côté, à titre d'application des prières collectives et des mérites communs dont nous sommes solidaires.

Dans la vie courante, d'où la sacramentalité n'est pas absente non plus, disions-nous, vu que c'est l'Église en son essence, qui est sacramentelle, donc

l'Église en tout son fonctionnement et toute sa vie, qui est la nôtre, — dans la vie courante, dis-je, le signe de la croix indique, précisément, que tout, dans la vie du chrétien, est chrétien, essayant de faire qu'il en soit vraiment ainsi, avec la part d'efficacité que nous venons de lui reconnaître.

Le lever et le coucher, naissance et mort de cette vie en raccourci qu'est chaque journée ; la nutrition, qui en est l'entretien et qui doit donc en prendre le sens ; le travail, qui en cherche le progrès et qui est donc aussi qualifié par son but, régi par ses motifs ; les relations, qui en sont la diffusion dans une atmosphère morale et matérielle dont elle ne peut ni ne doit s'isoler, et qu'il faut bien aussi mettre à l'unisson au moment de nous y étendre : c'est ce que marque, pour le surnaturaliser, la croix qu'on tracera sur un lit de repos, comme le faisaient les chrétiens dès le temps de Tertullien ; sur le pain que l'on mange ou au-dessus de la table avant de s'y asseoir, comme on en perd malheureusement la coutume ; sur la terre qu'on laboure, ainsi que le firent si longtemps les paysans des pays de foi ; au commencement d'une action en commun : contrat, serment, discours, combats, jeux, voyages, entreprises et le reste.

Tout cela répond à une même inspiration et attend des effets identiques. Dieu voudra bien, espère-t-on, acceptant le signe de notre adhésion au Christ et à sa croix, nous en communiquer les faveurs, nous garder, nous aider, nous unir, nous pousser à notre fin à travers les bonheurs ou les épreuves de la vie.

Le chrétien aborde la réalité universelle la croix à la main, comme le Christ, et comme le Christ il

espère en devenir vainqueur : « *In hoc signo vinces* » : Par ce signe, tu vaincras. Tu vaincras la nature, que la Providence pousse, par la croix, dans le sens des fins créatrices; tu te vaincras toi-même, nature aussi, nature si souvent bouleversée et en tempête; tu vaincras le temps qui te mange et tu le forceras à se verser dans l'éternité, océan où la clepsydre fait tomber les instants goutte à goutte ; tu vaincras Dieu lui-même, par la violence d'amour que l'amour de son fils mort pour nous lui inflige.

O signe vainqueur, il ne te reste plus qu'à trouver l'inscription qui te rattache à ta Source première d'efficacité; qui achève la signification du symbole en rappelant l'ordre des mystères dont tu es le plus proche, la Rédemption procédant de l'Incarnation, l'Incarnation se rattachant à la Trinité : Père, Fils et Saint-Esprit.

Ce n'est pas toujours explicitement que les paroles traditionnelles sont ajoutées au signe de la croix : on les y sous-entend, mais elles y sont toujours incluses, et quand on se signe avec quelque solennité, fût-ce dans le privé, le signe entraîne les mots, afin de se compléter en marquant le raccordement de la croix avec les hauteurs d'où descendent les grâces, en même temps qu'avec les niveaux où elles doivent s'épancher.

Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, cela signifie, en cette occasion : Nous avons accès à la Trinité par la croix; la Trinité vient à nous par la croix; là est le pont, à travers l'abîme creusé par le néant et par la faute. Et que la Trinité vienne ainsi à nous, qu'elle nous attire à soi, mêlant à notre

rien la plénitude des divins échanges, c'est l'effort religieux tout entier qui en aura satisfaction, puisque la religion consiste uniquement en ceci : sauver nos petites vies de leur néant et de leur malice native; porter à l'absolu toutes leurs valeurs si étroitement mesurées; donner à chacune des démarches dont se compose notre action une signification suprême appelée par nos aspirations.

De telle sorte que le signe de la croix bien compris, c'est toute la vie religieuse en un raccourci saisissant.

Au nom du Père, d'où tout procède, en Dieu et en dehors de Dieu ; au nom du Fils, son égal, son identique en substance, mais par qui il est fécond et il est sauveur ; au nom du Saint-Esprit, leur lien vivant, leur souffle et leur palpitation commune, par qui Dieu communique sa vertu et se fait sanctificateur ; au nom de la Trinité ineffable et sacrée, je m'unis à la croix comme au conducteur des grâces, comme au paratonnerre des maux, comme au mât du navire mouvementé qui porte ma fortune éternelle.

Et je dis : O intimité de mon Dieu unie à l'intimité si humble de ma vie, soyez-moi propice ! O terre et cieux mêlés par l'arbre de la croix, faites de moi le rejeton qui ne puise aux racines que pour monter dans la lumière et s'y épanouir au plus haut qu'il peut !

Dieu présent, Dieu aimant, à côté de l'homme oublieux et faible que je suis, éveillez-moi d'esprit, de cœur, d'action à votre présence invisible et active.

Unité de tout, manifestée par le Christ homme et Dieu et régie par un gouvernement si sublime qu'il peut se faire intérieur à fond sans rien quitter de sa transcendance, frôler toutes les humilités sans que

sa grandeur pâtisse, devenir tendre jusqu'aux folies en gardant son immensité, donnez-moi le sentiment de cet enveloppement effarant, où mon néant trouve une valeur divinisante.

Père, Fils et Saint-Esprit, marquez-moi! Faites sur moi votre signe!

Que je sois, Père, avec toi, le principe fécond de ma propre destinée!

Que je sois, Fils, en toi, un écoulement divin qui a reconnu sa source et son but : fleuve, fils d'océan et qui retourne à l'océan à travers sa plaine!

Que je sois, ô Esprit, comme toi, un souffle sanctificateur, une palpitation sainte, diffusant au dehors le trop-plein du dedans, et m'y retrempant moi-même, puisque

> Du feu qu'elle répand toute âme est consumée.

Que mon front, mon cœur, mes membres fonctionnent pour la pensée, le désir et l'action selon votre modèle et votre influence, ô vous Trois, Trois dans Un, comme la pensée, le désir, l'action le sont en moi-même.

Que mes objets, mes relations, mes attaches matérielles et spirituelles m'unissent à vous et me fassent une vie divinisée, par suite humanisée à fond, puisque vous n'absorbez pas, vous, Créateur, mais vous donnez à soi ce qui a su se donner à vous pour mieux vivre.

Que moi-même tout entier, prolongements vivants ou inertes compris, je vive, je progresse et je meure, je passe, j'arrive et je m'installe, je travaille, je souffre et je sois à jamais établi en joie au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.

CHAPITRE VIII

LA PAROLE DE DIEU

« *Au commencement était le Verbe* (*c'est-à-dire la Parole*). *Et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu. Il était au commencement en Dieu. Tout par lui a été fait et sans lui rien n'a été fait de ce qui existe. En lui était la vie, et cette vie était la lumière des hommes* ».

Voulant traiter de la parole de Dieu au sens liturgique, on ne peut mieux faire que de remonter ainsi à la source.

La liturgie, et en général tout le mouvement sacramentel de l'Église n'a pour but, répétons-nous sans cesse, que de nous rattacher à Dieu par le Christ. Elle emploie pour cela des moyens divers. La parole en est un, qui a pour fonction spéciale de nous raccorder à Dieu selon qu'il est Parole lui-même, c'est-à-dire vérité, afin que sa vérité devienne en nous ce qu'elle est en lui : une vie, et que cette vie soit à son tour *la lumière des hommes.*

Cette expression si pleine de foi : *la parole de Dieu,* employée pour désigner la prédication, indi-

que tout de suite le sens sacramentel, c'est-à-dire à la fois figuratif et actif, que la pensée catholique lui confère.

On dit *parole de Dieu* comme on dit *hôtel-Dieu.* L'hospitalisation au nom du ciel, l'évangélisation au nom du ciel, ce sont deux fonctions saintes. Et de même que nous avons attribué à la charité chrétienne un caractère sacramentel qui la rattache au centre même de la liturgie catholique : la messe, par le moyen de l'*offrande* — ainsi nous devons accorder à la parole chrétienne une portée sacramentelle qui en fait le prolongement de cette partie de la messe qu'on appelle l'*instruction,* et qui comprend la *Prophétie,* l'*Epître,* l'*Évangile,* et leur commentaire : le prône.

C'est en raison de ce lien que les sermonnaires, traditionnellement, annoncent un texte au début de leurs discours et terminent par *amen,* ainsi qu'aux oraisons de la messe.

C'est en vue de rappeler cela que, dans la plupart des églises, on place soit dans la chaire, soit en face d'elle le crucifix ; au-dessus, le symbole de l'Esprit-Saint ; au-dessous, pour la porter, les apôtres et les figures des quatre évangélistes. Quelquefois, notamment à Paris, on allume, pendant le sermon, des cierges qui signifient *la lumière des hommes.*

Parlât-on hors de l'église, éloigné en apparence de toute fonction liturgique, dès là qu'on reste homme religieux, parlant le langage religieux, on demeure relié aux sacrements ; on fait œuvre sacerdotale.

Celui de nous qui parle science, sociologie ou littérature, laissant ces disciplines à elles-mêmes, sans les pousser dans le courant religieux, sans les rap-

porter, tout au moins indirectement, au Christ qui est son objet, celui-là oublie le mot de l'Apôtre : « *Je n'ai pas cru savoir parmi vous autre chose que Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié.* »

Ne savoir que Jésus-Christ, ce n'est pas ignorer tout le reste! La lettre tue. Il faudrait tout savoir. Mais c'est n'avoir pour objet dernier, en abordant la science et en général toute connaissance, que de se rattacher à Jésus, à Jésus crucifié, c'est-à-dire rédempteur, intermédiaire sauveur entre tout ce qui est de l'homme, pour que ce tout aboutisse, et Dieu, qui seul procure l'aboutissement.

Tout instaurer dans le Christ, c'est le but du sacerdoce en matière de parole comme partout.

Quand les apôtres se sont entendu dire : « *Allez et enseignez toutes les nations* », ils ne sont point partis ainsi que des pédagogues en voyage, des savants ou des philosophes en tournée de conférences. Ils étaient messagers d'un maître divin. Ils annonçaient ce qu'ils avaient entendu, non ce qu'ils avaient découvert. Leur symbole iconographique, c'est le livre en main ; livre que parfois, dans les miniatures, on leur fait tenir à travers un voile, comme l'ostensoir. Ce qu'ils disaient, c'étaient, dans leur pensée, des déclarations de l'Esprit de Dieu, un reflet de sa Parole vivante. Quand ils faisaient appel à la raison ou à la nature, c'était selon que raison et nature procèdent aussi de Dieu et révèlent sa Parole.

Ainsi le prédicateur, quand il parle à l'église, particulièrement pendant la messe, interrompant l'office sacré comme si le Christ attendait qu'il ait préparé les cœurs en son nom avant d'y descendre, revêtu de cet habit liturgique, dont la blancheur fait de lui

une annexe de l'autel — le prédicateur, dis-je, ne parle pas comme orateur, à supposer qu'il le soit; ni comme philosophe, comme savant, s'il l'était; ni même comme théologien privé : il parle comme envoyé. Une *mission :* voilà le rôle qu'il remplit. Sa voix n'est pas sa voix; elle appartient à autrui; elle appartient finalement à l'Autrui divin, et son passage à travers des lèvres, lorsqu'on y réfléchit, confond un homme pécheur, un homme tellement insuffisant pour ce rôle!

« Assemblée! assemblée! que me demandez-vous? » s'écriait Lacordaire. En effet! qui sommes-nous, pour gravir des degrés, pour nous élever au-dessus de tous, pour réclamer cette attention qu'on sent parfois si religieuse? Avons-nous à dire, humainement, quelque chose qui soit digne de ce silence, alors que tant d'auditeurs, peut-être, pourraient le rompre avec plus d'autorité et d'éclat?

Silence, palpitation des cœurs qui amortissent leurs battements, foule des pensées et des sentiments qui s'inclinent comme des épis sous le vent tandis que le Verbe passe : quand il se demande pourquoi c'est lui qui te suscite un instant et qui te contient dans ton humilité riche de vie, l'orateur chrétien ne peut que répondre avec les Douze : *Je ne puis pas ne point parler!* avec Paul : « *Malheur à moi si je n'évangélise pas!* »

Mais l'auditeur, s'il veut se justifier, devra dire : Chrétien de fait ou chrétien d'espérance, je me propose d'accéder à Dieu, et, pour cela, saisissant ce fil léger qui se dirige en vibrant vers moi, je l'utilise comme moyen d'ascension, pour mon esprit et pour ma conscience.

Le prédicateur humain est un lien [illegible]che, mais un lien cependant entre son auditoire et Dieu, à travers l'autre Lien, sublime, celui-là, qu'est l'Homme-Dieu, et à travers l'institution qui le prolonge jusqu'à nous, pénétrée de son Esprit et chargée séculairement de sa mission : l'Église.

Aperçoit-on, une fois de plus manifestée, la filière sacramentelle par laquelle passent, régulièrement, les biens religieux qui nous arrivent? Le cas particulier de la parole ne fait qu'en préciser le fonctionnement en ce qui la concerne.

Au commencement était le Verbe : Parole créatrice, source des choses, donc de la vérité des choses, la vérité n'étant que le rapport entre les choses telles qu'elles sont et l'intelligence.

Tout ce qui est vrai, théoriquement ou pratiquement, est donc vrai parce que Dieu est et que Dieu est vrai; parce qu'il est Parole vivante.

Quiconque exprime le vrai exprime Dieu comme Parole, et dit donc une parole de Dieu.

La vérité religieuse renforce le cas et doit bénéficier d'une antonomase, en ce qu'elle dit Dieu non seulement selon qu'il est exprimé par les choses et par les rapports des choses, c'est-à-dire en reflet; mais, dans la mesure où il a plu à Dieu de le permettre, selon même qu'il est en soi, dans son mystère.

Quiconque exprime les vérités mystérieuses de la foi, ou même les autres en tant qu'elles s'y rattachent ; qui les éclaire, les défend, les persuade et les fait agir, dit donc excellemment et à titre spécial une parole de Dieu.

Mais pour que ce rôle soit rempli avec autorité, il y faut une députation et un témoignage.

Notre premier témoin est le Christ, témoin au sens plénier, à l'égard du mystère, puisque, ainsi qu'il le disait à Nicodème : « *Nul n'est monté au ciel, si ce n'est celui qui est venu du ciel, le Fils de l'homme* QUI EST DANS LE CIEL » (Jean, III, 13).

Notre Christ, même sur terre, est dans le ciel, portant en soi Dieu et l'Esprit de Dieu. Il est lui-même la Parole substantielle, que son humanité reflète pour nous, tellement qu'il a le droit de dire, même comme homme, sachant que le missionnaire divin est uni en lui à Celui qui l'envoie : « *C'est moi qui suis la lumière du monde.* »

« *La Parole s'est faite chair et elle a habité parmi nous* », a confirmé le sublime évangéliste.

Mais ensuite, à travers les temps et sur toute l'ampleur du monde, il faut que le témoignage soit transmis, que le Christ-Dieu soit représenté. C'est ce qui se fera par une institution à laquelle il sera dit : « *C'est vous qui me rendrez témoignage* ». « *Qui vous écoute m'écoute, qui vous méprise me méprise* ».

L'Église, unie au Christ par cet Esprit divin qu'il lui a communiqué et qui est leur âme commune, l'Église, corps spirituel dont l'Homme-Dieu est la tête, épouse dont il est l'époux dans l'unité d'une seule chair, *duo in carne una :* c'est elle qui est l'intermédiaire permanent — j'allais dire entre le Christ et nous, comme le Christ entre Dieu et elle ; mais ce n'est pas assez, puisque le Christ est en elle et qu'il en est inséparable. Il faut donc dire : C'est elle, l'Église, qui est intermédiaire, par son Christ, entreDieu et nous.

C'est pourquoi saint Augustin, après avoir rappelé l'unité mystique, dans l'Église, de la Tête et des membres, de l'Époux et de l'épouse, s'écrie : « S'ils sont deux en une seule chair, comment ne seraient-ils pas deux en une seule voix ? Ainsi donc, l'Église parle quand le Christ parle, et le Christ parle quand l'Église parle. Laissez donc, laissez donc parler Jésus-Christ » (In Ps. XL).

Pour finir, l'Église, qui a mission du Christ et de Dieu, donne mission à ses ministres par cette *ordination* qui fait d'eux des sous-ordres sacrés, en tant que préposés, entre autres rôles sacramentaux, au sacrement de la parole.

Aussi saint Paul, s'en référant à cette déclaration du Maître : « *Qui vous écoute m'écoute, qui vous méprise me méprise* », conclut-il : « *Celui qui méprise la parole de l'apôtre ne méprise pas un homme, mais Dieu même* ».

Entendons bien ! Il s'agit de l'apôtre en tant qu'apôtre, en tant que représentant, non quant à sa personne. On estime plus ou moins un ambassadeur, en tant que personne privée ; mais le mépriser comme ambassadeur, dans l'objet de son message, c'est mépriser son gouvernement et son peuple. Ainsi, celui qui méprise l'apôtre, ne recevant pas comme de Dieu ce qu'il communique de Dieu, celui-là méprise Dieu et son peuple saint ; il méprise l'Église dont le Saint-Esprit est l'âme, dont le Christ est le chef. Il pèche donc contre le Christ et contre l'Esprit — pour autant, il faut se hâter de l'ajouter, que ce sont bien eux qui se sont exprimés par sa bouche.

En effet, il ne s'agit pas, non plus que de consacrer l'homme à la place du prédicateur, de consacrer le prédicateur en tout ce qui tombe de ses lèvres.

La parole de Dieu qui, à son origine, est une, simple, parfaite, identique à Dieu même, se dégrade en venant à nous, et cela de plus en plus à mesure que la chaîne s'allonge.

Le Christ est infaillible encore, bien que la parole divine soit en lui humanisée, pour être à notre taille. Son représentant séculaire, le Pape, et l'Église unie au Pape, sont infaillibles à l'égard de certains objets et sous certaines conditions ; mais en dehors de ces conditions et de ces objets, ils retombent à l'humanité et aux défaillances possibles. Le prêtre, leur envoyé, est déficient dans une mesure beaucoup plus grande, et toujours. Il peut errer ; il peut mal s'exprimer ; il peut mériter que l'autorité le désavoue, comme l'autorité elle-même, en dehors de son domaine précis et des conditions sous lesquelles elle participe à l'absolu divin, peut mériter que le Christ la désavoue.

Mais déficience n'est pas néant, et cette relativité du lien qui, par le prêtre, porte-voix d'une institution, rattache le fidèle à la vie éternelle, n'empêche pas que ce lien subsiste.

Sous les conditions que de droit et dans une mesure que la science et la sagesse pratique déterminent, le raccordement se fait, pour l'avantage de tous, entre ce qui se dit là-haut dans l'éternité et ce qui se dira dans chaque cœur ; ce qui s'y établira, en cas de fidélité, comme une règle de vie ; ce qui s'en reflétera dans des actes ; ce qui s'en déversera

sur autrui ; ce qui, en chacun et en autrui, deviendra vérité vécue, vérité manifestée, puis bonheur joui et partagé, ramenant à Dieu, un jour, à travers les chemins de l'action morale, ce qui en était parti.

Le caractère de sacrement, c'est-à-dire de signe sensible et opérant dans l'ordre des grâces, est donc bien attribuable à la parole rituelle.

Il s'ensuivra des devoirs à l'égard de celui qui parle. Il s'ensuivra des devoirs à l'égard de ceux qui écoutent.

Si la parole est imparfaite, tant pis pour celui qui la déprécie ; mais l'auditeur, au lieu d'aiguiser sa critique, doit se répéter, en le surnaturalisant, le mot de Leibnitz : « Il n'est si méchant livre dont je ne tire quelque chose. »

S'il arrive que ce soit bien, tant mieux pour celui qui en a été tout le premier gratifié ; mais ne versez pas non plus, vous auditeur, dans une louange banale, qui ferait d'une chose rituelle un exercice verbal tout humain.

Il s'est trouvé dans l'Église, par une bénédiction de Dieu, des orateurs de première envergure : des Chrysostome et des Augustin, des Bernard, des Vincent Ferrier et des Bernardin de Sienne, des Bossuet et des Bourdaloue, des Lacordaire. Ceux-là, on peut les étudier comme des maîtres quand on est au collège ou à la Sorbonne ; mais leurs auditeurs et leurs lecteurs pieux durent et doivent les entendre comme soumis à la voix d'en haut et ne pas leur faire l'injure d'une admiration toute profane.

On se souvient comment un jour Lacordaire relevait les applaudissements arrachés à l'émotion de

son auditoire : « N'applaudissez pas, disait-il, la parole de Dieu ; aimez-la, pratiquez-la, c'est la seule acclamation qui monte jusqu'au ciel et qui soit digne de lui ».

En résumé, l'homme de parole chrétienne, l'auditeur de cette parole sont l'un et l'autre dans un courant de vérité et de vie dont l'un et l'autre doivent profiter en vue de rentrer dans l'esprit de l'institution et de faire œuvre sacramentelle.

Bon vouloir et progrès : tels sont ici les deux termes de l'action.

Aller au sermon comme au baptême, pour se purifier de ses erreurs ; comme à la confirmation, pour se fortifier en vue des luttes ; comme à la pénitence, pour se repentir d'être si inférieur à ce que veut la doctrine ; comme à la sainte table, pour recevoir l'aumône de vérité comme on reçoit, au-dessus de la nappe candide, la pièce blanche de l'hostie : ce serait l'idéal.

L'amour, par qui la foi prêchée devient vivante et active : ce serait le fruit de ce multiple sacrement, et l'on se souviendrait du mot de saint Paul : « *Quand je parlerais les langues des hommes et des anges, si je n'ai la charité, je suis un airain qui sonne et une cymbale qui retentit* ».

Mais si j'ai la charité, aurait pu ajouter l'Apôtre, cymbale, airain qu'on frappe, cuivre qu'on fait clamer, cor d'harmonie ou flûte céleste, basson au cœur profond, fifre guerrier ou violon qui pleure, hautbois champêtre ou trombone qui éclate en tonnerre que le rythme contient, je suis alors un instrument divin. Et tous ensemble, dans le temple où nous nous suc-

cédons, voix diverses, humbles ou grandes, à travers les temps, nous sommes l'orgue aux mille voix, orchestre surhumain pour un concert où le Christ bat la mesure, l'Esprit-Saint fournissant le thème et l'inspiration, et le Temple spirituel, l'Église, composé de pierres vivantes, vibrant, pour essayer de pousser jusqu'à elle toutes ses ondes, à l'unisson de la Parole initiale : *le Verbe, qui porte tous les esprits.*

CHAPITRE IX

LES INDULGENCES

Annexons ici un sujet qui a coutume de provoquer dans certains groupes un scandale ou réel ou affecté — scandale qui est d'origine protestante ; mais auquel même des catholiques ne seraient pas éloignés de succomber, comme s'il y avait là un coin obscur, un petit compartiment honteux dans la maison de notre mère.

On appelle indulgences des faveurs spirituelles qui ont pour objet la remise faite au pécheur, sous certaines conditions et par l'autorité de l'Église, de tout ou partie de la peine temporelle due au péché déjà pardonné.

Indulgence signifie, étymologiquement, libération, affranchissement, condonation, et, concurremment, douceur.

Chez les païens, l'indulgence, c'était l'amnistie partielle ou totale, comme chez nous, accordée à certains jours dans une pensée de réjouissance publique.

Chez les Juifs, il y avait également des jours de pardon et d'indulgence, des années « jubilaires ». Il y a là une tendance naturelle dont on doit retrouver

partout les manifestations, et il n'est pas douteux que l'Église ait emprunté, sur ce point, ses formes d'action et son vocabulaire au double milieu judaïque et païen où elle naquit, où elle mena sa sublime enfance.

Ce n'est guère qu'au XIIIe siècle que la pratique actuelle se fixa ; mais précisément la façon dont elle prit jour, séculairement, en est le meilleur commentaire.

Les premiers chrétiens, baptisés à l'âge adulte, en pleine conscience, et séparés par leur baptême d'un milieu plus ou moins livré aux vices et aux superstitions, étaient invités à une vie toute sainte. « *Vous étiez autrefois ténèbres,* leur disait saint Paul : *vous êtes maintenant lumière dans le Seigneur.* »

Toutefois, les hommes étant ce qu'ils sont, il arrivait qu'on retombât dans de grandes fautes. La ferveur primitive se manifestait alors par des réparations généreuses. On trouvait naturel de se soumettre à l'aveu public, puis à la pénitence publique, qu'on appelait pénitence *canonique*, parce qu'elle était réglementée.

Le pécheur revêtait un habit noir et grossier. Femme, on lui coupait les cheveux. Le premier jour du carême, on lui mettait des cendres sur la tête au milieu de l'assemblée, d'où notre *mercredi des cendres.* La pénitence était plus ou moins longue selon la faute : quarante jours, trois ans, sept ans, dix ans, ou toute la vie s'il s'agissait de crimes atroces. Et pendant ce temps, toute réjouissance extérieure était interdite, des jeûnes rigoureux étaient prescrits et l'on ne pouvait assister aux offices que de la porte, ou, plus tard, dans un endroit spécial du lieu saint,

avec les pénitents de sa classe; mais toujours on était exclu de certaines parties des mystères.

En dépit de ces sévérités, ou à cause d'elles, il y avait lieu souvent à mitigation. Des raisons de santé donnaient lieu à des commutations de peine; une ferveur extraordinaire, à des remises. Le danger de mort ou l'approche d'une persécution faisaient réintégrer les pécheurs publics dans la communion de leurs frères. Enfin, l'intercession de personnes de mérite et tout particulièrement la recommandation des martyrs qui, à cet effet, envoyaient de leur prison une cédule appelée *billet de paix* (*libellus pacis*) provoquaient des rémissions plus ou moins larges, sous la condition expresse de dispositions convenables, de la part du délinquant.

A y bien regarder, et surtout si l'on complète ces éléments de discipline extérieure par la doctrine dès ce moment impliquée ou expliquée partout, on se rend compte que les indulgences font corps avec le christianisme en tous ses états. Seules les applications et les contingences diffèrent, et l'on ne peut voir en ce développement que la souplesse d'adaptation d'un organisme religieux riche de vie, au lieu d'une mécanique rigide.

Nos culpabilités ont un double effet. Elles nous éloignent de Dieu, rompant ou affaiblissant l'amitié entre lui et nous : telle est la *coulpe* des théologiens, impliquant détérioration de l'âme (*macula peccati*).

D'autre part, troublant le milieu moral, comme une pierre jetée dans l'eau, comme toute déflagration désordonnée de force, le péché doit provoquer

un choc en retour appelé *peine,* que ce soit à titre direct, par manière de sanction immédiate dont la Providence répond, ou, si la justice immanente fléchit, — ce qui lui est ordinaire, son mécanisme étant inadéquat aux exigences de l'ordre moral, — au moyen d'interventions, terrestres ou supraterrestres, personnelles, sociales ou divines.

La *satisfaction,* comme on dit dans le langage théologique, fait partie de la réparation de nos fautes au même titre que la confession, qui en est l'aveu; que la contrition, qui en est le regret, et que l'absolution qui l'efface en elle-même sans doute, mais en laisse courir les effets de désordre.

Il ne suffit pas de changer de voie; il faut effacer le vieux sentier où l'on s'égarait, parce que ce sentier trouble le plan du jardin mystique et qu'on y a piétiné les fleurs du bien.

Le Christ, bon jardinier, vient à notre aide. Sa croix est la bêche du labour réparateur comme celle des semailles et des plantations. Mais il faut travailler avec lui; car si le Christ est notre Christ, nous sommes aussi, avec lui, nos propres christs. Il ne nous traite pas en irresponsables, ainsi que Luther le prétendit, affirmant que la peine due au péché a été payée une fois pour toutes et que nous sommes donc, au spirituel, de simples héritiers — avec toute facilité sans doute de devenir dilapidateurs.

Nous disons, nous — qu'on juge si la doctrine du réformateur n'aurait pas plus que la nôtre besoin de réformation — que la rédemption du Christ rétablit nos affaires morales, nous fait renaître spirituellement et nous met en position de conduire nos destinées là où elles vont; mais que nous

sommes les acteurs de ce drame, en union avec la troupe fraternelle où nous sommes engagés, avec le Chorège qui nous préside, avec Dieu, l'auteur de la pièce qui se joue dans l'humanité.

Nous avons dit, à propos du sacrement de pénitence, que le pécheur reconquiert l'amitié de Dieu par un triple pouvoir : Dieu lui-même, qui absout; l'Église, corps spirituel uni à Dieu, qui guérit l'un de ses membres en le replaçant, de son consentement, sous l'empire de l'idée vitale; l'intéressé, sans lequel rien n'est fait, non plus qu'un membre ne guérit si ses propres réactions se refusent à l'action organique et à l'influence de l'âme.

Quand il s'agit de la peine due au péché, la doctrine n'a pas lieu d'être différente. Cela concerne le pécheur, dans la mesure où il est solvable; cela concerne le groupe uni, auquel des liens de solidarité le rattachent; cela concerne Dieu, qui est le père de chacun et de tous, prêt aux condonations, plus encore qu'amoureux de la justice.

La doctrine des indulgences trouve place dans ce complexus, dont elle devra ménager les trois termes.

On ménagera notre autonomie en exigeant de nous des dispositions convenables, qui seront : premièrement l'état de grâce, puisqu'il s'agit d'une remise d'amitié, ce qui suppose l'amitié régnante; deuxièmement l'intention de nous libérer, tout au moins sous cette forme adoucie; troisièmement une contribution personnelle, qui consistera dans une œuvre volontaire et utile, déterminée par l'autorité : prière, aumône, pèlerinage, usage d'un pieux objet, service d'apostolat, œuvres de miséricorde, et le reste, choses qui par elles-mêmes ont déjà une

valeur rédemptrice; mais qui la verront multipliée par une intervention sociale.

Le domaine de Dieu sera reconnu, en ce qu'on réservera sa sagesse et son acceptation bienveillante.

Enfin on consacrera notre solidarité en Dieu et dans le Christ, en professant que les satisfactions surabondantes des uns valent, conditions posées, pour les autres; que leur ensemble est un trésor de famille indéfiniment disponible, vu que les mérites du Christ en sont comme le fond de bourse infini, et que d'ailleurs, notre groupe n'étant pas une anarchie, mais une organisation sociale, l'autorité a pouvoir de répartir les biens spirituels, sous réserve des conditions tout à l'heure exprimées.

Toute la théologie des indulgences est ainsi résumée en quelques mots, et je n'y vois quant à moi qu'une nouvelle manifestation de la nature essentielle de l'Église.

Nous sommes un groupe uni en Dieu, par le Christ, et subsistant en des formes sociales. Cette condition de la vie catholique ne doit-elle pas se retrouver en tout?

Si nous sommes vraiment unis, c'est-à-dire solidaires, en Jésus, se pourrait-il que les douleurs de l'Homme-Dieu et ses vertus; celles de la Femme aux sept glaives, sa douloureuse suivante; celles de tant d'âmes de tous les temps, dont les héroïsmes tragiques ou cachés ont amoncelé les valeurs spirituelles dans les trésors « *que la rouille ne dévore point* », tout cela ne comptât pour rien, au bénéfice de frères bien intentionnés, mais plus dépourvus de richesses?

Le sacrifice de la croix a été la première dcs indulgences gagnées pour nous, et à celle-là toute autre se rattache. En visitant le calvaire en pieux et tragique pèlerin ; en égrenant le chapelet des douleurs; en portant le scapulaire de la croix; en disant la prière des cinq plaies et en faisant à la terre affamée l'aumône du sang qui devait l'aider à vivre, le Christ a gagné pour nous l'indulgence plénière, et en s'y unissant librement, les imitateurs du Christ ont encore grossi le trésor, ajoutant, dit saint Paul, *ce qui manque à la Passion du Christ*, à savoir notre adhésion active, dans des vues à la fois personnelles et communes.

Dans nos familles, n'entend-on jamais dire : Père, si tu m'aimes, oublie ce qu'a fait mon frère; il s'en repent, et, si tu le veux bien, c'est moi qui paie sa dette?

Dans nos sociétés civiles, n'accorde-t-on pas des amnisties, en faveur des bons citoyens, et les bourgeois de Calais ne s'offrent-ils point à mourir, en tout temps, pour le salut de leurs peuples?

Dans l'Église, il doit en être de même à bien plus forte raison, puisque l'amour est notre loi de groupement toute première, et que l'amour partage.

Les échanges sociaux seraient-ils valables uniquement au temporel? Ne serions-nous solidaires, ne serions-nous frères que pour le pain et pour les avantages du temps, alors que la fraternité profonde doit nous prendre hors du temps, là où nous pose précisément le sentiment religieux, tout proche de la source divine?

Personne ne peut valoir pour moi; être pour moi ce que je ne suis pas; me hausser, par substitution,

au dessus de moi-même. Inversement, personne ne peut faire que le mal que j'ai commis, je ne l'aie point commis ; que je n'en sois déprécié, au spirituel, sans autre remède, avec Dieu, que ma propre résipiscence. Mais payer pour moi, après repentir, par une substitution amicale acceptée amicalement, tous le peuvent, et le groupe le peut à plus forte raison, lorsque l'autorité le met en acte [1].

« *Portez le fardeau les uns des autres* », a écrit saint Paul.

Tous pour chacun, chacun pour tous, cette belle devise du positivisme, que le positivisme n'a pas inventée, que l'Helvétie a faite sienne, est simplement la pensée chrétienne.

Le mérite des saintes âmes monte au ciel de l'Église comme les vapeurs qui vont former là-haut leur trésor. Les pluies nous retombent en vertu de lois physiques; les mérites se reversent selon des lois morales et, qui plus est, sociales, en raison de quoi l'autorité y intervient; mais c'est au fond la même chose. Il s'agit d'accumulation, puis de distribution, dans un domaine où les échanges sont de droit, parce que la fraternité y est maîtresse [2].

1. Disons en termes plus théologiques : La satisfaction comme telle peut se transférer; le mérite ou la culpabilité, non; le repentir ou l'endurcissement, non.

On dit · La satisfaction *comme telle* parce que la satisfaction est aussi un remède, ainsi qu'y insistait Socrate. Or, comme remède, la satisfaction est évidemment chose personnelle. Elle ne l'est pas exclusivement comme acquit.

2. Les satisfactions peuvent se communiquer d'individu à individu, comme lorsque des saints promettaient à leurs pénitents de satisfaire pour eux, leur imposant seulement une de ces pénitences qui embaument : un *Veni Creator* ou un Rosaire. Elles peuvent se communiquer aussi dans des

Ajoutons que ces échanges, étant donné qu'ils sont fondés sur l'unité des hommes en Dieu, dans l'Église de Dieu, doivent avoir toute l'ampleur de ce que nous appelons en langage mystique la *communion des saints,* c'est-à-dire que, franchissant les barrières de ce monde, ils doivent pousser jusque derrière les mystères d'au delà leur sublime accolade.

Serions-nous moins larges qu'Auguste Comte qui a dit : « La société se compose de morts autant et plus que de vivants » ?

L'amour, plus fort que la mort, quand il s'unit à l'Amour qui ne meurt pas, nous joint aux disparus en une société réelle, cette fois, quoique mystérieuse. S'ils n'ont pas acquitté leur dette, cette dette toute d'amitié, mais inéluctable, qui fait d'eux des détenus d'allégresse, des victimes d'espérance retardée, des martyrs *qui surabondent de joie au milieu de leurs tribulations,* mais qui n'en sont pas moins des martyrs : nous pouvons la payer pour eux ; nous pouvons en tout cas le proposer, escomptant la divine acceptation, unis à l'autorité religieuse qui le

groupes de personnes qui conviennent de cet échange, comme dans les ordres religieux. Mais cela n'est pas l'*indulgence*, parce que cela n'est pas socialisé vraiment, ne passant point par la loi du groupe. L'autorité n'y intervient pas, ou elle n'est pas investie de « *juridiction ordinaire* ». C'est une infiltration de pierre à pierre, dans l'édifice total; ce n'est point la conduite d'eau aménagée par l'architecte. D'où réduction d'influence et plus encore insécurité des effets, ce qui n'a pas lieu quand tout le corps intervient par ses chefs, quand on est sur le terrain proprement social, soldant *canoniquement* une « dette canonique », et quand agissent ceux à qui il a été dit : *Ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel.*

propose avec nous, ne pouvant pas le décréter là où elle n'a plus d'empire. C'est ce que nous appelons des *suffrages*[1].

Dans son sublime poème, Dante, après avoir fait retentir son *Purgatoire* du Pater de l'éternité, conclut : « Si là tant de prières sont dites pour notre bien, que ne doivent pas dire et faire ici pour ces âmes les cœurs où la bonne volonté s'enracine! »

Quant à la façon de mesurer ces faveurs : quarante jours, cent jours, un an, sept ans et sept quarantaines, etc., on comprend sans qu'il soit nécessaire d'y insister, qu'il y a là une survivance historique. Les mesures d'au delà nous sont inaccessibles. La rotation de nos astres et les tranches qu'elles découpent dans la durée où s'étale notre vie, n'ont rien à voir avec les états mystérieux où l'on entre au sortir d'ici. Il en faut pourtant parler, puisque nous sommes avec là-haut en relation spirituelle. Nous parlons bien de la durée à propos de Dieu, parce que, en relation avec lui, nous le concevons, lui aussi, comme en relation avec nous et avec nos jours. Nous disons : Il était hier, il est aujourd'hui, et il sera dans tous les siècles. Cependant, Dieu ne dure pas.

Ainsi les événements de la vie hors du monde, dans

1. C'est au IVe siècle seulement que les indulgences sont officiellement appliquées aux défunts par l'Église; mais le principe en subsistait dans la pratique approuvée des bonnes œuvres, des prières et des sacrifices offerts pour eux. L'approbation était ici une participation implicite de l'autorité qui pouvait suffire. D'autant que l'autorité ne fait pas ici, autant que tout à l'heure, acte d'autorité. En effet, l'autre monde est lié sans doute à celui-ci par la charité; mais il n'en est pas sujet. L'application des suffrages est donc livrée à l'arbitre divin et non réglée avec autorité par l'Église.

le spirituel pur où se trouvent nos survivants, ces événements, sans être, comme la vie de Dieu, transcendants à toute durée, sont cependant transcendants à la nôtre, et cela suffit pour que nous ne puissions en parler que sous le bénéfice d'une transposition permanente, transposition dont le premier terme nous est connu ; dont le second nous échappe.

Je ne sais ce que signifient, pour là-haut, cent jours d'indulgence. Cela ne signifie sûrement pas cent jours de purgatoire supprimés : qu'est-ce que cent jours de purgatoire ! Mais je sais que cela signifie, de notre côté, une bienveillance correspondante à celle que déployait l'Église primitive en remettant cent jours de pénitence publique. Cela me suffit.

L'esprit de l'Église n'a pas changé ; la valeur de nos œuvres non plus. Ce que l'Église veut procurer de secours à nos efforts, quand nous offrons de payer pour nous ou pour les autres, elle le mesure d'après des normes à notre portée et à la sienne ; elle juge d'après la vie. Dans la survie, que nous savons en relation avec la vie, mais dont les formes de relations nous échappent, elle laisse à Dieu d'opérer la transposition.

Cette manière de comput a d'ailleurs l'avantage de nous relier au passé et de prouver que si l'Église s'est relâchée maternellement, en raison de circonstances nouvelles, d'exigences redoutables, elle ne renonce à aucun principe, toute prête, si notre ferveur et les temps s'y prêtaient, à restaurer ces libres sanctions qu'on appela pénitences publiques.

Je ne pense pas qu'après cela on puisse rien objecter de sérieux à la doctrine des indulgences.

Les abus, il y en a et il y en aura. On ne prend pas leur défense. Où n'y en a-t-il point? La fameuse querelle des *lapsi* (les *tombés*), au temps de saint Cyprien, prouve que les abus, en matière d'indulgence, n'attendirent pas Luther. Il y en eut au temps de Luther, et il les réforma en faussant toute la religion, et la morale même, puisqu'il s'en prit au libre arbitre. Nous ne sommes pas de ces réformateurs. Et pas plus que les abus, les humilités engagées ici — humilités qui sont pour beaucoup dans les répugnances de certains, — ne peuvent troubler notre adhésion.

Un scapulaire, une médaille pieusement portée, une prière récitée, une visite à l'église, une participation à une bonne œuvre, toutes conditions de peu, pour qu'on nous ouvre un trésor de satisfactions en vue de payer nos dettes d'âmes, cela peut faire crier le rationaliste; mais avant de crier, nous lui crierons nous-mêmes qu'il écoute; nous le prierons, au nom de son honneur, de ne pas fausser d'abord ce qu'i entend critiquer; de ne pas parler de « machine à prières » ni de « blanc-seing » là où sont formellement requises des dispositions morales sans lesquelles rien n'est fait; de ne pas arguer de disproportion, là où la proportion s'établit au moyen de cette grande chose, que lui-même prêche si fort : la solidarité. Une assurance avec participation de l'intéressé et du groupe, ce n'est pas aujourd'hui que cela peut surprendre.

Et par surcroît, nous prierons l'incroyant de ne point parler de superfétation, sous prétexte que lui, au spirituel, ne profite de rien, s'il est bien avéré que l'appât des indulgences, appât tout maternel, à l'é-

gard des enfants spirituels que nous sommes, suscite chez les fervents des efforts intérieurs et extérieurs que tout homme droit constatera, s'il dépouille un orgueil aveugle.

Le cardinal Wiseman, revenant de Rome lors du jubilé de Léon XII, apportait à ses compatriotes le témoignage ému de son admiration pour ce qu'il avait constaté au sein de ces foules. Il proclamait, dans une conférence éloquente, le caractère éminemment moral, charitable et joyeux d'une telle solennité.

Il en faut dire autant de nos jubilés privés, concentrés en de tout humbles pratiques. Un chapelet dont chaque grain est chargé de prières collectives, prières que je cueille en y ajoutant la mienne, dans le secret de notre union en Dieu, c'est une valeur morale dont je ne permets pas qu'on médise.

Ma prière n'est qu'une goutte : en se joignant à d'autres, grâce à l'institution; en s'unissant aux pleurs de la croix; en allant rencontrer, timide affluent, les ruissellements de larmes, de sang et de sueurs fécondes qui ont traversé la terre; en poussant avec eux vers ta mer, ô Divinité où tout se retrouve, elle acquiert le droit de dire : Et moi aussi, je suis océan!

Même les supercheries innocentes dont s'amusent quelques-uns, quand ils voient de pieuses personnes sortir par une porte et rentrer par l'autre, afin de gagner un plus grand nombre de fois l'indulgence de la Portioncule, je l'avoue, je ne songerais guère à m'en amuser. J'en suis ému, sans pour cela m'aveugler sur ce qu'y peuvent apporter les médiocres.

Je sais que la bêtise et la superstition peuvent ici

trouver plus de portes que n'en offre l'église; mais que d'humilité et que de foi se dépensent aussi, dans ces circulations monotones!

Rationalistes, rationalistes, j'ai bien envie de vous appliquer le mot d'Hamlet : Il y a plus de choses, au ciel et sur la terre, plus de choses, ajouterai-je, entre le ciel et la terre que n'en soupçonne votre philosophie.

Le ciel est grand, et à cause de cela il s'incline. La terre est petite, et à cause de cela, quand elle prend conscience d'elle-même, elle s'écrase d'humilité, mais c'est pour grandir. Vous qui vous croyez grands, et qui êtes, pour cela même, moins que tous, redressez-vous, vous n'irez pas toucher aux étoiles! Or, aux étoiles, une humilité sainte peut monter, parce que l'amour aux ailes infinies la ramasse: parce qu'elle a pour frère secourable Celui que les étoiles adoraient, dans la nuit de Bethléem, le reconnaissant pour l'avoir vu descendre et attendant qu'il remontât, avec sa moisson d'étoiles vivantes, vers les immensités du divin.

LIVRE IV

L'ATTITUDE DE L'ÉGLISE A L'ÉGARD DE CE MONDE

CHAPITRE PREMIER

L'ATTITUDE DE L'ÉGLISE A L'ÉGARD DES RELIGIONS QUI LA PRÉCÉDÈRENT

Si l'essence d'un être explique ses caractères, elle n'explique pas moins ses réactions et ses attitudes. L'attitude de l'Église à l'égard de ce monde, où elle est appelée à vivre en vue de le servir, sera donc pour nous une occasion nouvelle de la juger mieux, de juger aussi ce monde, pour autant que l'âme de l'Église le contrôle et le concerne.

Le contact le plus immédiat de l'Église avec le monde qui l'avoisine doit se faire par ce qui lui est apparenté davantage : les religions. Voyons donc quelle attitude prit ou prend l'Église à l'égard des religions qui la précédèrent, qui en furent les contemporaines ou qui sont ses filles.

La vérité de ce cas — bien que peu d'apologistes et surtout d'objectants s'en souviennent — ne pose pas

tous ses termes dans une égale lumière à diverses époques ou en des circonstances différentes. Rien ne doit être méconnu ; mais laisser au second plan, ce n'est pas méconnaître, et les raisons ne manquent pas pour que l'Église, à ses divers âges, ou en des occurrences changeantes, prenne à l'égard des groupes religieux ses contemporains, ses prédécesseurs, ses rameaux détachés, des attitudes assez variables.

Il est de règle qu'un vivant modifie ses adaptations. Comme il y a une évolution de la vie, il y a aussi une évolution des attitudes de la vie, parce que la vie ayant à se *différencier*, à se *défendre*, à *progresser*, doit prendre tour à tour, ou alternativement, ou même simultanément sous divers rapports, une attitude de *séparation*, d'*opposition*, d'*enveloppement*, sympathique ou utilitaire.

Ces trois aspects d'un même programme vital s'observent dans la vie de notre Église. A ses débuts, nous la voyons se concentrer et s'opposer, déclarant hautement ce qu'elle n'est pas, marquant ce qu'elle est, rectifiant ses frontières avec un soin qui étonne aujourd'hui l'historien, quand il oublie à quel point un organisme naissant a besoin de se renfermer dans le travail de fabrication initiale qui l'absorbe, et d'assurer son avenir par une différenciation bien nette, qui fasse de lui ce qu'il est et non un je ne sais quoi issu de hasards sans volonté : vivant avorté, au lieu du germe défini qui fournit l'espèce.

En lisant l'Évangile, on a déjà cette impression. En dépit de son envergure immense, qui exprime le caractère universel du salut, on y voit le « *petit troupeau* », comme l'appelle le Sauveur, bien renfermé en soi, bien séparé. Il n'est *pas de ce monde,* lui qui

veut conquérir le monde. Il paraît ne s'accorder à rien, lui qui prend ses attaches avec tout. Il se dégage, semblant faire fi même des liens du sang, même des devoirs de race. Père, mère, frères ou compatriotes ne le sont plus que sous la réserve de l'œuvre spirituelle, dont le souci est absorbant au point de supprimer tout, jusqu'à ce que tout reprenne ses droits, s'étant relié à l'Unique Nécessaire dont la prééminence exclusive se fera voir, à l'usage, éminemment compréhensive.

A plus forte raison l'Évangile se dégagera-t-il de religions périmées ou inauthentiques.

Après la mort du Maître et au début de son organisation, l'Église ne fera qu'accentuer ce séparatisme, pour cette raison que l'Evangile, en se *proposant,* avait du moins à dire avec clarté sa signification universelle, tandis que l'Évangile à pied d'œuvre avait surtout à vivre, et non pas à philosopher.

Les religions auxquelles l'Évangile succédait se présentèrent donc, au début, comme le pays qu'il s'agissait de quitter, comme la matière dont il fallait se dégager, comme l'*autre,* autant dire l'opposé : car l'*autre,* quand il s'agit de se différencier, est proprement un adversaire. Aussi nos apôtres et nos pères les premiers chrétiens se font-ils voir sévères autant que possible aux religions païennes. « *Vous étiez autrefois ténèbres,* dira saint Paul aux Éphésiens ; *vous êtes maintenant lumière dans le Christ* ». La lumière et les ténèbres, rien ne peut mieux marquer l'opposition entre l'état religieux du monde hors le Christ et l'état que le Christ inaugure.

On ne parle pas, pour l'instant, des clartés qui

ont pu illuminer la nuit, des étoiles ou des lunes mystérieuses qui traversaient les nuées ou scintillaient en attendant le matin. Le moment n'est pas venu de ces distinctions. C'est la nuit ; c'est le jour. C'est l'Église ; c'est ce qui n'est pas l'Église. Avant : recherche infructueuse, ignorance des vrais liens entre l'homme et Dieu, déviation et corruption dans tous les ordres de vie apparentés à la religion. Après : vie religieuse authentique, vérité, sainteté et amorce du progrès.

Rien n'est plus net. Ceux qui aiment les situations tranchées ont satisfaction. On ne transige pas. « *Qui n'est pas avec moi est contre moi* », c'est la formule, donnée par le Christ lui-même, de la différenciation qu'il s'agit d'assurer pour que l'Église se pose dans sa réalité spécifique, en vue d'une œuvre caractérisée, au lieu des atermoiements et des mélanges.

Bien plus, le judaïsme, qui n'est pas la nuit, mais l'aurore, puisqu'il a été le chemin du jour, est traité relativement comme la nuit. On s'en sépare surtout. On s'en sépare après une crise qui, toute petite qu'elle paraisse, est la plus formidable et la plus décisive de l'histoire chrétienne.

On sera plus attentif, sans doute, à marquer le rôle authentique d'Israël dans la préparation chrétienne, qu'on ne l'est à noter le rôle utile, bien que hors cadre, des anciennes religions ; mais cette différence de traitement en sa faveur est toute relative. Dans saint Paul, la *Loi*, la *Grâce* viennent en opposition permanente, et, pour longtemps, cette opposition ne fera que croître.

C'est que l'aurore, si elle refuse le jour, ne lui est pas moins opposée que la nuit. Transitoire par défi-

nition, si elle s'attarde, elle abuse, elle se rejette vers ce qui la précéda, elle devient nuit, et on la traite légitimement comme la nuit.

Ne disons-nous pas, quand un brouillard intense empêche le soleil de percer : c'est la nuit? Et cette nuit-là est moins sympathique que l'autre.

C'est pourquoi les judaïsants endurcis, premiers des hérétiques, séparés par anticipation, si je puis dire, en ce qu'ils refusent de s'adjoindre, sont considérés par nos pères comme des hommes de ténèbres, comme des païens presque pires que les païens, parce qu'ils offrent moins d'espérance, la nuit ayant du moins une propension vers le jour, tandis que l'aurore enténébrée, croyant le posséder en suffisance, risque de le dédaigner sans retour.

Ce point de vue était la vérité même. La divinité de l'Ancien Testament y était incluse, bien loin d'être niée ou négligée ; mais on mettait l'accent sur les différences, parce que, à rebours, les résistants de la Synagogue l'y mettaient.

Et de même que l'Église, à ses débuts, se distingue et s'oppose, dans le sens d'une différenciation nécessaire : ainsi elle s'oppose dans le sens d'un combat ou d'une offensive armée contre les adversaires de sa vie.

Toute vie est un combat, parce que toute vie est entourée d'ennemis qui veulent lui prendre ce qui lui permettra d'être elle-même. Mais au début de sa formation, une vie est bien davantage obligée de lutter. Tout peut lui être ennemi, parce qu'elle est faible. D'un autre côté, comme elle dérange le milieu où elle éclôt, elle y provoque des réactions contre lesquelles, à son tour, elle doit réagir.

Quand vous allumez une petite flamme, vous l'abritez avec la main, parce que le moindre vent est son adversaire. Quand vous plantez une jeune pousse, vous la garantissez avec des piquants. La nature, pour protéger le vivant supérieur contre une ambiance redoutable à sa fragilité, le fait vivre longuement au sein de la mère, dont l'amour le défend au dehors, tandis que lui-même, par ses propres réactions, se défend au dedans contre une foule d'influences pernicieuses. La naissance survenue, la défense, nécessaire toujours, prend la forme de cet égoïsme spécial qu'on observe chez l'enfant, et qui n'est, chez l'enfant normal, qu'une manifestation du vouloir vivre.

Pour l'Église naissante, la lutte morale, la seule qui lui convînt, la seule d'ailleurs qui lui fût possible, était de même une nécessité. Elle la mena énergiquement, jugeant ce qui la jugeait, condamnant ce qui la condamnait, déclarant sataniques et traitant comme telles des manifestations religieuses qui, pourtant, n'étaient pas, en tout, sataniques; mais qui l'étaient en ce que, inauthentiques même pour le bien, elles étaient de plus perverses en une foule de choses et mettaient le comble en s'opposant, par les moyens que l'on sait, à la naissance et au développement de l'Église.

On lutta donc avec une âpreté qui eût paru, en d'autres circonstances, oublier la mesure. Quand il s'agit de vivre, et de vivre dangereusement, selon le mot de Nietzsche, il ne s'agit pas de philosopher sur le pour et le contre. On combat, c'est la nécessité qui le veut et par conséquent aussi la vertu.

Plus tard, quand la doctrine sera à l'abri, et que la

vie sociale chrétienne aura pris une vigueur capable d'assurer son avenir, il n'en sera plus de même. Il y aura encore des crises qui ramèneront partiellement les mêmes nécessités; il y aura des situations mêlées qui exigeront des dosages d'attitude, ce qui nous faisait dire que les trois actes du vivant par rapport à son milieu : se *différencier, s'opposer, envelopper* sont pour une part successifs, en tant qu'ils marquent les divers stades de son évolution ; pour une part alternatifs, en vue de répondre à des circonstances accidentelles ; pour une part simultanés sous divers rapports, afin de s'adapter à des complexités variables.

Toujours est-il qu'à titre courant, l'horizon sera plus libre. On pourra se retourner vers ce passé condamné, ces religions honnies, ces institutions, ces doctrines déclarées perverses, et, distinguant alors de l'ivraie abondante et surabondante ce qui demeure malgré tout de froment; s'élevant avec une liberté d'esprit plus complète vers les desseins providentiels manifestés à travers toute l'histoire, on pourra donner satisfaction à tous les aspects de ce problème éternel; on réunira les éléments d'une complète philosophie religieuse.

Les Pères du IVe siècle s'adonnèrent à ce travail; le moyen âge théologique l'a continué; notre temps l'a enrichi de son grand effort critique.

Le résultat de cette élaboration paraîtrait se résumer ainsi.

La religion authentique et universelle, c'est le judéo-christianisme. Elle remonte, de par Dieu et de par le Christ promis, au début de l'histoire. Elle s'amorce socialement par la Synagogue. Elle s'épa-

nouit en son intégrité dans l'Église apostolique et romaine.

En dehors de là, il n'y a, de soi, que déviation, s'il s'agit des religions de l'antiquité païenne, comme nous dirons qu'il y a résistance, s'il s'agit des religions qui avoisinent le christianisme, et infidélité, s'il s'agit des hérésies et des schismes chrétiens.

Mais quand on dit : *De soi,* on laisse place à l'accidentel, et celui-ci, dans la vie, tient une place difficilement mesurable.

Pour une part immense, les anciennes religions païennes furent des corruptions de la vie religieuse ; mais pour une part aussi des préparations, et, à certains égards, des anticipations de l'Évangile.

Au point de vue vérité, au point de vue pratique morale, au point de vue culte, il y eut là de tout : du mauvais à foison, mais du bon aussi, en raison de ce que Tertullien appelait *l'âme naturellement chrétienne.*

La recherche de tant de siècles pour *essayer d'atteindre Dieu,* comme le disait saint Paul à l'aréopage, ne pouvait être entièrement vaine. Il y avait des génies religieux ; il y avait des hommes pieux ; il y avait quasiment des saints, à savoir des hommes qui, par le fait d'une grâce intérieure mystérieuse dans ses chemins, voulaient servir le bien de tout leur cœur, comme peut le faire un chrétien avec plus de ressources, sans que ce soit nécessairement avec plus de zèle. Leur effort dogmatique, moral, rituel, si l'on peut employer ces mots en un sens si diminué, constituait des valeurs dont quelques-unes étaient précieuses. A celles-là on pourrait appliquer ce que

le Sauveur disait de la loi juive : *Je ne suis pas venu l'abolir, mais la parfaire,* c'est-à-dire la confirmer pour une part, l'épurer et la pousser plus loin.

Il y aurait donc, de ce chef, préparation. Tout le travail de civilisation générale, qui prenait, dans l'antiquité, la forme religieuse, s'y adjoindrait, et cela serait, pour l'œuvre du Christ, comme l'humus nourricier que le germe divin ferait monter en arbre.

Nombre d'auteurs ont décrit cette élaboration, tandis que d'autres s'attachaient à marquer au contraire des différences. Ces deux genres de travaux se complètent et ne se contredisent point. L'humus n'est pas la plante, et à qui les confond, il est nécessaire de dire : La plante est un vivant, l'humus est une pourriture. Mais c'est une pourriture féconde.

Les études les plus instructives sont celles qui réunissent les deux points de vue : telle l'une des plus récentes, montrant à quel point le *syncrétisme* païen était éloigné de pouvoir produire à lui seul le christianisme, de pouvoir surtout le remplacer, et à quel point cependant il l'a servi [1].

Quant à dire en quel sens l'Église peut voir dans les anciennes religions des *anticipations* d'elle-même, c'est ce que l'idée de sa catholicité dans le temps nous permet sans peine. Nous avons vu dans notre Église la société universelle des âmes, dès là qu'elles sont unies en Dieu par le Christ. Nous avons dit du Christ qu'il est de tous les temps ; que sa vie historique n'est que le centre de son rayonnement ; que s'il fut différé, lui, le Sauveur de tous,

1. Bernard Allo, O. P., *L'Évangile en face du syncrétisme païen*, Paris, Bloud et Gay, édit.

c'est pour des raisons providentielles et utilitaires, non pour qu'il fût donné à ceux-ci, refusé à ceux-là. Or, ce retard, motivé par l'œuvre, n'empêche donc pas, mais exige, au contraire, que l'attente même du Christ fasse partie de son travail, contribue à intégrer son règne et justifie historiquement ce qu'a dit Paul : « *Le Christ était hier, il est aujourd'hui et dans tous les siècles.* »

Mais ce mot : l'*attente du Christ,* ne doit pas être étroitement commenté. L'attente du Christ, c'est, tout d'abord et à titre direct, la foi judaïque au Messie futur; mais c'est aussi, au second plan et à titre déficient, tout l'ensemble des faits passés, en tant que régis par Dieu en vue de son œuvre définitive.

Avant que le règne animal attendît l'homme, ou en dehors de cette attente, il y avait l'attente de la vie, qui devait s'y couronner, et l'attente de la nature générale, dont le but était de servir et d'anticiper, autant qu'elle le pouvait en offrant des *vestiges* de Dieu, notre future humanité, son *image.*

Il en est de même dans le cas de la vie religieuse. Au fond, tout est religieux, à savoir dans l'intention créatrice, puisque *tout est pour les élus.* Et tout ce qui est religieux est chrétien et catholique dans le même sens, pour la même cause.

Quand nous parlons d'une *âme de l'Église,* en y incluant les élus de tous les temps, nous supposons que Dieu éternel a toujours uni à soi, par le Christ omnitemporel, les âmes appelées, reçues et confirmées dans le bien par sa grâce. Nous y voyons ces *fils de Dieu dispersés* dont parle saint Jean et que le Christ, en sa mission historique, est venu *assem-*

bler en un. Or, cette âme de l'Église, qui a aujourd'hui pour corps le catholicisme romain; qui avait, antérieurement au Christ, pour corps anticipé, à titre d'embryon authentique, la Synagogue, ne trouvait-elle pas aussi dans les organisations religieuses du passé, en ce qu'elles avaient d'utile comme un succédané de son corps?

Saint Augustin voyait dans Job l'Iduméen « un citoyen de la Jérusalem spirituelle ». C'est un cas sympathique et éclairant. On y peut voir comment la grâce va chercher dans tous les milieux les âmes droites, pour les unir, au nom de la solidarité qui nous lie par le Christ à travers les temps, à leur commun Principe. Or, Job n'est pas un isolé; il a son groupe religieux, comme il a sa famille, sa patrie, toute une ambiance où sa vie intérieure trouve des obstacles sans nul doute, mais aussi des secours. Ces secours, pourra-t-on dire qu'ils ne sont pas à son égard voulus de Dieu, providentiellement préparés pour que la grâce intérieure puisse se manifester, se conserver, croître, comme elle a pu naître je ne dis point par leur efficace, mais peut-être avec leur secours?

Dieu se sert de tout, même du mal, à plus forte raison de l'insuffisant, du hors cadre.

Généralisons ce cas symbolique, nous dirons : Dans le monde ancien, il y avait, à côté de la Synagogue, organisation authentique du salut pour ce temps-là, des organisations religieuses qui, étrangères de soi au salut et par cela seul, de soi, toujours, antagonistes, étaient pourtant, sous certains rapports, à l'égard des âmes élues, des secours providentiels.

Dans la mesure où ces organisations favorisaient non pas les vices et les erreurs, comme elles faisaient souvent, mais les vertus et le sentiment religieux véritable, ce qu'elles faisaient aussi plus ou moins, elles étaient, de par Dieu et de par son Christ salutaires; elles constituaient des abris malgré tout sauveurs; elles étaient comme des supports occasionnels, hors plan, de l'âme universelle de l'Église.

On voit, en ce sens, la parole du Sauveur se retourner. « *Qui n'est pas avec moi est contre moi* », avait-il dit. « *Qui n'est pas contre vous est avec vous* », dira-t-il aux disciples en un autre sens. Ces deux vérités se complètent. Elles expriment deux moments, deux aspects de la vérité intégrale.

Juifs ou Gentils, en leurs personnes ou en leurs groupes, ceux-ci en ce qu'ils avaient d'utile ou d'indispensable à la réalisation des vues providentielles qui de tout temps furent chrétiennes; en ce qu'ils faisaient partie, chacun à son rang, chacun à son degré, du plan religieux du monde : tous sont pour nous des amis d'autrefois, des pères, des frères, des enfants de notre Église éternelle, eussent-ils été, sous d'autres rapports, des causes d'empêchement ou de ruine.

Il faut se garder des jugements sans nuances. Les exécutions sommaires sont quelquefois imposées par la vie, j'ai dit pourquoi; mais ne s'agissant plus de *moments*, ayant à présenter une vue d'ensemble, il convient de se souvenir que la justice religieuse est de toutes la plus haute.

Notre Église y consent. Dans son ample catholicité, telle que ses docteurs l'entendent, le passé et

le présent savent s'unir ; l'avenir a pour racines les plus lointains linéaments de la vie religieuse dans l'obscure terre humaine, prenant pour tige la croix, sur laquelle, arbre aux rameaux incommensurables, tous les oiseaux humains sont invités désormais à se poser.

CHAPITRE II

L'ATTITUDE DE L'ÉGLISE A L'ÉGARD DES RELIGIONS SES CONTEMPORAINES

Les sentiments de l'Eglise concernant le passé religieux du monde ne peuvent manquer de s'appliquer, proportionnellement, au présent. Passé, présent, avenir, ce sont là des différences du temps qui entraînent des conséquences partielles; mais leur unité en entraîne aussi; on ne saurait sacrifier les unes plus que les autres.

Puisque le rôle du passé est de se reverser, par le présent, dans l'avenir, le passé qui résiste au progrès, fût-il bon antérieurement, devient mauvais du fait de sa résistance; celui qui était mauvais devient pire. Les anciennes religions qui ont survécu au christianisme ont donc, en ce qu'elles avaient de mauvais, aggravé leur malice; en ce qu'elles avaient de bon, en ce qui nous les a fait appeler des préparations et des anticipations, elles sont devenues, aujourd'hui, des résistances.

Le devoir des religions antiques, c'était, pour autant qu'elles étaient des déviations, de se redresser; pour autant qu'elles étaient des préparations, d'aboutir, et au total d'abdiquer, puisque, le *parfait*

étant venu, le provisoire, et à plus forte raison l'accessoire, un accessoire si fortement mélangé, n'avaient de rôle que leur évanouissement dans le parfait. La *lumière du monde* devait chasser la nuit et, de la même clarté sans ombre, faire évanouir l'aurore, faire évanouir les clartés dispersées, valeurs qui sont le charme du matin et la honte du midi qui s'attarde.

Ce sacrifice ne fut pas consenti; il ne l'est pas encore. Pour des raisons historiques fort complexes : questions de races, d'éloignement, d'habitudes séculaires, d'ignorance invétérée ou d'orgueil exclusif d'autrui, de passions non vaincues ou de bons vouloirs égarés, les religions dissidentes se sont perpétuées comme se perpétuent les civilisations dissidentes.

Il est frappant de constater à quel point ces deux cas s'éclairent mutuellement. Les grands progrès de ces derniers âges — contemporains, remarquons-le, du christianisme et marquant sur la carte sensiblement les mêmes territoires, — à combien peu d'humains ont-ils profité! Qu'elle est petite, la tache d'huile guérisseuse répandue sur le globe, à partir de nos terres chrétiennes, sous le nom de civilisation!

On peut le comprendre, on ne peut pas l'approuver. Le relativisme ou le dilettantisme qui ne voudraient voir là que des variantes intéressantes, ont subi en tout temps les condamnations de l'Eglise. La variété, quand elle exprime plus richement la nature en développant ses divers aspects, est précieuse; mais la variété qui consiste, au lieu d'hommes normaux, à produire des culs-de-jatte et des avortons n'a rien qui plaise au philanthrope. Jacques Callot

s'en amuse, et Vélasquez y applique, avec sa sérénité effrayante, son pessimisme froid ; mais l'homme qui agit, au lieu de peindre, et qui aurait pouvoir sur la vie redresserait à sa taille normale *Antonio el Ingles* ou l'*Infant de Vallecas*

On doit guérir ce qui est anormal ou pathologique. Si cela est volontaire, on doit le condamner. Si cela est approuvé par certains, comme ce serait, en religion, la tendance du dilettantisme ou de l'indifférentisme, on a le devoir de dénoncer leur erreur, fille d'une lâcheté.

Notre Église ne s'en prive point. Aujourd'hui comme au temps de sa naissance ; à l'égard des religions qu'elle trouva installées et qui la persécutèrent, ou à l'égard des religions qui s'obstinent à vivre, isolées ou agressives, à côté d'elle — vérités partielles mêlées d'erreurs grossières, d'infâmes pratiques ou de tendances pernicieuses, alors qu'elle est, elle, par le Christ et par Dieu qu'il lui donne, vérité intégrale en ses éléments, sinon en ses développements ; pratique féconde et sainteté active dans l'ordre individuel et social — en tout temps et partout, dis-je, l'Église n'oublie jamais d'exercer la sublime intransigeance qui est le devoir de la vérité à l'égard de l'erreur, du bien à l'égard du mal et du mieux dont l'heure sonne à l'égard de l'imparfait qui résiste.

Ne craignez pas — ou n'espérez pas, suivant l'esprit qui vous anime — que notre Église prenne jamais cette attitude de tolérer dogmatiquement les religions telles qu'elles sont, en faisant des compliments à leurs vérités et des concessions à leurs erreurs. Cela ne lui ressemble pas.

Notre Église dit ce qui est. Elle revendique ses droits. Chargée de la conduite humaine, parce qu'elle prolonge le Fils de l'Homme à travers les temps, elle offre à tous son rôle médiateur. Elle ne s'impose point; mais elle juge les refus et classe les groupes. Elle ne peut accepter qu'on dise : Le salut est ici, ou : Il est là, si ce n'est pas chez elle.

Faux messies, dira-t-elle, reconnaissez le Messie! Je suis, moi, le porte-flambeau — non, la cire même du flambeau vivant qui s'est dit *Lumière du monde.*

Je suis l'édifice *non de main d'homme* où se trouve la *porte des brebis,* celle par où doivent passer, pour aller aux pâturages divins, toutes les brebis humaines.

C'est moi *la voie, la vérité et la vie,* puisque c'est Lui, que je prolonge; puisque c'est Dieu, que je porte en moi.

Hors de ma vérité, il y a des vérités; mais il n'y en a point qui se soutiennent seules.

Hors de ma loi, il y a des lois; il n'y en a point de pleinement autonomes.

Hors de mes visées, il y a des destinées qui s'amorcent; il n'y en a point qui s'achèvent, ni de directions qui puissent finalement aboutir.

HORS DE L'ÉGLISE, POINT DE SALUT : voilà ce que dit — d'abord — notre Église.

Mais ce n'est là, et de son propre aveu, qu'une vérité partielle. Il faut achever.

De même que nous avons dit : L'Église naissante s'opposa aux religions anciennes, et cependant, celles-ci l'avaient servie : ainsi nous devons dire : L'Église vivante et permanente s'oppose aux reli-

gions dissidentes, et cependant, de par Dieu et de par son Christ, son ampleur les enveloppe et s'en sert.

Ce qui valait pour le départ, vaut aussi pour la route. L'être répond au devenir.

Comme donc l'Eglise contient, en son universalité qui, de par Dieu et de par le Christ, est totale, la civilisation tout entière; comme elle contient même la nature, qui est *Royaume de Dieu;* qui est *soumise aux élus,* comme *les élus au Christ,* comme *le Christ à Dieu :* ainsi l'Église comprend les religions dissidentes en ce qu'elles ont de bon et d'utile, et les absorbe en son unité.

La subordination, en ce qui concerne la civilisation générale, consiste en ceci que la vie humaine étant une unité, et la religion se proposant de faire aboutir l'homme à sa destinée véritable et dernière, tout ce qui travaille pour l'homme travaille aussi pour la religion. Plus légitimement que le poète antique, l'Église peut dire : *Je suis homme* (étant une société humano-divine), *et rien de ce qui est humain ne me paraît étranger*. Ce qu'elle propose : la grâce, s'appuie sur ce qui nous est fourni par la Providence : la nature, et sur ce que nous y ajoutons par l'effort : la civilisation. Tout l'effort civilisateur est donc, de droit, comme le travail de la nature, englobé dans le mouvement religieux qui nous pousse vers la fin humaine.

Quand il s'agit des religions dissidentes, c'est, sous divers rapports, un *a fortiori* et une diminution de vérité qui s'impose à nos dires. Il y a diminution, en ce que les religions dissidentes, prises en leur tout, ne sont pas assimilables au christianisme comme l'est la civilisation générale, dont les valeurs

s'offrent telles quelles et sans déchet à l'utilisation chrétienne. Mais il y a *a fortiori* en un autre sens, parce que les religions dissidentes, en ce qu'elles ont de bon, reflètent et représentent la nôtre ; parce qu'elles peuvent donc, pour autant et accidentellement, jouer son rôle, et cela dans l'ordre proprement religieux, ce que ne peut, par lui-même, le travail civilisateur. Si donc l'Église eut le regard assez large pour reconnaître le vrai et le bien dans les religions qui la précédèrent, elle ne va pas le nier dans celles qui l'avoisinent et qui sont, pour la plupart, la suite historique des premières.

Mais dans le vrai et le bien des religions dissidentes, l'Église ne reconnaît pas seulement le vrai et le bien ; elle *se* reconnaît, en reconnaissant l'homme et Dieu, dont la synthèse est sa définition, dont l'œuvre à deux est son travail propre.

Ce qu'il y a de bon dans les religions dissidentes ne leur appartient pas ; cela appartient à l'humanité, dont les instincts l'ont suggéré ; cela appartient à Dieu qui, en tout temps et partout, a laissé filtrer des rayons de sa lumière ; cela appartient donc à la vraie religion, qui apporte, de la part de Dieu et par l'intermédiaire du Christ, la vraie et complète formule de l'homme, la vraie et parfaite loi de l'homme, les bons et efficaces moyens de l'homme.

Notre Église *catholique,* comme elle enveloppe, par son âme, toutes les âmes filles de Dieu, où que ce soit qu'elles résident, enveloppe donc, selon son corps, à titre de dépendances extrinsèques de son corps, toutes les formes religieuses qui lui sont antagonistes de soi, mais partiellement et par le moyen que je viens de dire, servantes.

Diaboliques, disions-nous, elles le sont, les religions dissidentes; mais elles n'en sont pas moins, accessoirement et comme par accident, providentielles. Elles ne donnent pas la grâce; mais elles peuvent l'occasionner, la garder ou l'aider à croître, par des secours extérieurs que Dieu, l'hôte de tout cœur qui ne se refuse point, saura rendre efficaces. Des abris d'occasion, c'est le nom qui leur convient, aujourd'hui comme avant le Christ, de même que nous avons appelé la Synagogue un abri authentique provisoire.

Mieux vaut, pour le Chinois de noble cœur et chrétien sans le savoir, son Confucius que rien, sa pagode que la rue, ses rites que le souffle sans appui de la vie intérieure, ses groupes organisés tant bien que mal qu'un individualisme desséchant. Mieux vaut, pour le mahométan, son Allah; pour l'Hindou, son Indra ou son dieu du feu; pour le Romain, même ses « poulets sacrés » que pour Monsieur Homais son gros rire.

Et quelque religion que ce soit, quelque église que ce soit revendique cette louange en souffrant des mêmes blâmes. Elles résistent, et elles servent. Elles refusent l'adhésion, et elles favorisent malgré tout l'adhésion des âmes au *Dieu inconnu* qui les travaille, auquel, parfois, elles se donnent sans le savoir, le Christ, frère de tous, même de ceux qui l'ignorent, se tenant à leur porte close et prenant pour un *oui* l'absence d'un *non* coupable, accompagnée d'un oui au devoir.

Christ méconnu, Christ outragé extérieurement, il est présent quand même. Il habite au désert et il bénit la ville. Il est à Bénarès, à La Mecque et à

Rome, ici chez lui, là comme chez l'étranger. Il parle au Vatican, et le muezzin sonore, voix de néant par elle-même, peut prononcer des mots qui seront efficaces de par lui. Il n'est pas découragé des refus, s'ils ne sont point coupables. Même les persécutions ne l'obligent point à fuir l'âme du persécuteur. Il donne son sang à ceux qui versent, sans le reconnaître pour sien, le sang de ses fils sublimes. Il fait vivre ceux qui le tuent. Il accueille mystérieusement ceux qui ne le blasphèment que des lèvres. Il promet sa vie éternelle à celui qui le nie sans qu'il y ait de son cœur. Il *excuse tout,* il *croît tout,* il *espère tout,* il *supporte tout,* parce qu'il est *Charité.* Il dit : PARDONNEZ-LEUR, PARCE QU'ILS NE SAVENT CE QU'ILS FONT.

CHAPITRE III

ATTITUDE DE L'ÉGLISE A L'ÉGARD DES RELIGIONS SÉPARÉES

Reste à envisager le cas des religions qui ont fait partie de la nôtre; qui s'en sont détachées et qui forment maintenant, sous le nom d'hérésies ou de schismes, comme des lambeaux de la tunique du Christ, ainsi que s'expriment nos docteurs.

J'y ajouterai, parce que leur cas est le même, cette hérésie totale qui s'appelle l'incroyance; ce schisme, le plus grave des schismes, qui consiste à refuser toute confession religieuse, à couper ses attaches chrétiennes, pour se rejeter dans des groupements purement temporels, sans vie sacramentelle, sans Christ et le plus souvent sans divinité. Quelle attitude l'Église catholique peut-elle prendre et prend-elle à l'égard de ces religions séparées et de ce séparatisme a-religieux?

Évidemment, se posant elle-même comme Église véritable, elle ne fait que croire à soi en appelant les hérésies et les schismes des *infidélités*, de même qu'elle a appelé les religions antérieures des *dévia-*

tions et leurs prolongements jusqu'à nous des *résistances*.

Regardant les choses en soi, on doit juger avec l'Église que l'hérésie ou le schisme sont, en même temps qu'un malheur, un grand crime collectif.

Briser cette unité qui est le fond de la religion, tous les humains n'ayant qu'un Dieu à qui s'unir, un Christ homme universel pour les donner à Dieu, une tradition authentique pour les rattacher à leur Christ et un fonctionnement social communiquant les biens qui nous viennent de la Source par le canal humano-divin; fausser cette organisation et dire : Non! c'est ailleurs que nous allons fixer nos destinées religieuses; nous aurons Dieu pour nous, sans être unis à nos frères fils de Dieu; nous aurons le Christ pour nous, quitte à le diminuer, altérant sa doctrine pour n'avoir pas voulu la recevoir de sa tradition autorisée, restreignant son action par le rétrécissement de la vie sociale qu'il inspire, amputant le culte, voire le décapitant, comme fait le protestantisme quand il refuse l'eucharistie où nous avons vu le centre de tout, le pivot de la vie sacramentelle et par là de la religion même où la sacramentalité joue un rôle fondamental : parler et agir ainsi, c'est se faire homicide religieusement, puisque c'est disloquer et comme écarteler l'humanité religieuse.

Et, si l'on y songeait, c'est se faire également déicide, puisque, mettant en pièces l'organisme humano-divin, on ne tue pas moins le Dieu donné que l'homme qui en vivait. On le désincarne, si je puis ainsi dire, l'arrachant à une partie de cette chair universelle à laquelle il était uni et qu'il sauvait;

sectionnant les vaisseaux qui faisaient couler le sang de la croix dans les veines du genre humain uni en un corps; interrompant le courant nerveux communiqué par ce divin encéphale et dirigé partout au moyen d'une hiérarchie de fonctions désormais brisée.

Mutiler le Christ; recommencer la Passion; jouer aux dés la tunique sans couture; partager outrageusement ce qui devait demeurer invariablement un, pour que le Christ y vécût, pour que sa vie humaine et divine à la fois procurât la nôtre en la même unité de richesse : c'est l'accusation permanente portée par notre Église contre les groupes séparés d'elle, et, par là, séparés du centre de vie établi par le Christ.

Quand ces groupes s'autorisent de telle ou telle conjoncture historique, d'une nationalité à garder, d'opinions à réserver, de sentiments spéciaux à satisfaire, elle leur répond : La catholicité est assez large pour s'ouvrir à toutes les races, à toutes les nationalités, à toutes les opinions légitimes, à toutes les façons de sentir qui ne s'opposent pas aux sentiments collectifs des chrétiens, cela sans leur demander aucun sacrifice d'elles-mêmes, en les renforçant au contraire, comme l'unité renforce toujours les multiplicités qu'elle permet, comme le pivot de la montre fait la liberté des rouages bien posés sur sa stabilité inusable, comme la soumission à l'autorité légitime, dans une société temporelle, fait la liberté noble du citoyen.

Opposer une nationalité, une croyance, un sentiment, une aspiration à la religion unitaire, c'est opposer la vie à la vie. A moins que ce ne soit, comme dans le cas d'opinions erronées et de sentiments illé-

gitimes, opposer à la vie véritable la vie factice et fallacieuse qui serait mieux appelée une mort.

Qu'est-ce que le schisme grec a gagné à s'entêter contre le *filioque?* ou mieux — car les querelles dogmatiques furent de peu — à se confiner dans un esprit de terroir qui coupait de communication ses adeptes avec l'humanité unie en Dieu ; qui a fait d'eux des attardés de la marche chrétienne, comme, à certains égards, de la civilisation ; qui a coiffé de la tiare, à leur grand orgueil, au début, mais malgré eux ensuite, des guerriers qui n'étaient que des guerriers, des administrateurs qui savaient mieux établir une police que tenir un concile, et qui sont bien embarrassés aujourd'hui de leur pouvoir.

Pauvre tzar ! qui doit trancher des questions doctrinales ou sacramentelles, et dire : *Telle est ma volonté immuable,* en des matières qu'il ignore profondément et pour lesquelles il sait bien, je l'espère et le crains pour lui, n'avoir reçu mission de personne !

Les Bulgares exarchistes, les Serbes, les Roumains ou les Grecs sont dans le même cas. Ils passent à se disputer sur des questions de race et de politique qui ne sont rien à la vie religieuse, un temps et des forces morales qui seraient dus à notre unité en Dieu ; qu'il serait donc nécessaire de subordonner à l'action centrale représentée par le siège apostolique, lieu visible où le Christ, désormais invisible, se révèle agissant, comme autrefois et toujours, quoique lointainement, le Christ fut et demeure le lieu vivant où la Divinité se révèle et se communique à la race humaine.

Le protestantisme, je ne demande pas ce qu'il a

gagné : j'aurais peur de paraître ironique. Non pas qu'il ait perdu plus que les Orientaux; mais il s'en rend mieux compte, et par là il révèle une supériorité qui se tourne en malheur.

Il est parti de la critique des abus. Et au lieu de les aider à se corriger, il a commis, lui, l'abus suprême, l'abus de la branche mécontente de son arbre et qui, disais-je, au lieu de vivre puissamment pour résister à la contagion et pour régénérer la vieille sève, se détacherait avec colère, devenant la branche morte, inutile à l'arbre et impuissante à s'en passer.

Le principe du libre examen, admis au départ pour se dégager de l'unité répudiée comme gênante, a produit peu à peu ses fruits. Il a dissocié le groupe primitif, l'émiettant en groupes innombrables dont chacun suit son propre sens. Bien mieux, on a pu dire qu'en dépit de ces groupements de hasard, hautement arbitraires, il y eut et il y a surtout aujourd'hui autant de protestantismes que de protestants conscients.

Cela devait être. Et ce qui devait être aussi, c'est que ce déliement individualiste, en une matière où l'esprit individuel a tant besoin de l'esprit collectif et de la garantie divine qu'il procure, aboutirait au néant.

N'est-ce pas au néant que touche aujourd'hui et que sombrera demain ce protestantisme libéral qui perd la foi au Christ rédempteur; qui se réfugie, chez quelques-uns, dans la croyance banale en Dieu considéré comme catégorie de l'idéal, c'est-à-dire au vrai, au beau et au bien, chose légère, religieusement, *parfum du vase brisé,* exposé à tous les vents qui soufflent, aujourd'hui, sur les pures abstractions?

Par cette route descendante, qu'il a parcourue d'étape en étape, vainement poursuivi par les appels prophétiques, au début, simplement clairvoyants ensuite de la voix catholique, le protestantisme en est venu à se confondre, en une foule de ses membres, avec ce groupe laïque et laïcisant dont il n'y a plus à se demander : Qu'a-t-il gagné ? puisqu'il a tout perdu ; puisque, religieusement, il est réduit à zéro, réalisant l'hérésie intégrale et le schisme complet ; croyant se suffire avec la vie terrestre, alors que rien ne suffit ; écartant le Christ, voulant être son propre Christ, sauveur de soi-même et de ceux dont il a charge, alors qu'il a été dit par le Christ vrai : « *Sans moi vous ne pouvez rien faire* » ; refusant de prier avec ses frères, alors que l'invocation est le recours de celui qui se sent, au fond, misérable, souffrant, tenté, mortel, avec des appétits de vivre, et de bien vivre, et de toujours vivre qui demeurent incoercibles, en dépit de ses négations.

Tout cela, notre Église le regarde tristement et sévèrement.

Ecartant pour l'instant toute considération de personnes, elle dit de ces choses : schismes, hérésies, incroyance, qu'elles sont horribles ; qu'on ne peut assez les déplorer et les maudire ; qu'il faut se dresser contre elles de toute la force des vérités qu'elles méconnaissent, des biens qu'elles veulent détruire, et de l'humanité qui doit vivre de ces vérités et de ces biens.

Lutter, lutter sans trêve contre toutes ces diminutions de Dieu en tant que donné aux hommes, c'est le devoir du catholicisme. Il n'y manque point. Que ceux-là s'en étonnent pour qui la vérité n'est rien ;

le bien religieux des hommes, rien; le Christ et Dieu lui-même, rien. Nous ne sommes pas avec eux et nous ne pouvons flatter leurs principes.

Mais si, retournant la thèse, et, au lieu d'envisager des *en soi,* nous regardons dans les âmes, dans les pensées sincères que les hérésies ont séduites, dans les bonnes volontés entraînées aux schismes sans nulle responsabilité de leur part, dans les cœurs droits qui sont légion, j'espère, même parmi ceux qu'on appelle incroyants : incroyants d'occasion, non de vouloir, au sein d'une société désorientée : alors, nous ne pouvons plus parler de la même façon; nous ne pouvons plus maintenir nos sévérités, nous risquerions d'offenser des consciences. C'est la fraternité qui devient ici de règle.

L'Église le sait; elle y consent, et sans y insister indiscrètement, chargée qu'elle est de l'officiel, du social, craignant les équivoques pernicieuses, elle ne permet pas moins à ses docteurs, quand ils abordent ce point de vue personnel, de dire sa charité à tous, de rendre justice à tous, et elle reconnaîtrait à coup sûr, à l'égard des groupes séparés de son sein, comme à l'égard des religions non chrétiennes, comme à l'égard des groupes a-religieux, ce qu'ils ont d'utilité non seulement humaine, mais religieuse, au sens ci-dessus expliqué.

Si nous avons pu dire : Les-non chrétiens de bonne foi et de bon vouloir font partie de l'âme de l'Église, et leurs Églises elles-mêmes, non en elles-mêmes, mais en ce qu'elles ont d'utile à la grâce intérieure de ces chrétiens sans le savoir, sont enveloppées par la catholicité et en sont comme des annexes : si nous

avons pu dire cela, pourquoi ne le dirions-nous pas, *a fortiori*, des confessions chrétiennes ? Elles contiennent des élus ; elles les servent imparfaitement, mais elles les servent ; elles sont donc pour autant et sous ce rapport, nos auxiliaires ; nous ne souhaitons leur mort que comme la mort de l'astre matinal quand il pâlit sous la montée radieuse du soleil.

Enfin, non plus *a fortiori* cette fois, mais par une extension suprême du principe, n'aurons-nous pas le droit de dire : Les incroyants de bonne foi et de bon vouloir, qui font partie, eux aussi, de l'âme de l'Église ; qui sont, eux aussi, des croyants, non par adhésion explicite au symbole, mais par le don de leur cœur à toute la vérité, don qui implique adhésion implicite au symbole même : les incroyants de cette sorte, s'ils trouvent dans leurs familles, leurs patries, leurs groupements quels qu'ils soient, pourvu qu'ils soient formés au nom du bien, un secours pour fomenter en eux la grâce, la garder et la développer, n'y vivent-ils pas aussi comme dans des cadres religieux, auxquels le Christ et Dieu accordent, par occasion *in extremis*, une sorte d'investiture ? De cette investiture, l'Église, dont le Christ et Dieu sont la loi immanente, ne doit-elle pas faire état, regardant comme donné par elle ce que des organisations étrangères communiquent de biens, les bénissant de la remplacer là où elle ne peut se montrer secourable ?

En résumé, de même que les organisations païennes antérieures au christianisme faisaient, à certains égards, partie de l'Église éternelle, et prenaient le caractère d'*anticipations* par rapport à notre Église historique : ainsi les organisations dissidentes, chré-

tiennes ou non chrétiennes, les groupes amis du bien, quels qu'ils soient font partie, dans le même sens et sous les mêmes réserves, de l'Église éternelle et prennent le caractère de *dépendances* par rapport à notre Église actuelle.

Reste à donner satisfaction, dans nos sentiments et notre conduite, à ces deux aspects de vérité : condamnation, louange, en apparence contradictoires, en réalité complémentaires.

Il faut blâmer les dissidences et apprécier ce qu'il y a de bon ou d'excellent dans les dissidences.

Il faut haïr l'esprit séparatiste, et il faut aimer et secourir nos frères séparés.

Il faut dire et maintenir, au nom de la vérité dogmatique : *Hors de l'Église, point de salut.* Mais il faut bien comprendre que si l'on entend par ce mot : Église, le groupe visible que nous formons, nous, catholiques enrôlés, la formule *hors de l'Église point de salut,* n'est plus qu'une vérité officielle, que la vie déborde dans tous les sens, et dont l'*Esprit,* qui *souffle où il veut,* ne se constitue point prisonnier.

Et d'autre part, si l'on entend par Église la société universelle des âmes unies à Dieu par le Christ sous l'influence de la grâce, *hors de l'Église point de salut,* cela signifie seulement : hors de Dieu, point de salut ; hors de la solidarité avec le Christ sauveur et médiateur, point de salut ; hors de la bonne volonté qui unit à Dieu Père et au Christ Frère quiconque ne se refuse point à la grâce d'un refus positif et pertinace, point de salut. En un mot : hors du bien, point de salut, et cela est une évidence [1].

1. Pie IX, dans la célèbre allocution du 9 décembre 1854,

A ce point de vue, qui à la fin seul compte, il n'y a de dissidents que les hommes de mauvais vouloir ou de passion non vaincue, enchaînés à cause de cela dans l'erreur volontaire et reprochable. Il n'y a d'hérétiques et de schismatiques, il n'y a d'incroyants vrais que ceux appelés par le père Gratry « hérétiques du genre humain », c'est-à-dire les méchants.

Nous retrouvons ainsi, par un autre chemin, notre vérité de début, prise seulement en un sens plus subtil, mais aussi de plus en plus intérieur et religieux : à savoir que l'Église, au fond, coïncide avec l'humanité elle-même, si l'on entend par humanité, au sens moral, le groupe de ceux qui se donnent à la loi de l'homme. De l'Église, en effet, selon sa réalité intérieure, les méchants seuls s'excluent, et les méchants, comme tels, ne s'excluent-ils pas aussi de l'humanité?

Église des âmes, plus grande, j'espère, que le

a fixé sur ce point la doctrine : « La foi, dit-il, oblige à croire que personne ne peut être sauvé hors de l'Église apostolique et romaine, qui est l'unique arche de salut hors de laquelle périra quiconque n'y entre pas.

« Cependant, il faut également tenir pour certain que ceux qui ignorent la vraie religion sans que ce soit par leur faute ne peuvent porter aux yeux du Seigneur la responsabilité de cette situation.

« Maintenant, qui aura la présomption de fixer les limites de cette ignorance suivant la nature et la variété des peuples, des pays, des esprits et de tant d'autres circonstances si nombreuses!

« Lorsque, délivrés des liens de ce corps, nous verrons Dieu tel qu'il est, nous comprendrons par quelle étroite et magnifique union sont reliées la miséricorde et la justice divines... Mais les dons de la grâce céleste ne feront jamais défaut à ceux qui, d'un cœur sincère, veulent être régénérés par cette lumière et le demandent. »

Trad. Lesêtre, *La Foi catholique*, v. 236.

petit troupeau enrôlé; plus abondante que le tas de sable, si minuscule encore, amassé péniblement par nos apôtres au bord des eaux méditerranéennes, alors que l'immensité des plages lointaines nous échappe; plus riche de grâce que ne le ferait croire l'étroit espace sur lequel coule le fleuve sacramentel : c'est toi qui peux sauver les humains de tous les peuples et de toutes les confessions extérieures, comme tu as pu sauver les humains de tous les siècles.

La grâce de Dieu n'est pas enchaînée aux sacrements, disent nos théologiens : elle n'est donc pas enchaînée à toi-même, Église visible, sacrement collectif; mais à toi seulement, Église mystique et intérieure, âme de l'Église, que constitue notre union explicite ou implicite au Sauveur, par lui à Dieu, et par Dieu à tout ce qui est Dieu : vérité et éternité de bonheur.

Ces larges pensées ne peuvent pas nous détacher du corps visible et sanctifiant de notre Église, puisqu'il demeure bien entendu que pour celui qui sait ou qui peut savoir, pour celui qui est né et qui peut persévérer dans sa communion, c'est elle, et elle seule, qui représente le salut.

CHAPITRE IV

L'ATTITUDE DE L'ÉGLISE A L'ÉGARD DES MORALES RELIGIEUSES OU LAÏQUES

Une fois jugé le cas des religions, celui des morales ne peut être trouvé bien obscur; car il est pour une part identique.

Toutes les religions ont imposé une morale, comme elles ont inspiré un dogme, comme elles ont suggéré un culte, vu que la morale n'est qu'une application de nos croyances relatives au but de la vie, croyances que toutes les religions ont voulu formuler, avec plus ou moins de bonheur.

Nous devons donc nous attendre à ce que l'Église parle des morales, pour autant qu'elles ne sont qu'un extrait des religions, de la même façon qu'elle a parlé des religions.

Les morales païennes furent dépravées en une foule de cas essentiels. Morale individuelle autorisant le suicide, l'ivrognerie et la débauche, même la pire (lisez seulement le *Banquet* de Platon, si l'*Épître aux Romains* ne vous suffisait pas comme autorité); morale familiale sanctionnant l'oppression de la femme, altérant le mariage dans les plus fondamen-

tales de ses lois; morale sociale proclamant la raison d'État comme supérieure à tout, et même à la conscience; admettant l'esclavage absolu, c'est-à-dire la subordination d'une destinée à une autre destinée, à l'égard de laquelle l'esclave, *personne,* cependant, ne serait plus qu'une *chose :* telles sont, pour ne citer que ces exemples, les déviations que notre Église peut reprocher aux doctrines morales antérieures à elle.

La morale juive, incomparablement supérieure aux morales païennes en ce que, premièrement, elle écartait les outrances du mal; en ce que, secondement, elle posait les fondements du bien, apparaît à l'Église, tout autant que le judaïsme dogmatique ou rituel, comme une amorce de sa pratique. « *Je ne suis pas venu abolir la loi,* disait le Sauveur; *mais la parfaire*, » c'est-à-dire la porter plus loin.

Le *parfait,* c'est-à-dire la base complète pour un départ définitif de l'humanité, manquait au judaïsme. Le judaïsme était un sentier correct; il devait accéder à la route et après cela lui céder la place. Aussi le Législateur divin disait-il : Moïse vous a ordonné ceci; moi je vous dis *cela*, marquant l'achèvement qu'il entendait procurer à la loi juive.

Les morales postchrétiennes, en tant qu'elles sont liées aux antiques religions persistantes, souffrent le même jugement. Quelques-unes sont horribles : nos missionnaires, nos colonisateurs le savent trop. D'autres présentent peu ou beaucoup de valeurs; toutes sont en retard, ayant résisté au progrès évangélique, refusé la plénitude des temps, de telle sorte que pour elles, le Christ n'est pas encore venu, avec sa loi rectrice et émancipatrice des hommes.

Quant aux morales des hérétiques et des schismatiques, pour les juger équitablement, il faudrait voir en quoi elles se sont inspirées de l'Évangile authentique authentiquement interprété; en quoi elles ont biaisé, contredisant la lettre ou ne sachant pas développer l'esprit. L'Église opère ces distinctions, et ne confond pas les Manichéens ou les Cathares avec Tolstoï ou avec Gladston. Toutefois, elle constate un déchet moral, par cela seul qu'elle constate un déchet dogmatique, dans toutes les confessions dissidentes. Il serait trop facile de le montrer pour les schismes grecs, et non pas moins pour les Luthériens qui ont altéré le mariage, mal reconnu les droits de la femme et de l'enfant, etc. Si je n'y insiste point, c'est que là n'est pas, pour nous, l'essentiel.

Le cas le plus grave n'est pas celui des religions dissidentes et des morales qu'elles s'incorporent; mais celui de la religion abolie, de l'incroyance, et de la morale qu'elle entend construire.

Construire!... Elle le prétend! Comme si ses préceptes, en ce qu'ils ont de suffisant ou d'acceptable, n'étaient pas simplement un reflet du milieu chrétien, un parfum d'Évangile après qu'on a rejeté l'évangile!

Il fut un temps où cette dérivation était reconnue. On enseignait *comment les dogmes finissent,* mais comment les morales restent. La morale du christianisme apparaissait comme la partie intangible de son action, dont le reste était l'enveloppe transitoire. On écartait les voiles, et l'on entrait dans le sanctuaire.

Nous sommes bien loin, aujourd'hui, de cet état

d'esprit. On nous parle des *exigences de la conscience moderne* sur un ton et avec des commentaires qui ne nous laissent aucune illusion. Nous sommes des arriérés, en morale comme en tout le reste. On en est aujourd'hui à Guyau, à Nietzsche, à l'école sociologique; on en est à tout ce qu'on veut; on cherche. Le charme évangélique est rompu, et le Juif errant, dédaignant les hautes clameurs de la croix, reprend sa route interminable.

L'attitude de l'Église à l'égard de cette attitude-là est bientôt définie.

Trois choses la frappent, dans cette apostasie morale dont le siècle est le témoin.

Premièrement, la prétention de délivrer la morale de toute attache avec la religion révélée lui paraît une immense erreur pratique. Si l'homme n'est pas tout seul pour établir sa vie; s'il y a une parole de Dieu dans le monde; si la révélation est un fait, établir la morale, même comme science, sans tenir compte de ce fait, ce serait comme si l'on voulait établir aujourd'hui l'astronomie sans tenir compte de la rotation de la terre.

Bien mieux, si ce n'est pas une parole seulement, mais une vie en commun, que Dieu nous propose : « *Voici que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles.* » — « *Si quelqu'un m'aime, mon Père aussi l'aimera, et nous viendrons à lui, et nous établirons en lui notre demeure* » : peut-on penser que la moralité humaine puisse esquiver ce sublime propos divin, et se prétendre correcte sans être aimante, sans être filialement adoratrice à l'égard de ce qui habite nos temples et nos cœurs?

La vraie morale doit partir de la vraie destinée,

qui est surnaturelle; elle doit régler toutes nos relations, y compris et surtout nos relations divines. Tellement que si, à un point de vue que nous notions tout à l'heure, la morale est une partie de la religion, sa partie pratique : à un autre point de vue, la religion avec tout ce qu'elle est fait partie de la morale, en tant qu'incluse, sous certaines conditions réalisées en fait, dans la loi de l'homme.

Deuxièmement, l'Église constate que le détachement de la morale par rapport aux doctrines dont elle a la garde, aboutit à la plus troublante anarchie intellectuelle. Toutes les notions sur lesquelles on avait cru à bon droit que reposait la moralité : le *bien,* puis le *devoir,* par lequel le bien joue son rôle régulateur; l'*obligation,* par laquelle il nous lie; la *conscience,* qui est en nous le prophète de son pouvoir; la *vertu,* par laquelle il nous plie, pour produire des effets durables; la *sanction,* qui clôt le travail et lui procure son aboutissement de bonheur : toutes ces notions sont contestées, bafouées, jugées par certains immorales, mises au ban je ne dis pas d'énergumènes et de viveurs, mais de très graves professeurs de Sorbonne, de docteurs patentés et d'illustres penseurs à la suite.

On en est venu à soutenir tout : la morale et l'absence de morale; la « *morale des faibles* » ainsi que certains appellent les notions plus ou moins apparentées à l'Évangile, et la « *morale des forts* », qui passe par-dessus tout et permet d'écraser tout, en faveur du *surhomme.* On dit : Traçons des règles, et l'on dit : Il n'y a pas de règles, il n'y a que des faits, pareils à ceux de la nature et régis par le même déterminisme. On dit : La conscience avant tout — surtout

avant l'Église, et l'on dit aussi : C'est la loi, c'est-à-dire une majorité, qui est la règle des consciences.

Que s'il s'agit de doctrines particulières, de morale individuelle, familiale, sociale, les divergences les plus monstrueuses se font voir. On vous prêche le suicide, l'homicide passionnel, la débauche sous le nom sacré de l'amour, l'adultère qui est un « droit du cœur », le divorce ou l'union libre au nom du « droit au bonheur », la lutte des classes au lieu du concours des classes, l'égoïsme nationaliste ou l'égoïsme internationaliste qui fait retour à l'individu isolé sous couvert d'humanitarisme. On entend tout; on voit systématiser tout. De très doctes livres et de très graves journaux opinent dans tous les sens, en des matières où l'unanimité serait la condition je ne dis pas de l'aboutissement supérieur, mais du départ premier de la vie humaine.

L'Église regarde, et si cela n'était si triste, cela serait pour elle triomphal. Durant des siècles, elle a fait l'unité morale. Elle n'a pas obtenu toujours une pratique bien suivie : l'humanité est trop fragile, et parce qu'elle est fragile, l'humanité est résistante, tiraillée en tous sens par des forces d'anarchie intérieures et extérieures formidables, pauvre écartelée qui a l'air de résister à la bonne traction et qui est surtout victime. Mais du moins, la direction était tracée; elle était acceptée; on s'avançait, personnes et groupes, d'une allure sublime pour quelques-uns, d'un pas tardif pour le grand nombre, d'un esprit convaincu pour tous, dans la route éternelle. La « grande paire d'ailes », comme a dit

Taine en parlant de la foi, faisait du genre humain, même peinant sur le sol, quelque chose qui sentait le vent de l'espace.

Même quand l'oiseau marche, on sent qu'il a des ailes.

Nous voici dépourvus de ce secours. Nous voici à l'émiettement complet. Il n'y a plus d'unité morale. Périodiquement, on veut nous en faire une, et cet effort est un aveu; mais le résultat, c'est qu'à force de frapper sur les poutres, tantôt sur l'une, tantôt sur l'autre, avec la prétention de consolider la charpente, on n'y voit plus que des arcatures brisées, des emboîtures qui se disjoignent, et dans les pièces mutilées, certains rêvent encore, croirait-on, de scier des bûches, sinon de casser des allumettes.

On devait s'attendre à ce résultat, vu l'immensité des problèmes auxquels se trouvent suspendus, dès qu'on les met en discussion, les principes de la vie morale. C'est l'univers, c'est l'homme, c'est le sens de leurs destinées, c'est tout et c'est le tout, qui s'y trouvent impliqués.

La foi coupe court; elle jette un pont par-dessus les abîmes; elle rejoint Dieu, et l'homme, et l'univers dans un ensemble harmonieux dont les lois sont toutes simples, en dépit de complexités partielles; elle met en quelques pages tout le code de la vie tel que le prêcha l'Homme-Dieu. Mais les philosophies, et à plus forte raison la science, qui ne sert de rien ici, quoi qu'en pensent quelques-uns, n'ont pas cette ressource. Elles se sont évertuées; elles n'ont rien fait. Ce qu'elles ont paru faire n'était au fond qu'un emprunt déguisé, et ce qu'elles avaient

fait ainsi en apparence, elles l'ont défait avec acharnement, jusqu'à l'invraisemblable chaos que tout homme sincère et renseigné, aujourd'hui, constate.

Notre Église en prend note, et elle déclare qu'il faudra faire machine en arrière ; qu'elle seule, avec son Christ, a les paroles de vie qui rassurent les consciences. Sa morale, c'est la morale, comme son Dieu, c'est Dieu. Les autres : ou des emprunts sans unité, ou des déviations dont quelques-unes de portée incalculable.

Troisièmement, l'Église prétend que, fussent-elles assurées de leur doctrine, les morales détachées de son action sont impuissantes à régir pratiquement la vie. Notre nature est trop désastreusement faible. Elle a besoin d'être stimulée, gardée, aidée, relevée. *Stimulée,* par la mise en jeu de toutes ses ressources, que la religion connaît et satisfait, alors que la raison pure ne s'adresse qu'à la partie abstraite de notre âme. La raison pure passe en aéroplane devant les fenêtres des humains et dit son mot en passant ; mais qui donc vit avec elle ?

Gardée, la nature humaine veut l'être par l'influence d'un milieu qui soit une société du bien, avec un fonctionnement régulier évocateur du bien, au lieu de l'individualisme où certains veulent enclore la vie morale.

Aidée, elle le doit être par des moyens qui se trouvent adaptés à l'homme, mais qui dépassent l'homme, la tradition universelle laissant voir ce sentiment que sans une aide supérieure, la vie morale ni ne dure, ni ne s'élève, ni ne s'étend d'une manière qui nous satisfasse. Il y faut le Dieu inté-

rieur, dont le *Daimon* de Socrate était le symbole, qui est pour nous l'Esprit divin ouvrier de la grâce, celui *qui crie en nous : Père! Père!* et qui ne veut pas que nous le quittions, ce foyer surhumain où nous sommes engagés par le Christ, tous enfants de l'Infini rendu fini, en nous, par une condescendance d'amour, tous cohéritiers de l'éternel héritage.

Enfin, *relevée,* notre nature en a besoin en tous cas, même si une fidélité relative la préserve des grandes chutes. Elle ne l'est, humainement, que par des secours dont la psychologie religieuse a les secrets; divinement, par les institutions qui nous appliquent l'effort rédempteur.

Laisser couler le sang de la croix en permettant à l'Église de le verser, afin que nous soyons, tous, ce que nous devons être, c'est-à-dire non pas des humains simplement humains, dans un monde recréé par l'Esprit, ni à plus forte raison des humains diminués, individuellement, par des vices, familialement par des désordres et des divisions, socialement par l'anarchie ou le despotisme en toutes leurs formes, mais des chrétiens, c'est-à-dire des humains au complet, en Dieu, et ensemble : tel est, pour notre Église, le programme. Or, c'est là le tout d'elle-même.

Toutes les morales qui excluent sa morale sont donc, de ce fait, pour elle, condamnées. Celles qui voudraient la corriger s'abusent; celles qui entendent s'en passer marchent au vide doctrinal, préparent leur impuissance pratique.

Ce n'est pas une raison pour que l'Église se refuse à voir le bien partout où il est. Elle s'y trouve d'autant mieux disposée que cette fois encore,

comme tout à l'heure dans les Églises adverses et utiles, elle y reconnaît son bien.

Mais que ces lueurs éparses s'unissent un jour en un foyer, c'est son vœu ardent, parce que c'est une nécessité vitale. N'oublions jamais que c'est elle, la *pierre*, sur laquelle, flamme sublime, la vie humaine doit monter.

CHAPITRE V

L'ATTITUDE DE L'ÉGLISE A L'ÉGARD DE LA CIVILISATION EN GÉNÉRAL

Si la nature de notre Église et le rôle qui en ressort expliquent son attitude à l'égard des religions dissidentes, à l'égard des morales qui se rattachent à ces religions ou qui prétendent se détacher de toute religion, ils expliquent aussi l'attitude de l'Église à l'égard de la civilisation et de ses manifestations diverses.

Avant d'aborder le détail, il n'est pas inopportun de jeter un coup d'œil d'ensemble, et de dire comment la civilisation en général et l'Église telle qu'elle est peuvent engager leurs relations; quels accords sont possibles entre elles, et quels antagonismes à prévoir.

La question est intéressante, et elle est importante à un point qu'il n'est pas besoin de souligner.

La civilisation, au sens le plus élevé du mot, pourrait se définir : un état suffisamment avancé d'humanité, en comprenant que ce terme, *humanité,* en même temps qu'il exprime une réalité positive, évoque aussi un idéal, à savoir ce que l'homme

doit s'efforcer de devenir pour répondre à sa destinée sur la terre.

Peut-être, élargir ainsi le sens du mot paraît-il à certains une violence au dictionnaire. En tout cas, le contenu évoqué aux yeux de tous par le mot civilisation est celui-ci : Une suffisante organisation politique ; un état quelque peu avancé des sciences, des arts, de l'industrie, du commerce, des finances ; un trésor littéraire et philosophique ; une élite constituée donnant le branle au progrès.

Et nous demandons quelle attitude peut prendre l'Église, quelle attitude elle prend à l'égard de ces choses.

A vrai dire, une telle question doit nous paraître élucidée d'avance. Nous n'avons qu'à nous souvenir.

Nous avons défini l'Église une synthèse de l'homme et de Dieu, par le Christ et par l'Esprit du Christ, en vue des destinées surnaturelles. Or, une synthèse de l'homme et de Dieu doit comprendre tout l'homme, comme elle comprend tout Dieu.

Bien des fois déjà nous y avons insisté, rien de ce qui est de l'homme n'est étranger, en droit ou en fait, à la religion authentique. On ne nous désincarne pas : c'est Dieu, qui s'incarne. On ne nous désintéresse pas : c'est Dieu, qui s'intéresse, qui veut bien s'intéresser à la vie humaine. Ayant trouvé bon de fonder cette vie, il trouve bon de l'actionner et de la pousser à fond ; car faire, pour Dieu, c'est achever, ce qui n'est pas achevé n'étant pas fait vraiment, n'étant donc pas divinement fait.

La différence, entre le début et la poursuite ou la fin de cette œuvre, c'est que Dieu, qui nous a faits

sans nous, ne nous achève pas sans nous. Il a fait de nous, en même temps que des êtres, des causes; en même temps que des créatures, des créateurs. Il ne fait pas la civilisation; il veut que nous la fassions. Il la fait avec nous en tant que lié à notre vie par sa présence universelle et par le lien religieux. L'Église, qui est la société issue de ce lien, ne peut donc être, en la personne de ceux qui la représentent vraiment, que favorable à l'œuvre.

D'où viendraient donc, ou plutôt d'où viennent, puisqu'il y en a, les difficultés entre l'Église et telles ou telles prétentions civilisatrices?

Elles peuvent venir de deux parts. Ou bien les éléments de la civilisation proposée ne sont pas mis dans leur ordre vrai. Ou bien cet ordre humain est coupé de ses communications avec le divin, qui doit être sa loi et sa fin toute dernière, étant sa source.

On soupçonne tout ce qui peut s'élever ici de conflits.

La vie humaine est une harmonie. Chaque élément, précieux en soi tant qu'on voudra, n'est précieux au total que s'il reste à son rang, dominant ce qu'il doit dominer, mais aussi se subordonnant à ce qui lui est supérieur, ne faisant pas marcher en queue la tête du serpent, ni la queue en tête.

Les civilisations matérielles qui négligent la culture de l'esprit n'ont pas l'approbation des esprits élevés, elles ne peuvent briguer l'approbation de l'Église. Les civilisations scientifiques, littéraires, artistiques qui négligent la morale, ne peuvent que moins encore l'espérer; car de telles civilisations,

prétendant avancer et avançant en effet, sans que ce soit dans le droit chemin, divergent davantage, et elles sont mieux armées pour le mal.

Mieux vaut, aux yeux de l'Église, le bédouin sans culture, mais loyal et de bonnes mœurs, que le gros industriel exploiteur ou le forban de lettres.

La bohème romantique n'a pas ses préférences non plus, ni davantage le naturalisme éhonté, ni le sensualisme subtil qui pourrait mettre en épigraphe à ses livres ce que quelqu'un m'affirme avoir vu sur un en-tête de lettres : *Inconduite et discrétion.*

On le disait, certain jour, à l'Académie[1], l'Église, dût-elle passer pour béotienne, n'approuve pas la pure littérature dilettante, dont la pureté signifie simplement marivaudage dangereux au premier degré et corruption au deuxième. Le troisième, qui vient vite, signifie déliquescence, énervement de l'esprit public, faiblesse sociale et retrogradation par l'un ou l'autre des chemins qui s'ouvrent promptement aux sociétés corrompues; en un mot, barbarie, ce qui justifie l'opposition de début d'une prévoyance vraiment maternelle.

Enfin surtout, — il convient de dire surtout, parce que c'est à cela que se rattache, fût-ce par des fils cachés, tout le reste — notre Église ne veut pas que la civilisation humaine, quelque parfaite qu'elle soit aujourd'hui, compromette demain et se rende inutile pour aujourd'hui même, à l'égard de l'*unique nécessaire*, en rompant ses attaches divines.

Négliger Dieu, c'est en effet, pour elle, se renfermer dans le notoirement insuffisant; c'est retourner

1. Discours de M. le comte de Mun, en réponse au discours de réception de M. de Régnier.

à ce néant de l'homme qu'elle avait voulu guérir, en raccordant notre petite vie, par Celui qui l'a assumée toute, le Christ, à Celui qui la peut grandir, grand lui-même ; qui la peut fortifier, lui, Maître de ce qui nous opprime et nous tue ; sanctifier, lui, Esprit de sainteté ; délivrer, lui, liberté que notre esclavage de tout jalouse et appelle ; éterniser, lui éternel, et remplir, lui plénitude infinie et infiniment aimante, de tout ce qui manque à l'être inassouvi qui est son fils.

Fuir ainsi le salut divin proposé à la vie misérable et mortelle ; refuser la rédemption ; s'hypnotiser sur ce qui passe, s'y murer et comme fermer sur soi la pierre du sépulcre, afin de se développer, soi-disant, dans l'espace que la mort différée laisse au cadavre encore vivant où elle travaille, c'est une façon de civilisation qui laisse mélancolique le penseur, quand il s'accoude sur la stèle où sont inscrites pour la mort les ambitions humaines ; quand il regarde de haut l'empressement exténué de cette course à l'abîme où les concurrents, avec leurs numéros sur le dos — j'entends leurs titres et leurs fastes — se succèdent en théories lamentables et bruyantes.

Notre Église, que la mélancolie ne retient pas, pressée qu'elle est d'agir et de sauver, ne s'attriste pas seulement de cette attitude-là, elle s'en irrite. Elle n'y voit plus, comme tout à l'heure, la rétrogradation relative qui fait quitter les sommets de la vie temporelle pour les régions inférieures de cette vie : elle y voit la rétrogradation absolue qui ramène au néant la créature portée vers l'infini par une adoption divine.

C'est là, remarquons-le bien, ce qu'il faut voir dans cette fameuse déclaration du *Syllabus* qui s'oppose à ce qu'on dise : *L'Église peut se composer avec la civilisation moderne.*

Par ce mot : *civilisation moderne,* nous savons bien ce qu'on voulait dire, sous Pie IX, et nous savons aussi ce que certains voudraient dire aujourd'hui. La civilisation moderne, c'est ce que d'autres appellent la société laïque, et, chez les pires d'entre eux, c'est la guerre à l'Église, par conséquent l'impossibilité pour celle-ci de composer; mais pour les meilleurs — je dis dans ce groupe-là — c'est encore, à l'égard de l'Église, la négation de son travail; car c'est premièrement une opposition à des règles individuelles, familiales ou sociales dont elle se constitue la gardienne, les croyant indispensables au salut de l'homme, et deuxièmement, c'est une opposition, par cela seul que c'est un refus ou un dédain relativement à l'orientation supérieure de la vie.

On voudrait se passer de Dieu ; s'organiser sans lui ; se mettre à l'aise au milieu de préoccupations et d'objets où il ne serait pour rien ; régir les vies individuelles, les familles, les corporations, les cités et les groupes internationaux avec des principes opposés aux siens ou ignorants des siens, et ensuite, par une condescendance dédaigneuse, en faveur de la paix et des bons rapports avec ceux qui y croient, on voudrait bien l'inviter à sa table. Bien entendu en lui marquant exactement sa place : la dernière.

On ferait présider le banquet par un chef politique ; on mettrait à sa droite un banquier, à sa

gauche un journaliste, tout autour des acteurs, des chimistes, des généraux, des romanciers, des industriels, des peintres, et, tout au bout, si ce n'est serviette en main pour aider au service, Dieu, qui ferait ainsi preuve de bonne humeur et se concilierait la civilisation *moderne*.

Mais non! ni Dieu, ni l'Église pour Dieu, ne s'arrangent d'une telle conciliation.

Dieu veut être ce qu'il est; l'Église veut qu'il le soit. Et quand on est ce qu'est Dieu, on a droit non seulement à la première place, mais, d'une certaine façon, à toute la place, et c'est soi, Dieu, qui invite les humains.

Oh! ne voyons pas là un orgueil transcendant. Dieu n'est pas orgueilleux, lui qui, dans la personne de son Christ, a frôlé de son épaule meurtrie les ruelles basses de Jérusalem et accepté le supplice des esclaves! Mais cet humble Infini veut une place qui lui permette de jouer son rôle. Ce n'est pas lui, qui en a besoin; c'est nous, qui ne sommes rien, s'il n'est tout.

Dieu à la seconde place, et surtout à la dernière, nous devient inutile. Le subordonner à quelque chose, c'est le supprimer en le blasphémant, parce que l'utilité de Dieu, c'est de donner la loi, comme il a donné l'être, et de procurer ainsi l'aboutissement. S'il vient une fois la vie organisée sans lui, poussée vers d'autres fins toutes terrestres, sinon infernales, engagée dans les chemins de toute chair, qui aboutissent à la mort à travers l'illusion, à quoi servira-t-il?

Il ne pourrait que suivre le train de cette marche folle. Et conçoit-on le Créateur aidant sa créature à

se perdre ? Quand elle a renfermé sa vie dans le néant de toute réalité sans Dieu, voit-on Dieu survenant pour lui dire : C'est bien; dans ton néant accepté, moi, l'Être, je serai ton complice et ton serviteur ?

Cette conception, si l'on y réfléchit, est satanique. C'est le péché de Lucifer, qui veut se substituer à l'Éternel et qui, non content de dire : Je ne servirai pas ! voudrait ajouter encore : Que Dieu serve !

Plus grave sera le conflit, est-il besoin de l'ajouter, si à ce faux libéralisme, qui est déjà une révolte, on ajoute l'hostilité déclarée, et si la civilisation que l'on décrète est pour une forte part une atteinte à ce que représente l'Église.

Si la « *science* » se présente comme une antithèse du dogme; la « *philosophie* » comme un mépris de toutes nos positions doctrinales ; la morale « *positive* » comme une ignorance du bien; les « *affaires* » comme l'injustice et l'usure systématisées ; la « *politique* » comme un anticléricalisme et la « *littérature* » comme une médisance continue à l'égard de tout ce qui est religieux, que dirons-nous, chrétiens, d'une pareille civilisation ?

Nous en dirons ce que nos pères disaient du paganisme courroucé ou ricaneur : nous l'appellerons diabolique. Et nous ajouterons bien, comme Lactance, comme Basile, comme Augustin, que le diable peut servir, Dieu étant plus fort que lui et l'obligeant à tirer le véhicule même lorsqu'il ronge le mors. Mais cette civilisation en elle-même, pour autant qu'elle méprise Dieu et qu'elle persécute son œuvre, nous en serons les barbares, comme saint

Paul consentait à l'être pour embrasser la folie de la croix.

Toujours est-il que ce qui est condamné ainsi, ce n'est pas, au vrai, la civilisation, mais sa contrefaçon ou son arrêt. Contrefaçon, si l'on combat des vérités et des biens par le moyen d'erreurs et de vices; arrêt, si l'on propose des vérités partielles qu'on prétend suffisantes, des biens caducs dont on veut se contenter.

Barbarie civilisée : c'est le mot qu'emploierait l'Église pour caractériser ces deux cas.

Une fois compris ce que c'est que l'Église, cette attitude de sa part doit sembler toute naturelle.

Ce qui le sera encore davantage, au positif, cette fois, c'est l'aide qu'elle fournira, sans en faire son but propre, à toutes les branches de la civilisation bien comprise.

Apportant Dieu et toutes les influences de Dieu; appliquant son action au centre même de notre activité créatrice : dans notre esprit, pour l'empêcher de se dévoyer; dans notre volonté, pour maintenir l'équilibre entre une lâcheté perverse et une tempérance brouillonne; dans notre sensibilité sanctifiée, pour l'écarter des épuisantes voluptés où passe, nous le savons trop, le plus clair de l'effort civilisateur : en agissant ainsi sur l'homme, avec Dieu, l'Église se fait voir une puissance de civilisation incomparable.

A mesure qu'elle-même pénètre mieux dans le secret de son essence — car elle progresse, avons-nous dit, *croissant en âge et en sagesse*, comme son Christ, *devant Dieu et devant les hommes;* à mesure

qu'elle met au jour d'un plus grand nombre d'intelligences les vérités qu'elle porte et dans de plus nombreux cœurs les immenses vouloirs qu'elle conçoit, elle grandit et elle grandira comme valeur civilisatrice.

L'Évangile est à peine à pied d'œuvre; mais il a le temps devant lui, et celle qui le fait agir n'a ni hâte qui la secoue fiévreusement, ni non plus de découragement qui l'arrête. Elle a épousé un Éternel, et cet époux divin lui a révélé le secret des sublimes gestations qui ont enfanté les espaces et leurs nébuleuses, les soleils et leurs planètes, les flores et les faunes séculaires, les humanités commencées, poursuivies et qui s'achèveront, si elles le veulent, c'est-à-dire si elles n'abusent pas des redoutables privilèges que leur confère leur liberté.

La marche de notre humanité à nous veut notre fidélité à Dieu, notre union à son Christ, ensemble, et par conséquent le fonctionnement consenti de notre Église.

Dieu n'abandonne pas l'homme : il ne faut pas que l'homme abandonne Dieu, en lâchant la main de chair avec laquelle Dieu fait la chaîne.

Unis à l'Église, unis au Christ, unis à Dieu, c'est la même chose. Par ce concours, la civilisation fait son œuvre; sans cela elle nous tue : telle est la vérité qu'il faudrait reconnaître, en attendant que nous voyions en détail comment se vérifie cette affirmation dans les divers domaines où s'exerce le génie civilisateur.

CHAPITRE VI

LA CIVILISATION MATÉRIELLE

Que la civilisation matérielle soit admise à bénéficier de notre proposition générale, tellement que l'Église, en droit et en fait, se montrerait à son égard une amie, on en pourrait douter; car il est bien certain que l'Église ne cherche pas à nous attacher à la terre. Nous y adhérons assez de notre poids. A chaque instant, elle nous rappelle le *vanitas vanitatum* de l'Ecclésiaste. Elle nous prédit la fin de tout et notre propre fin. Elle se rencontre avec la science pour nous dire : La terre et les cieux passeront, et avec ce regard d'éternité qui est le sien, elle voit déjà réalisé ce vers quoi toutes choses marchent. Le chemin de toute chair est jalonné par elle d'écriteaux sur lesquels elle dit : « *Que sert à l'homme de gagner l'univers, si c'est au détriment de son âme !* »

On dira que cela n'est pas encourageant pour l'industrie, pour la navigation, le commerce, l'agriculture, les mines ou les transports.

Peut-être! Mais d'autre part, je vois que l'Eglise a un pied, par elle-même ou par ses enfants les meilleurs, dans tout ce qui se fait de grand et d'utile

dans le monde. Je vois que ce sont ses moines qui ont défriché l'Europe ; qu'elle a réhabilité le travail, quand le dilettantisme païen l'abandonnait aux esclaves ; que sa liturgie, qui fait foi, au nom de l'axiome : *Lex orandi lex credendi,* prévoit des requêtes et des bénédictions, disions-nous, pour tout ce qui touche à notre vie, même la plus matérielle ; à nos intérêts, même les plus temporels : pour nos maisons, nos fontaines, nos prairies, nos fermes avec leurs animaux domestiques, nos greniers avec leurs semences, nos usines, nos fours à chaux, nos voies ferrées, nos ponts, nos télégraphes et nos téléphones, nos bateaux, aujourd'hui nos aéroplanes.

Et craignant d'oublier quelque chose de ce qui nous intéresse, voulant prévoir même l'imprévisible, elle aura ses bénédictions *ad omnia, ad quæcumque volueris ;* bénédiction de toutes choses, qui sont, dans sa pensée, une bénédiction de la vie, de toute la vie, pourvu que la vie consente à valoir, en se rattachant à ce qui seul vaut par soi ; pourvu que dans la prière qu'on formule en sa faveur, elle consente qu'on exprime cette pensée qui est celle de l'Église au sujet de la civilisation matérielle : « *que nous passions, Seigneur, à travers les biens temporels de façon à ne pas perdre les éternels* » (Collecte du IIIe dim. après la Pentecôte).

Le temporel de notre vie, c'est ce qui passe ; l'éternité de la vie, c'est ce qui reste. Mais il faut bien comprendre que ce qui passe, s'il sait s'unir à ce qui reste, prend, lui aussi, une valeur d'éternité ; car c'est toute notre vie, la matérielle comme l'autre, qui est engagée dans le grand courant divin.

Faut-il dire une fois de plus ce que nous disions

à propos de la civilisation prise en général : On ne nous désincarne pas : c'est Dieu, qui s'incarne, c'est Dieu qui, par son Christ, épouse la réalité de toute chair. Or, notre chair est en continuité avec son milieu naturel et a besoin de le conquérir. La vie est une emprise. Par l'alimentation, nous empruntons à notre milieu pour entretenir la vie ; par la civilisation matérielle, nous empruntons à notre milieu pour enrichir la vie. Nos découvertes et leur exploitation sont comme une entreprise pour allonger nos membres, développer leur vigueur, seconder leur effort en le multipliant, faire de tout ce qui s'emploie comme un levier, le levier d'Archimède, destiné à soulever le monde.

La religion, en divinisant l'homme, en divinisant sa chair, dont elle fait un *temple de l'Esprit-Saint*, doit donc diviniser les prolongements de sa chair, les richesses dont elle s'accroît, ses assimilations successives.

Dieu, s'incarnant dans l'homme : individuellement dans le Christ, socialement dans l'Église, prend pour corps intégral, si je puis dire, toutes les réalisations incorporées à la vie humaine, à moins qu'elles-mêmes ne se détachent, pour se corrompre.

La civilisation, si elle consent à être chrétienne — je dis la civilisation matérielle — est une incarnation poussée plus loin, épanouie dans la nature, qui participe ainsi au surnaturel : humble corps de Dieu, où l'âme, qui est l'Esprit-Saint, pousse sa pointe.

Saint Paul disait que par nos souffrances acceptées et volontairement rédemptrices, nous ajoutons ce qui manque à la Passion du Christ : ici, c'est ce qui manque à l'incarnation, qu'il s'agit d'ajouter, en

incorporant la nature dominée, le milieu naturel conquis à la vie humaine sanctifiée par la grâce et divinisée en son chef humano-divin.

Notre Eglise *catholique* — nous savons que cela veut dire universelle au plus large sens — ne peut donc pas se désintéresser. Elle n'a pas plus le droit de se *dématérialiser,* en ce sens-là, qu'elle n'a le droit de se *désincarner,* reposant sur l'incarnation.

Ce qui est vrai, c'est que l'Église, tout en restant en communication avec tout, n'a pas en tout objet le point d'application de son travail. Le savant n'est pas l'ingénieur, ni l'ingénieur l'ouvrier, ni l'ouvrier le manœuvre, ni le manœuvre l'outil. Mais dans la chaîne d'action ainsi formée, le travail du savant, en apparence désintéressé, profite à l'ingénieur, à l'ouvrier, au manœuvre et à l'outil. Bien mieux, il leur profite d'autant plus qu'il demeure davantage désintéressé, c'est-à-dire absorbé en ses contemplations fécondes, loin des applications immédiates, loin du public qui les attend.

Le public ne sait pas cela. Les réalisations ont sa bonne presse. L'aéroplane a plus de succès que les calculs de Newton, et Pasteur doit sa renommée plutôt à son traitement antirabique qu'à des théories générales dont les applications s'étaleront dans des siècles. Mais c'est pourtant ainsi. La tour d'ivoire du penseur est comme la cime sereine et blanche, elle aussi, des monts neigeux d'où descendent en cascade ou en infiltrations incessantes les forces vives et les fécondités répandues.

Ainsi l'Église, cantonnée en son travail sanctificateur, fait davantage pour la civilisation matérielle à mesure qu'elle la dédaigne, soi-disant, c'est-à-

dire qu'elle la met à son rang dans ses préoccupations et refuse de s'y impliquer en désertant les hauts sommets de la vie spirituelle.

Saint Augustin, dans son livre des *Dimensions de l'âme* (*De quantitate animæ*), assigne sept degrés dans le développement de la vie. Le premier nous est commun avec les plantes (*animatio*) ; le deuxième avec les animaux (*sensus*) ; le troisième, qui est la capacité civilisatrice prise au sens matériel (*ars*), nous est propre déjà, mais c'est le plus bas degré de l'échelle humaine ; il y en a quatre au-dessus, et ceux qui veulent le mettre au sommet premièrement prennent une place réservée, deuxièmement feront chavirer l'échelle par la lourdeur de ce faîte.

Les forces morales sont le soutien des forces matérielles et leur sauvegarde. C'est l'âme qui, par définition, *anime* le corps et le défend de la décomposition du cadavre. Montant plus haut, nous devons dire : Le surnaturel garde le naturel dont il s'est constitué l'âme.

Ceux qui se figurent que nos prédications du néant de tout, à savoir du néant de tout sans Dieu, et du néant relatif de la vie matérielle à l'égard de la vie spirituelle, sont comme un stupéfiant propre à décourager le progrès, ceux-là ignorent ou ils oublient les conditions les plus fondamentales de la vie.

Le meilleur ami de la civilisation matérielle n'est pas l'illuminisme passionné qui en voudrait faire un tout, une fin en soi : c'est une appréciation pondérée, qui met tout à sa place et ne permet à rien de déborder.

Celui qui croit que la vie matérielle est tout, ou

qu'elle est le principal, lui sacrifie le meilleur, mais aussi, sottement cette fois, autant que coupablement, cela même qui la produit tout au fond, à savoir les valeurs morales, et il y emploie des moyens qui l'avilissent d'abord et à la fin la tuent, à savoir les vices.

La matière ne se soutient pas à elle seule; c'est l'énergie des âmes qui la fait monter en puissantes et durables réalisations. Et l'énergie des âmes a besoin elle-même d'être contenue, harmonisée, défendue contre les déviations. Et qu'est-ce qui peut mieux le faire que cette vertu chrétienne qui, raccordant à Dieu tout ce qui est de l'homme, nous met dans l'harmonie, en faisant notre loi d'action de la pensée créatrice elle-même, dont le reflet dans la raison, le reflet dans la nature, le reflet dans nos œuvres, où se mêlent la raison et la nature, est cela même qu'on appelle civilisation.

L'Église, en se consacrant aux vertus intérieures et en paraissant dédaigner tout le reste, travaille donc plus que personne pour tout le reste. En adoptant comme spécialité la préoccupation exclusive ou quasi exclusive du Royaume des Cieux, elle prépare les meilleurs triomphes à tous les royaumes du temps. « Chose étrange, a écrit Montesquieu, en une phrase souvent citée, cette religion qui n'entend s'occuper que des intérêts de l'autre vie est encore celle qui réussit davantage à sauvegarder ceux de celle-ci. »

Ceux qui *usent de ce monde comme n'en usant pas* sont ceux qui en usent bien, et qui en ménagent l'avenir, parce qu'ils le traitent avec respect, au lieu de ne le pousser fiévreusement aux réa-

lisations que pour l'engouffrer aussitôt dans les égoïsmes.

Un soi-disant civilisé de l'Arkansas mange une forêt en une année pour fabriquer de mauvais papier où l'on imprime de mauvais livres, et il n'a nul souci de replanter, parce qu'il faut faire fortune en dix ans, et après lui, le déluge! Les anciens moines plantaient et respectaient les jeunes arbres, espoir du sol et de ses sources. C'est un symbole. Toute la vie est ainsi.

Quand on dit de notre Église qu'elle habite dans un autre monde, c'est vrai; mais le monde qu'elle habite est le gardien de celui-ci et lui donne tout. Ciel rayonnant de lumière et de chaleur fécondante; source cachée ou visible de tout ce qui se dépense ici d'activité utile; remède de tout ce qui peut y engendrer de la mort ou y tendre des pièges à la vie : voilà ce que l'Église insiste à montrer. Elle n'a pas besoin après cela de pousser à la roue de nos véhicules. Elle le fait quelquefois; mais plus souvent elle a le devoir de manier le frein, non pour arrêter : elle défend qu'on s'arrête, nous faisant du travail une loi; mais pour garder des chutes, quand on s'engage imprudemment sur les pentes.

L'instinct est là qui active, sous le nom d'ambition; qui immobilise, sous le nom de paresse; qui dévie et qui absorbe la force, sous le nom de sensualité dévoratrice, de colère destructrice, d'orgueil accapareur, d'avarice, d'alcoolisme, de surmenage absurde et stérilisant. L'Eglise est là qui arrête quand il faut, qui stimule quand il faut et qui redresse toujours.

Et ce qu'elle fait à l'égard des individus, elle le

fait pour les âges. Aux âges barbares, elle a appliqué ses bras au travail de la terre; c'est elle qui a commencé l'exploitation un peu large de ce pays, qui l'accuserait maintenant volontiers de barbarie. Aujourd'hui que l'œuvre est lancée et que nos siècles jouisseurs en abusent, ce n'est pas à elle de pousser. Elle ne retient pas non plus; mais elle régularise, et elle cherche à développer ce qui permettra d'utiliser le progrès sans faire tort à la fin dernière, en la servant, au contraire, et en servant, au-dessous d'elle, toutes les autres.

Harmonie, harmonie, c'est le nom de notre Église. Sagesse individuelle et sagesse séculaire : tels seraient, si elle était entendue, les hauts faits de son action.

La matière seule, elle n'en veut pas. Elle sait trop ce qu'il en coûte et aux pauvres hallucinés qu'elle séduit, et à l'œuvre de Dieu sur la terre. Son Christ, qui résumait en soi l'homme et Dieu, a trop souffert de cet obstacle commun de sa divinité et de son humanité sanctifiante.

N'est-ce pas sous ce poids que le *Ver de terre* divin était broyé; sous ce rocher, qu'il raidissait douloureusement toutes ses forces? Soulever la matière et dégager l'esprit, c'était une part immense de son lot. Il y avait travaillé si longtemps et de telle façon, avec tant de provocation dévouée, mais inflexible, que la matière, à la fin, se révoltait. C'était elle qui le poursuivait, par la haine des jouisseurs du temple; c'était elle qui se faisait complice, dans l'indifférence du Romain tendu vers les grandeurs de chair, et c'était elle aussi qui poussait le peuple à l'enthousiasme en face d'un miracle de

pain, mais qui le faisait retomber à la dispersion, symbole de l'abandon universel, à l'égard de son Christ spirituel.

Pour vaincre, au bénéfice de qui voudrait le suivre, cette puissance d'oppression, le Christ dut la charger avec sa croix, comme le bloc qu'un géant brandirait; comme les portes de Gaza que Samson hissait sur sa montagne.

Arrivé au Golgotha, épuisé, il y étendit sa chair. Il s'y fondit comme le métal précieux dans l'alliage, pour en changer l'essence. Il la dressa; il cria en elle, avec l'angoisse du sacrifice, l'hosanna de la victoire, et en mourant, par ses plaies toutes béantes vers le ciel, il la fit exploser en âme. Sa mort fut le triomphe de l'esprit, et, pour la chair elle-même, pour la matière qui la prolonge, ce fut l'espoir de la résurrection et des apothéoses finales.

S'il a fallu ainsi crucifier la matière pour la laver de ses taches, ce n'est pas à nous de l'aller prendre au-dessus du courant rédempteur pour l'exploiter de nouveau en païens, sans réfléchir aux conditions de son utilité, au danger de ses abus, à la toute-puissance qu'elle peut révéler pour le mal et à la puissance relative seulement qu'elle exerce pour le bien.

Laissons-la dans le courant. Que le sang divin la baigne et que l'Esprit divin la pénètre. Divine, elle peut l'être elle aussi; mais au prix de quel effort moral! L'humanité ne fournit guère cet effort. Alors, laissons l'Église défiante et maternelle, grondeuse et bénisseuse pourtant, comprenant toutes les tâches, les assumant au besoin, les voulant accomplies, mais aussi dépassées par l'élan spirituel et chrétien de toutes les âmes.

Celle qui a pour spécialité l'Unique Nécessaire doit en remplir nos yeux avec les siens, comme la vache du poète qui, ruminant faiblement l'herbe du pré, non révoltée contre les lois de la vie, soumise au champ, reposée sur le sol, mais le regard plus haut que l'horizon des javelles, reflétait tout le ciel dans ses yeux et enseignait l'homme, en lui apprenant à regarder Dieu.

CHAPITRE VII

LA CULTURE INTELLECTUELLE

Quand il s'agit de culture intellectuelle, les restrictions tout à l'heure obligées paraissent devoir tomber, et l'attachement au savoir être l'une des caractéristiques de l'Église.

Beaucoup d'apologistes, en effet, s'en tiennent là. Ils montrent dans l'Église le porte-flambeau qui maintient dans le monde les vérités indispensables. Elle protège, disent-ils, les autres en se constituant, dès le début de ses succès, l'admiratrice des anciennes civilisations, la conservatrice et la propagatrice de leurs œuvres, le premier foyer des sciences, la fondatrice des Universités et des écoles populaires, l'inspiratrice des œuvres les plus éclatantes de la philosophie, des lettres et de la poésie dans tous les siècles où s'étend son empire.

Ce qu'ils en disent est pure vérité. Et c'est une belle contre-partie à ces thèses méprisantes, haineuses et par conséquent myopes, qui accusent l'Église d'ignorantisme systématique, de tendances rétrogrades sous le nom d'immutabilité, de fanatisme en vue de perpétuer son autorité, comme si à l'abri

des ténèbres seulement, ses dogmes pouvaient vivre et son influence régner sur des âmes hébétées.

Mais là n'est pas, pourtant, la vérité entière. Il faut s'élever au-dessus de ces deux thèses pour et contre, dont l'une est fausse et injurieuse, l'autre vraie, mais incomplète et incapable d'interpréter à elle seule tous les faits.

Je demanderai donc une fois de plus, et toujours : Qu'est-ce que l'Église? C'est l'organisation de la vie en vue des fins surnaturelles. Et que sont les fins surnaturelles? — C'est l'achèvement de l'homme par son épanouissement dans le divin. Mais comment le divin peut-il ainsi faire irruption, pour la transfigurer, dans la chétive vie de l'homme ? Évidemment par la fenêtre supérieure de notre âme. L'esprit, uni à Dieu qui est Esprit, vivra intelligiblement les richesses infinies de l'ineffable, et c'est seulement par contre-coup que, dans l'unité de notre être, germeront les bonheurs dont a soif et auquel a droit le multiple composé que nous sommes.

A l'égard de la fin dernière, l'intelligence est donc en tête. C'est elle l'outil de la destinée, puisqu'elle doit opérer cette préhension de Dieu d'où résulteront pour nous tous les biens inclus en ce mot : béatitude. « *La vie éternelle, c'est qu'ils vous connaissent, ô mon Père* ».

De là cette préférence de l'Église, qui en étonne quelques-uns, pour la vie contemplative par opposition à la vie active. C'est la philosophie de l'homme qui le veut; c'était une thèse aristotélicienne avant d'être une thèse théologique. En tout cas, c'est la pensée de l'Église nettement affirmée, ce qui donne à supposer que l'Église, puisqu'elle fait ainsi consis-

ter en lumière son unique nécessaire, n'est pas un ennemi de la lumière.

Mais il faut ajouter aussitôt que cette lumière en quoi consiste le but dernier, n'est pas atteinte par l'effort à niveau. Elle dépasse l'homme. Elle est pour notre entendement, fût-il armé de toute la science, ce qu'est le soleil pour le hibou. L'homme qui s'instruit, l'homme qui monte au génie est à l'égard de ce résultat comme celui qui monte sur un caillou pour se rapprocher des astres. Effort stérile, voire enfantin, bien que ce soit vrai, après tout, qu'en montant sur un caillou on se rapproche des astres.

Ce n'est donc pas la science qui, parce que science, peut nous faire accéder à ce but-là. Le moindre atome de charité y confère mieux ; car c'est à notre effort vertueux qu'on le prépare. Celui-là donc peut l'espérer non pas qui étudie en tant qu'il étudie ; qui puise, avec son dé, dans l'océan de la vérité éternelle ; mais qui, étudiant ou gardant des moutons, monte au niveau de l'objet en aimant Dieu, et par là, en faisant sa possession, pour demain, lorsque les voiles tomberont, de la divine vérité qui est lui-même.

Science de Pasteur, culture de Gœthe ou de Leibniz, philosophie d'Aristote ou de Platon, tout cela, laissé à soi-même, est plus loin de la vraie conquête du vrai que la simplicité d'un enfant chrétien ou que la charité en humble cornette.

La charité dans le grand sens du mot, c'est-à-dire l'amour du bien divin et de tout ce qui le reflète, surtout en nous et en nos frères : tel est, pour notre Église, le chemin du savoir, pour autant qu'il est le but de la vie.

« *Quand je parlerais les langues des hommes et des anges;... quand j'aurais la science de tous les mystères et toute la connaissance... si je n'ai la charité, je ne suis que l'airain sonnant et la cymbale bruyante.* »

Dans ces pensées, on peut prévoir si l'Église fera passer la science avant tout! Elle lui garde son estime; elle déclare qu'en théorie, dans l'absolu, la science est supérieure à la vertu même, puisqu'elle en est le but. On est vertueux pour s'achever en valeur, en Dieu, et cet achèvement est substantiellement *connaissance.* Mais à l'égard de ce temps-ci, où nous sommes en chemin, les valeurs se retournent. La vertu reprend le primat. Pour le voyageur qui attend une fortune au bout de son chemin, l'essentiel n'est pas de cueillir des brindilles sur la route, eussent-elles leur prix. L'essentiel est d'arriver. Nous marchons. Ce qui accélère la marche : telle est, ici, la vraie richesse. Si c'est la science, comme pour le docteur chrétien, pour le savant professionnel, le professeur ou l'amateur dont les devoirs, par ailleurs, sont remplis : vive la science! on ne la prisera jamais assez haut.

Mais si la science est un obstacle, reflet qui prend la place du soleil; si le devoir en exige l'abandon, ou s'il suggère à son égard la prudence, ou s'il en remet à plus tard les joies, plus tard ici ou plus tard là-haut : vive le devoir! « *Il vaut mieux,* dit l'Évangile, *entrer dans la vie n'ayant qu'un œil que d'avoir deux yeux et d'être jeté dans le feu de la géhenne.* » Ouvrir l'œil spirituel, dût-on pour cela fermer l'autre, ou ne l'ouvrir qu'à demi, cela vaut mieux que d'être exclu du royaume des voyants.

Le point de vue de l'Église est ainsi bien marqué. Si tels s'en scandalisent, elle n'aura cure de ce pharisaïsme compliqué de mandarinat. Si honorer le savoir c'est le mettre au-dessus de tout, elle s'y refuse. Ni *pour* avec aveuglement ; ni *contre* avec bassesse ; ni *étrangère* non plus : telle est, résumée en trois mots, l'attitude de l'Église.

Que si l'on songe, avec cela, aux circonstances diverses au milieu desquelles l'Église s'est développée et mène aujourd'hui encore sa vie, on aura de quoi s'expliquer tous les faits.

Au début, il s'agit pour l'Église de se former, de déclarer son but transcendant, de marquer sa position au-dessus de tout ce qui passe, de s'opposer pour se garder et pour se différencier, à tout ce qui peut lui nuire comme à ce qui prétendrait l'absorber.

Or, la culture de ce temps-là est hostile. Quand elle pénètre au dedans, c'est fort souvent avec la prétention de s'imposer, substituant au dogme authentique une doctrine arbitraire, une *gnose,* comme il y en avait tant, « *inutilisant la croix du Christ* », disait saint Paul, et invitant donc aux avertissements célèbres : « *Ne soyez sage qu'avec sobriété* ». « *Dieu a choisi les choses folles de ce monde pour confondre les sages* ». « *Nous n'avons pas reçu l'esprit du monde, mais l'Esprit qui vient de Dieu, afin que nous connaissions les choses que Dieu nous a données par sa grâce* » (I Cor., II).

Rendre ainsi les intelligences « *captives du Christ* », « *en qui sont cachés tous les trésors de la sagesse et de la science* », c'est le travail nécessaire. Il s'agit de nous raccorder à Dieu, par le Christ. Avec cela, on aura tout ce que la sagesse

recherche, fût-on dépourvu de moyens de sagesse. Sans cela, on n'aura rien, fût-on le plus sage des sages. La science qui enlève cela aux hommes est une ennemie ; on la répudie, on la condamne : non en elle-même, mais en sa déviation, parce qu'elle s'est constituée à l'état d'empêchement, par rapport à la science suprême qu'ébauche en tout chrétien et que communiquera un jour à tout chrétien la communion à la vie de Dieu.

Plus tard, le milieu change. Dès le IIIe siècle, l'Église a conquis ou à peu près tout ce qui compte au point de vue intellectuel. Sa doctrine est fixée. Elle doit lutter encore contre les déviations ; mais elle n'a plus à se faire connaître ; elle peut regarder autour de soi et utiliser — Dieu sait si les Pères du IVe siècle l'ont fait largement ! — toute la culture ambiante. C'est alors que, comme son Christ, « l'Église enfant est *assise au milieu des docteurs, les écoutant et les interrogeant,* faisant siennes les vérités qu'ils profèrent, corrigeant leurs erreurs, suppléant leurs insuffisances, achevant leurs ébauches, développant leurs intuitions, et ainsi, peu à peu et grâce à eux, donnant à son enseignement plus de largeur et plus de précision ».

Ces paroles sont de Newman, et elles disent bien le sentiment de notre Église. Les grands penseurs du christianisme, les Augustin, les Thomas d'Aquin, les Bossuet — je ne cite que les sommets — se sont efforcés de tout comprendre, ont reflété tout le savoir de leur temps, et, sans *se livrer* à la science, serviteurs du seul Christ, ils l'ont aimée passionnément et l'ont portée d'autant plus haut qu'ils n'en acceptaient pas les entraves.

A côté d'eux, une foule de spécialistes en tous genres ont fait de la science, l'Église applaudissant. Quand elle les a repris, sauf erreur, — car les erreurs humaines ne sont pas étrangères à une société divino-humaine, — c'était qu'ils s'opposaient ou semblaient s'opposer à ce qu'elle est chargée de défendre. Alors, elle a été de fer, et il n'est pas de respect qui ait pu lui faire priser, dans l'humain, ce qui résiste à Dieu. Mais ce n'est point là rejeter la culture; c'est l'épurer, la sanctifier par conséquent et s'efforcer de la rendre toute divine.

Regardez aujourd'hui ce que combat l'Église, ce qu'elle approuve, vous constaterez la même chose.

L'orgueil, l'enivrement dont tout le siècle dernier a été la victime et qui risquait de dévoyer la pensée, de la jeter dans les aberrations les plus graves; l'emploi exclusif de certaines méthodes, qui écartaient comme illusoires les plus sublimes vérités, indépendantes de ces méthodes-là; les erreurs pervertissantes; les négations qui nous rejetaient, loin de l'éminente dignité du chrétien, dans les basfonds de la matière déifiée en paroles, laissée, en fait, à sa misère et à son néant pour nous : voilà, mais voilà seulement ce que l'Église a condamné et qu'elle condamne.

De ces condamnations, elle ne reviendra pas. La science à ce prix ne lui fait pas courber la tête. Elle entend regarder plus haut. Et si l'on dit qu'elle est ennemie de la science athée, matérialiste ou agnostique, c'est vrai. Qui pourrait s'en étonner?

Si l'on dit même qu'elle est ennemie de la science *indépendante*, je dis systématiquement, non pas dans ses méthodes, qui sont indépendantes de droit;

mais dans l'emploi humain de son effort et dans son attitude totale, prétendant ignorer le fait divin et sa révélation par le Christ, s'exposant ainsi à le piétiner, alors que ses maîtres font profession de s'incliner devant le moindre fait acquis à l'expérience et de lui sacrifier tout système : si l'on dit que l'Église est ennemie de cela, c'est vrai encore, parce que l'indépendance de l'humain par rapport au divin est un refus d'unité qu'on est obligé d'appeler une révolte. « *Qui n'est pas avec moi est contre moi* », faut-il dire ici encore, bien qu'il soit vrai également d'ajouter : « *Qui n'est pas contre vous est avec vous* ».

Disons et redisons : La science prise en elle-même et quant à ses méthodes, si elle se tient à son rang et ne déborde point, est amie, par cela seul qu'elle est indépendante. Mais ce dualisme qui enchante certains esprits : *Oratoire et laboratoire,* n'est pas admis de l'Église. Le dualisme est une hérésie en tout. L'unité doit régner, sans confusion, sans dispersion non plus, parce que le Dieu un, lien de la gerbe universelle dont le Christ assemble les épis, ne veut rien laisser choir. Par lui, tout aboutit; sans lui rien ne vaut pour demain ni ne subsiste aujourd'hui d'une consistance pleine.

La vérité, c'est donc la subordination non de la science, encore une fois, prise en elle-même; mais de la science quant à ses fins et quant aux résultats heureux ou malfaisants de son travail.

Ajoutons, pour finir, que l'Église, si elle aime la culture, et si pourtant elle lui accorde une valeur relative, non absolue, doit se garder des impatiences

que, périodiquement, nous aimerions lui voir partager.

L'Église n'aime pas les modes intellectuelles, parce qu'elles sont excessives, comme les autres. Elle n'approuve, doctrinalement, pas plus les chapeaux de un mètre que les chapeaux réduits à une fleur. Elle veut qu'on se couvre la tête, et qu'on puisse cependant passer par les portes. On n'y passe point, par les portes de vérité, quand on force un point de vue aux dépens de ce qui le complète, le corrige, et le rend vrai.

Ainsi, *théoriquement*, le réalisme grossier et l'idéalisme utopique, le matérialisme et le spiritualisme extrascientifique; *pratiquement*, le libéralisme anarchique et l'autoritarisme oppressif, le pessimisme et l'optimisme païen, etc. etc., toutes ces déviations de droite et de gauche qui, successivement, toujours avec des prétentions à l'éternité et à l'infaillibilité, se succèdent dans l'histoire si glorieuse et si triste à la fois de la pensée humaine, lui sont également adversaires.

C'est à cause de cela principalement qu'elle paraît rétrograde.

Il est bien vrai qu'elle s'adapte lentement, même à la vérité : une grande armée ne s'avance pas comme un enfant de troupe, et d'ailleurs il y a dans le principe religieux lui-même une tendance à la fixité dont il faudra se défier, là où il n'est pas de mise. Mais ce n'est pas là ce qui irrite si fort contre l'Église. Ce qui irrite, c'est que, soucieuse de vérité qui demeure, elle ne s'adapte pas du tout aux jeunes erreurs, aux exagérations, aux marottes. Or, c'est à cela qu'on tient, parce que cela c'est nous, c'est *notre* vérité, ne fût-ce qu'imparfai-

tement, ou si peu, ou pas du tout *la* vérité[1].

Alors, on accuse l'Église de routine invétérée. On la quitte, soi-disant, pour marcher. Éloigné d'elle d'un pas, on la frappe. Et l'Église, vénérable outragée, prend l'attitude de ce Christ d'Angelico dont le regard tranquille perce le voile de dérision dont on a couvert ses yeux pour le taxer d'ignorance, et, assailli de soufflets, sali de crachats, n'en porte pas moins entre ses mains affermies à jamais la boule du monde.

Laissons l'Église de Jésus-Christ à son intransigeance divine, à sa grandeur qui ne se commet point, quoique bienveillante à tous et à tout, quoique respectueuse de toute parcelle de vérité et favorable à qui la découvre, pourvu qu'elle soit laissée dans le courant, pourvu qu'elle soit soumise à Dieu, qui est le *Père des lumières* et à son Verbe incarné *qui éclaire tout homme venant en ce monde.*

C'est en ne pactisant point avec le temps que l'Église peut servir le temps, parce que, gardant les vérités éternelles que nos engouements présomptueux compromettent, elle est toute prête pour des acquisitions successives. Bafouée aujourd'hui, elle s'appuie sur demain qui, à vrai dire, amènera d'autres crises, mais qui saura dénouer les premières. En dépit de ses apparents reculs qui ne sont qu'une

1. Au IVe siècle, l'Église était dite rétrograde parce qu'elle ne cadrait pas avec Homère; plus tard, parce qu'elle n'acceptait qu'à moitié le droit romain; à la Renaissance, parce qu'elle ne jurait point par le platonisme. Au XVIIIe siècle, elle ne prisait pas assez la physique anglaise. Au commencement du XIXe, elle n'était pas assez libérale. Aujourd'hui, elle n'est pas assez socialiste.

projection mesurée d'étape en étape; toujours en retard en apparence, mais ne reculant jamais, également éloignée des témérités et des stagnations, notre Église accomplit sa marche, alors que nos systèmes, en cela précisément qui intéresse le plus notre vie, tissent la toile de Pénélope.

L'Éternité de Dieu est dans l'Église. Par l'Esprit qui l'anime, elle est au-dessus des phases de la pensée. Nos vues partielles ne sauraient l'éblouir; mais elles ne peuvent non plus l'offenser. Chacun à son rang et chaque chose à sa place : tels sont toujours, en toute question et pour toute défense, sa formule et son vœu.

CHAPITRE VIII

L'ART

La culture intellectuelle comporte une spécialité qu'il est bon d'étudier à part, en raison de ses caractères particuliers et de certaines équivoques possibles. Il s'agit de l'art. Je dis l'art en toute sa généralité, selon toutes ses formes.

Les rapports de l'Église et de l'art sont très particulièrement en dépendance de leurs définitions respectives.

L'Église n'est-elle pas la vie même, avec ses sujets et ses objets incorporés à Dieu par le Christ? Et l'art n'est-il pas le miroir de la vie?

Dans ce miroir, dont l'âme humaine a fourni le tain, les choses se reflètent à la fois selon ce qu'elles sont et selon ce que nous sommes. « L'homme ajouté à la nature » ; la nature reflétée dans l'homme; la synthèse harmonieuse de ce que nous observons du réel et de ce que nous éprouvons en face du réel : c'est bien l'art.

Or, tout cela, c'est Dieu ajouté à Dieu, s'il est vrai que dans la réalité extérieure et dans l'homme, Dieu se révèle. Toute chose, a dit saint Augustin, a été créée deux fois : une fois en elle-même, une

fois dans la pensée des créatures raisonnables. Faire l'unité du réel et de la pensée dans une œuvre qui exprime leur commune vie divine : c'est le but de l'art.

Dès lors, la place de l'art dans le fonctionnement de l'Église même, puis les rapports de l'Église avec l'art qui lui est extérieur ne prêteront pas au moindre mystère.

Il y aura de l'art dans le fonctionnement de l'Église, parce que le spirituel, qui est pour l'Église une spécialité, requiert comme son support et son moyen d'action le temporel, où l'art trouve son emploi.

N'avons-nous pas attribué à l'Église la sacramentalité, c'est-à-dire ce caractère qui exige, en elle, l'union de la matière et de l'esprit, du visible et de l'invisible, Dieu venant à nous et nous-mêmes montant à lui par l'échelle de Jacob, symbole du réel matériel sanctifié qui relie la terre et le ciel?

Quand donc l'Église cherchera à nous donner Dieu, à nous donner à Dieu, que ce soit par les sacrements proprement dits, que ce soit, d'une façon générale, par le culte, par la parole sacrée, par les solennités extérieures, toujours l'art y trouvera place. Il achèvera, s'il le peut, en beauté cette visibilité qui sans cela ne serait qu'une ébauche. Il dira plus parfaitement l'homme et Dieu, aidant ainsi à leur union.

Plus l'art qui s'incorpore à l'Église sera riche, plus le fonctionnement de l'Église, toutes choses égales d'ailleurs, sera ce qu'il doit être, développé selon toute son ampleur efficace.

N'est-il pas évident que la messe, par exemple — la messe que je ne choisis pas au hasard, mais comme

source et comme point de concentration de tout le culte — tend par elle-même à devenir une liturgie, c'est-à-dire une chose d'art?

Au lieu d'un rite de catacombe, réduit à l'essentiel, tout en âme, bien que, en fait, une dose de visibilité et d'art s'y trouve toujours incluse, la messe, en raison de sa nature même et de sa signification, cherche à s'épanouir, à utiliser tous les moyens d'expression qui pourront émouvoir l'homme, et, en retour, pour honorer Dieu, à capter l'homme avec toutes ses ressources, notre être adorateur se produisant au complet et entraînant avec lui la nature qui lui est conjointe, nos sentiments s'exprimant par la parole, le chant, les attitudes, dans un local qui est lui-même une attitude, un geste permanent de la collectivité qui le bâtit.

Qu'on se représente la messe idéale, qui serait le sacrifice éternel du Christ commémoré et reproduit en présence à l'humanité entière, sur l'autel prodigieux où le visionnaire de Pathmos plaçait le trône de l'Agneau, dans un vaisseau assez vaste pour contenir, avec Dieu, les humains de tous les temps; assez élevé pour marquer à la fois Dieu qui habite les hauteurs et nos aspirations qui l'appellent; assez splendide pour représenter, au moyen de la ligne, des reliefs, des couleurs et des formes, vivantes ou mortes, la nature et l'homme cohabitant avec Dieu; assez lumineux pour que la colombe mystique y palpite dans de l'azur, pour que les élus et les anges y viennent danser leurs rondes aériennes, comme dans les toiles d'Angelico, invitant les humains aux gestes plus mesurés de la chorégraphie liturgique; assez sonore pour que l'hosanna des hauteurs et, en bas,

les bruits, les cris, les chants expressifs de la vie universelle, les voix de l'âme solitaire ou commune oppressées de sentiments et de besoins s'y mêlent sans confusion, acceptant le gouvernement du rythme, entrant dans les frontières des lignes mélodiques et dans le flot de l'harmonie mère d'unité épanouie en richesse : qu'on dise si cette cérémonie de rêve, transcendante à l'espace et au temps, incluant les espaces et les temps, ne serait pas religieuse au maximum précisément parce qu'elle serait de l'art, parce qu'elle donnerait au divin le moyen de s'exprimer en concordance avec la réalité universelle vue en beauté, pour absorber ensuite celle-ci par un retour qui serait, lui aussi, d'autant plus religieux que les harmonies en seraient plus riches.

Cette vision-là, ce serait l'Église même autour de sa réalité centrale, l'eucharistie, opérant de par Dieu pleinement manifesté et à l'égard de l'homme pleinement manifesté son rôle de sanctification active et passive. On verrait, par ce fait, l'Église pousser à fond la sacramentalité qui est de son essence. Elle la prouverait au maximum, puisque le beau est aussi sacrement, en tant que signe sensible et actif. Tellement que dans cette apothéose, nous verrions se confondre, d'une certaine manière, l'Église en sa réalité intégrale avec l'intégration de la beauté.

Examinons maintenant l'art extérieur à l'Église, à savoir celui qui n'entre point dans son fonctionnement propre. Quels rapports auront-ils, elle et lui? De quel œil le regardera-t-elle?

Elle dira tout d'abord : Il a valeur en soi. Comme la science, dont il est le frère, puisque l'intellectua-

lité, ici et là, est maîtresse, quoique sous divers rapports, il fait partie du but de la vie. Lui-même, à parler absolument, n'a donc pas besoin de but. Contempler la beauté, comme concevoir la vérité, c'est une occupation qui se suffit. Ce qu'on appelle utile, s'il n'était finalement utile à cela même, ne serait que de l'inutile, vu que notre fin dernière est la contemplation du divin, qui est beauté comme il est vérité et bonté.

L'art pour l'art, en ce sens-là, est donc une vérité supérieure.

Mais aussitôt nous devons ajouter, comme nous le faisions à propos du savoir : La fin dernière, quant à son principal tout au moins, n'est pas de ce monde-ci. Nous n'en avons que des anticipations à coup sûr précieuses; mais qui ne doivent pas nous retarder sur le chemin, ni faire obstacle soit pour celui qui en jouit, soit pour d'autres.

L'art qui ne tient pas compte de cette condition; qui, sous prétexte d'indépendance mal comprise, confondant l'indépendance des procédés avec l'indépendance des fins, se livre à sa passion sans souci de la marche humaine, sans daigner y coopérer, en se permettant au besoin de l'entraver, produisant des œuvres qui, de parti pris ou par négligence coupable, par dédain du vulgaire, par audace orgueilleuse ou sensuelle, par vénalité, par mandarinat, offensent les sentiments chrétiens et poussent au mal : cet art-là est une déviation, et l'Église le condamne.

Il n'est de beauté qui ait le droit de s'interposer entre notre âme et l'éternelle Beauté, qui l'appelle. De cette dernière, toutes sont des reflets; mais le reflet qui oublie son destin et qui, au lieu de diriger

le regard vers l'objet, cherche à l'accaparer pour soi seul ou à l'abaisser vers de faux objets, c'est une tromperie, mirage décevant qui égare le voyageur ou l'immobilise.

Sans exiger de l'artiste qu'il prenne pour tâche particulière la prédication du bien, vu que l'art y a rapport par lui-même, l'Église entend qu'il règle sa pensée et ses œuvres sur le but commun de tous les humains; qu'il songe à se conduire non pas seulement en artiste, ce qui ne saurait convenir qu'à une abstraction, mais en homme, en chrétien, en frère de ses frères, en frère de soi-même, chargé de son propre salut et, pour sa part, du salut de tous.

Que si maintenant, non plus d'obligation, mais par un bon vouloir positif, l'art consent à collaborer sous une forme directe au travail de salut qui est l'entreprise de l'Église, on comprendra que l'Église doive l'en louer. L'art chrétien est celui qui admet cette vocation; qui prend pour tâche d'exprimer, pour le susciter, le sentiment religieux; de raconter, pour les aider à se rendre efficaces, les faits religieux; de nous faire voir la nature, l'humanité, l'histoire, sous l'angle religieux que détermine le dogme, disant Dieu pour y attirer l'homme; disant l'homme en son besoin de Dieu et en sa société avec Dieu.

On sait assez à quel point notre Église a été glorifiée, aidée par cette consécration de l'effort esthétique à l'œuvre intime ou collective qu'elle poursuit.

Elle le reconnaît, et elle en témoigne à l'artiste sa gratitude en le proclamant un fils d'élection, celui qui reste à la maison, dévoué à sa mère, au lieu

d'aller légitimement, mais avec moins de douceur pour elle, chercher une vie dont elle ne jouira que de loin.

En retour, l'Église donne à ce fils ce que ne saurait lui donner au même degré aucun des maîtres auxquels il irait s'attacher en dehors d'elle.

Une doctrine qui établit l'âme humaine dans des certitudes si hautes, qui donne à notre vie une orientation si sublime, qui nous met à niveau de l'infini en nous faisant monter, et lui descendre; qui essaie de faire de l'homme un Dieu et qui nous fait voir Dieu dans l'homme en la personne du Christ; qui donne de la vie une interprétation si large, si consolante, si secourable aux misères, si engageante pour l'effort, si rassurante aux bonnes volontés sans puissance, si accueillante aux repentirs sans orgueil : une telle doctrine pourrait-elle ne pas enflammer une imagination qui en rêve, enfler une voix qui en veut exprimer la grandeur et diriger une main qui sait fixer dans des images ce que le choc du beau a su produire dans l'âme d'ébranlements harmonieux ?

Ensuite, pour l'intérêt de son œuvre, pour sa richesse et pour sa variété, pourra-t-on comparer le laïcisme, dont nous gardons du reste les valeurs, avec les thèmes que propose l'art chrétien ?

Le Christ, la Vierge, les Saints, le poème des origines, l'héroïque histoire des martyrs, les passions sublimes dont le surnaturel illumine l'être humain, transfigurant, par je ne sais quel reflet, jusqu'à la laideur même; l'histoire passée, présente, future de la religion dans le monde, jusqu'aux au-delà divins et à leurs suggestions surhumaines : n'est-ce point, par rapport à l'art profane, ne fût-il aucunement profané,

une supériorité écrasante? Disons plutôt que c'est une valeur totale, tout le reste n'étant que parcelle du terrain exploré par cette vision intégrale, que rayon de cette lumière de vie.

Ah! si notre art chrétien a faibli, la faute n'en est point aux sujets qu'il propose, ni aux inspirations qu'il promet. Elle est à nous, qui n'offrons pas à l'art le milieu qu'il faudrait : milieu de foi, où retentiraient les voix chrétiennes, dont il serait l'écho vibrant; souffle d'en haut dont il serait la harpe éolienne.

On constate qu'un renouveau essaie de se dégager de nos misères et de nos inerties. Qu'il s'accentue et aboutisse, c'est le vœu ardent de l'Église.

On ne maintiendra pas moins que sur ce terrain si spécialement apparenté aux fins qu'elle se donne, l'Église se montre accueillante à tous. Soit artistes chrétiens, soit artistes tout court ont à divers degrés son suffrage, à la seule condition tant de fois redite de respecter ce qui est son œuvre à elle et le but supérieur des humains.

CHAPITRE IX

LA VIE SOCIALE

La civilisation matérielle, la culture intellectuelle, la science, l'art et tous les autres biens de la vie humaine sont inclus dans l'ensemble appelé société, gardés par ce cadre, ou pour mieux dire entraînés par ce courant, car toute société est comme un fleuve qui sans cesse coule, et par conséquent, au point de vue, tout au moins, de leur ampleur d'utilisation, tous ces biens sont en dépendance de ce qu'on est convenu de nommer, aujourd'hui, la *question sociale*.

Quelle attitude notre Église prend-elle à l'égard de cette question, c'est un sujet pour nous inévitable.

Or, définir, c'est bien, déjà, esquisser la réponse.

La question sociale, c'est la recherche des conditions qui permettront notre ascension vers de meilleures formes de vie collective, en vue d'assurer une plus équitable et plus abondante répartition du bien humain.

Si c'est une ascension, notre Eglise doit en être.

S'il s'agit de meilleures formes de vie, la spécialiste qu'elle est, en matière de haute vie, ne s'en abstraira point.

Si l'équité et la fraternité y sont intéressées à titre suprême, le groupe de frères que représente, en

Dieu et dans le Christ, la catholicité ne peut y être étranger ni par lui-même, s'il agit selon sa loi, ni par ceux qui le représentent, pourvu qu'ils le représentent vraiment.

Nous avons dit de la civilisation : l'Église la veut. Or, pourra-t-on parler de civilisation au sens plein, tant que subsistera, du fait d'inégalités choquantes et antinaturelles, d'oppressions invincibles et de souffrances imméritées, l'état anormal qui se constate aujourd'hui et pour longtemps dans toutes les sociétés humaines?

La civilisation, c'est la vie de l'arbre humain produisant tous ses fruits, trouvant des chemins pour apporter la sève jusqu'à l'extrémité mouvante des ramures, gonflant tous les bourgeons pour les faire éclater soit en verdure soit en fleurs, suivant ce que leur nature peut fournir. Mais un arbre composé en majeure partie de branches mortes ou mourantes, ne serait-ce pas plutôt un fagot? Une société composée en majeure partie de non-vivants, je veux dire d'êtres qui ne participent pas d'une façon suffisante aux avantages naturels et sociaux, n'est-ce pas un assemblage si imparfait que, au point de vue d'un langage élevé, on devrait lui refuser le bénéfice du mot civilisation?

Nous serons civilisés quand nous aurons réussi à faire vivre, et non plus végéter, tous les enfants de nos familles nationales; quand il n'y aura d'autres misères que celles qu'on aura bien voulues ou que des fatalités irréductibles auront causées, loin de la portée de nos regards et des atteintes de notre bras.

Nous en sommes loin! En attendant cet avenir, qui en sa teneur totale est un rêve, la songeuse inspirée

qu'est l'Église catholique, fille du songe éternel qui a mis toutes choses en marche, continuatrice du Christ, le songeur divin, doit s'inquiéter sur sa couche séculaire, et, se levant chaque jour pour l'action, pousser aux réalisations sociales.

Notre Église est fondée sur l'unité des hommes en Dieu, grâce à leur solidarité dans le Christ. L'amour, la totale fraternité, totale en extension et totale, s'il se peut, en profondeur, est donc sa première règle.

De cette fraternité, si elle était obéie, la justice sortirait comme un minimum : justice d'individu à individu, d'individus à groupes, de groupes, en retour, aux individus, et cette justice, demeurant familiale, au lieu de verser à l'esprit commercial du partisan de la lutte pour la vie, ne se sentirait jamais quitte. Plus on agit fraternellement, plus on est frères. Plus on paie, en matière d'amour, moins on est libéré. L'échange *réel* prend place, ici, à la bonne volonté réciproque, la loi à la grâce. « *Ne soyez en dette envers personne,* dit saint Paul, *si ce n'est que vous vous aimiez les uns les autres.* »

Il n'est donc pas possible de discuter que l'Eglise n'ait grand souci, de droit, en raison de sa nature même, de la question sociale. En faire une sorte d'endormeuse au service des satisfaits et que ceux-ci chargeraient de représenter la pitié auprès des masses, afin de se dispenser, eux, de représenter la justice, c'est bien l'injure violente qu'on nous jette ; mais nous ne l'acceptons pas.

Que votre règne arrive sur la terre comme au ciel : telle est notre prière quotidienne. Faire des calculs en se passant d'amour, c'est le cas du sociologue soi-disant positif qui oublie, dans sa science

hautaine et futile, l'A, B, C des rapports humains. Faire de l'amour sans calculer, c'est-à-dire sans marquer les frontières, les relations et la correcte hiérarchie des choses, ce serait la tendance de beaucoup d'autres. L'Eglise évite ces deux excès, et c'est pour cela, sans doute, qu'aux partisans de l'anarchie tempérée par des chansons sentimentales, elle paraît furieusement rétrograde ; qu'aux partisans de l' « ordre », c'est-à-dire de la division en castes sous une baguette régulatrice, elle paraîtrait volontiers révolutionnaire. Mais à tous saint Thomas d'Aquin répond : « *La sainte et apostolique Église, gardant le milieu du chemin entre deux haies d'erreurs contraires, d'un pas mesuré, s'avance*[1] ».

Que parle-t-on d'extrémités également illusoires, également destructrices ! Mieux vaut se relier au fond des choses : là seulement est la sagesse, et là, pour nous, l'explication des divers aspects, des divers moments d'une attitude séculaire qu'on a pu juger de mille façons, parce qu'elle prête, en effet, à des apparences contradictoires.

Le fond des choses, c'est que, en matière sociale comme en tout, l'Église, sagesse de Dieu par l'Esprit qui l'anime, va droit à l'essentiel. Elle ne sacrifie rien ; mais, précisément pour ne pas sacrifier, elle subordonne. Subordonner ce qui est moins important, quoique précieux, et le placer sous le principal, c'est-à-dire à sa place, c'est le garder, au lieu de l'exalter au prix d'une chute mortelle à tout et à lui-même.

Et quel est-il, ici, l'essentiel ? Il est marqué par cette parole qui ne passe point : « *Cherchez d'abord*

1. *Somme contre les Gentils.*

le Royaume de Dieu et sa justice; tout le reste vous sera donné par surcroît. »

Mais encore, le Royaume de Dieu, où donc va-t-on le rencontrer? Partout, puisque *tout est pour les élus;* puisque le *Royaume des cieux* évangélique nous a paru envelopper tout : la nature, l'humanité, l'histoire.

Mais ce Royaume de Dieu qui est partout n'est point partout également. Il est d'abord dans ce qui vaut d'abord, dans ce qui vaut à la fin, dans ce qui dure. Ecoutons donc la suite : « *Le royaume de Dieu est en vous* », dit le Seigneur. « *Le corps vaut mieux que le vêtement, et la vie que la nourriture.* » « *Que sert à l'homme de gagner l'univers, si c'est au détriment de son âme?* » « *Hommes de peu de foi, de quoi vous troublez-vous?* » « *Ne cherchez pas le pain qui périt, mais celui qui demeure pour la vie éternelle.* »

L'individu est un mortel. La société temporelle passe : *temporel,* cela ne veut-il pas dire promis à la mort?

Si elle est importante, la société, bien qu'elle passe, c'est parce qu'elle sert à ce qui ne passe point; c'est parce qu'elle est indispensable pour développer en valeur, en bonheur anticipé et en bonheur achevé un jour, l'individu image de Dieu, fils de Dieu, contemporain de Dieu pour un avenir sans terme. Là est donc l'essentiel. C'est à cela tout d'abord et surtout que doit penser et que pense une institution de l'éternel comme l'Église catholique. Je dis institution de l'*éternel,* non pour exclure le temps, puisque dans l'éternel le temps est inclus; mais pour exclure la partialité à l'égard du temps, et ce renversement,

tare des doctrines de *laïcité,* selon lequel le partiel veut absorber le total, la mort la vie, le néant de toute chair l'être épanoui et perdurable.

Nous allons dire qu'en s'absorbant sur ce point de vue, l'Église travaille au progrès social plus efficacement que les sociologues et leur docte cabale. Mais pour le moment, disons : l'Église veut, avant tout, que nous soyons sauvés, nous, en ce monde et en l'autre.

Si les cadres sociaux se font voir imparfaits — ils le seront toujours plus ou moins — l'Église apprend à les utiliser, c'est-à-dire à corriger, par l'emploi, leurs insuffisances; à mettre en jeu notre bonne volonté, pour que nos vertus servent de remède à leurs vices.

Ne sait-on pas qu'ainsi procéda sa sagesse à l'égard de la plus épouvantable infériorité sociale qu'elle ait rencontrée : l'esclavage? « *Frère,* écrivait saint Paul de sa prison au chrétien Philémon, maître d'esclaves comme ses pareils en civilisation romaine, et à qui appartenait Onésime récemment converti : — *frère, je te prie pour le fils que je viens d'engendrer dans les fers... Je te le renvoie; reçois-le comme mes propres entrailles... Qui sait s'il ne t'a pas quitté pour une heure afin que tu le retrouves à jamais, et cette fois non plus comme serviteur, mais comme un frère très cher... Il l'est au plus haut point pour moi... Si donc tu m'es ami, reçois-le comme moi-même. S'il t'a nui en quelque chose, s'il te doit quelque chose, impute-le-moi. Vois, je t'écris de ma main : Je te le rendrai.* »

Si Philémon entendit ce langage, la situation d'Onésime en sa maison dut être singulièrement mo-

difiée, et fort loin de ce qu'évoque pour nous ce mot : l'esclavage.

Qu'importe l'esclavage, quand la fraternité est là! Deux époux qui s'aiment tendrement se moquent des revendications et du code. L'ouvrier et le patron qui s'entendent n'ont pas besoin de syndicats. Mais d'ailleurs, la bonne harmonie créera d'elle-même les institutions utiles pour qu'elle croisse et qu'elle donne ses fruits. En attendant, elle les remplace; elle fait donc du bonheur effectif, à défaut de bonheur selon les formules sociologiques. Or, c'est à cela que l'action morale de l'Église entend surtout se consacrer.

Sa conception, c'est qu'il y a comme un double plan de la vie humaine. Il y a un plan individuel, selon lequel chaque destinée s'amorce, se conduit et s'achève dans l'espace de quelques années. Il y a un plan social, qui a devant lui les siècles.

Le plus pressé, aux yeux de l'Église, n'est pas de changer le genre humain. Elle le souhaite ardemment, mais de l'ardeur patiente de son Dieu, qui lance aux destinées incommensurables un univers pour lequel les milliers de siècles ne comptent pas. Ce qu'elle veut d'abord, l'Église, c'est nous faire aboutir, nous : aboutir ici, par la paix fraternelle, le repos de la bonne conscience, un peu de bonheur si Dieu le veut bien — s'il ne le veut pas, la patience, *qui n'est pas trompée à la fin;* aboutir là-haut, par une place obtenue dans la cité définitive, où Dieu sera *notre* Dieu, notre joie et notre bien.

Il s'ensuivra qu'en dépit de sa tendance vers l'avenir — tendance à laquelle l'Église ne peut pas renoncer, puisqu'elle ramasse en son ampleur tous les

temps, puisqu'elle prétend survivre à tout ce qui se prétend l'avenir — en dépit de cette tendance jamais lasse, l'Église s'appliquera surtout au présent; elle sera éminemment pratique, *objective,* diraient les Allemands, opportuniste dans le grand sens du mot, c'est-à-dire qu'elle demandera à chaque situation et à chaque étape sociale moins de se modifier, ce qui un jour deviendra pourtant nécessaire, que de donner tous ses fruits; moins de conclure pour demain que de sauver l'heure présente, persuadée qu'il n'y a pas de système si imparfait que le bon vouloir ne rende fécond en vertu et en bonheur, l'orientant par surcroît vers un meilleur système; pas de cité soi-disant idéale que nos vices ne puissent changer en enfer, et entraîner par là vers les réactions.

Comme donc, au point de vue politique, l'Église tolère tous les régimes, réclamant non des constitutions nouvelles, mais de sages applications de celles qui existent : ainsi, au point de vue économique ou social, elle réclame moins l'amélioration du cadre que la bonne condition du tableau.

Vertu, sagesse, bonne entente, fraternité : voilà ce qu'elle prêche d'abord. Elle le prêche aujourd'hui, demain, toujours. Et de siècle en siècle, à mesure que la spirale monte et que le possible s'élargit, exigeant la même chose, elle exige davantage; elle assoit les progrès, les appuie l'un à l'autre comme une montagne établit ses assises et monte, sans quitter le cœur du globe, pour regarder au loin l'horizon.

*
* *

On semble dire une chose outrecuidante, en prétendant que l'Église seule a ce qu'il faut non pas certes pour promouvoir exclusivement, mais pour faire aboutir une véritable vie sociale.

C'est pourtant la vérité pure. En l'exprimant sous une autre forme et en la proposant par échelons, on amènerait à cette vérité beaucoup d'intelligences au premier abord réfractaires.

Il est sans doute peu d'hommes renseignés et soucieux de leur réputation intellectuelle pour refuser de souscrire à l'équation suivante : Christianisme égale, socialement, civilisation ; paganisme, bouddhisme, islamisme,... *et athéisme* égalent rétrogradation, mépris des conditions de la vie, sacrifice de l'individu aux collectivités oppressives ou, inversement, de la collectivité à des individualités débordantes.

Or, si, historiquement — les plus grands hommes l'ont reconnu en ce qui concerne le passé, quitte à prétendre, quelques-uns, qu'il en sera autrement dans l'avenir, en quoi ils firent une hypothèse — si, dis-je, historiquement, le christianisme se révèle le véritable éducateur du genre humain en matière sociale, il suffit, pour retrouver notre proposition, d'ajouter ce que nous avons dit tant de fois : L'Église est la représentation authentique du christianisme, la seule complète, la seule fidèle de tout point, la seule outillée à fond et très particulièrement au point de vue social.

L'Église n'a pourtant pas ce qui semblerait à certains la condition sine qua non des succès sociaux.

L'Église n'a pas de système économique. Elle croit peu aux systèmes, l'Église; elle a une plus grande confiance dans la vie. Y crût-elle d'ailleurs tout à fait, ce ne serait pas son affaire. L'Église, qui a une révélation religieuse, n'a pas de révélation scientifique. Elle laisse ce monde *livré aux disputes des hommes.* Tout la regarde, disions-nous : mais tout la regarde en ce qu'elle entend influer sur tout, non pas qu'elle veuille assumer tout, rendre inutiles nos compétences et absorber nos responsabilités.

Si au cours des âges elle fut amenée plus d'une fois à faire de l'action sociale par elle-même, ce fut pour rendre des services, non en vue de remplir sa propre mission. Au fond, l'Église s'en tient à l'attitude du Sauveur, le jour où deux jeunes gens s'approchèrent de lui au milieu de la foule et où l'un d'eux lui dit : *Maître, dis à mon frère de partager avec moi notre héritage. — Homme, répondit Jésus, qui m'a établi sur vous pour être votre juge et faire vos partages?* Mais voulant marquer que son détachement à l'égard de la technique des partages et à l'égard des interventions directes n'était que le chemin déblayé au profit de l'action morale, il ajouta : *Gardez-vous avec soin de toute avarice.*

L'action morale, c'est donc, de par Jésus, le moyen de son Église. Mais ce moyen joue le même rôle, en matière de vie collective, qu'à la guerre ce qu'on a appelé précisément les valeurs morales.

Qu'importent le tir rapide, le 75 et son frein pneumatique, la mitrailleuse automobile ou l'avion militaire, si le guerrier a peur, s'il trahit, s'il est antimilitariste?

Qu'importe aussi le système économique le meil-

leur, si celui qui devrait l'appliquer ne l'applique point; si celui qui devrait s'y adapter ne s'y adapte point; si l'homme manque à la chose, l'homme et la chose au cadre?

Or, il y a tant de manières de manquer, que l'action de l'Eglise ne sera pas sans emploi.

Il y a d'abord l'utopie, cette maîtresse de démolitions, sous prétexte de constructions magnifiques.

Ne sait-on pas ce que fit la Révolution française? Avec ses rêves humanitaires et son souci de réformes indispensables, elle nous poussa aux extrémités que l'on sait, pour n'avoir pas su distinguer de l'utopie ce que le réel pouvait porter de progrès effectifs et vraiment utiles. Elle mit à bas les anciennes institutions, et à la place elle dressa un poteau, avec une pancarte portant le plan d'un édifice qui ne se construirait point, parce qu'il ne pouvait pas se construire. Et attendant, on habita des ruines.

L'Église n'aime pas les ruines, et à cause de cela elle n'aime pas l'utopie. Sur les faits pas à pas suivis elle cherche les traces de son Dieu, dont les faits représentent la providence; elle y pose les pieds des hommes, afin qu'ils marchent avec sûreté vers l'idéal vrai.

Il y a ensuite l'erreur, dont la poursuite crée à l'Église beaucoup d'adversaires, mais lui donne pour ami le vrai progrès, l'erreur, plus encore que le rêve utopique, étant de nature à engendrer des malheurs.

Erreurs sur la constitution de la famille, sur la continuité de la race, sur l'unité naturelle des nations, sur les rapports de l'autorité et de la liberté, sur la justice dans ses relations avec la fraternité natu-

relle et surnaturelle, sur la propriété méconnue par les uns, poussée à l'absolu, par suite à l'inhumanité, par les autres; sur l'inégalité ou l'égalité des humains devant les destinées temporelles, etc... la liste est longue des déviations possibles, certaines, car tout le possible est épuisé, en matière d'aberrations, par une humanité qui ressemble toujours plus ou moins au paysan ivre à cheval dont parlait Luther : on le relève d'un côté, disait-il, il retombe de l'autre.

L'Église, en résistant avec une énergie sereine autant qu'invincible, rend un service bien douloureux pour elle, car il l'expose à des contradictions et à des rages qui lasseraient toute autre patience. Mais le prix de ce service est égal à celui de tout l'ordre naturel et divin qu'elle défend, se souvenant que la poussée des êtres, vivants ou corps sociaux, ne peut se produire que conformément à leurs lois, et qu'il a été dit par Celui qui était le maître de vie : « *Toute plante que n'a pas plantée mon Père céleste sera arrachée.* »

Il y a encore, comme rôle moral assumé par l'Église, l'opposition aux désordres, aux violences, qui piétinent et ne produisent point; aux vices, aux égoïsmes, qui consument en moins de rien ce que l'effort fiévreux ou le long labeur des générations avaient produit.

Quand la chair, même civilisée, l'emporte sur l'esprit, et la nature corrompue sur la grâce, la barbarie dorée ou non n'est pas loin; la soif de jouir vous rejette à l'indigence au milieu des richesses, aux amertumes avec tous les moyens du bonheur.

On devient antagonistes par envie, ne l'étant plus par besoin. La lutte des fauves reprend, et comme dans un naufrage on se massacre pour une planche, on se bat ici pour la fortune, qui procure le plaisir sottement confondu avec le bonheur.

On sait assez que l'appétit de jouissance est aussi cruel que le vouloir vivre. La volupté est plus impitoyable que la faim. Et elle est d'autant plus redoutable, en ses exigences, que celles-ci ne sont pas mesurées par le besoin, mais revêtent, dans l'hallucination qu'elles provoquent, une sorte d'infinité qui entraîne la société aussi bien que les individus vers les gouffres.

Il y a enfin, pour l'Église, à vaincre l'inertie qui enchaîne les satisfaits; qui les empêche, ayant réussi à monter ou étant nés au sommet, de tendre l'échelle aux autres. Les sophismes conservateurs ne sont pas plus sympathiques à l'Église que les thèses révolutionnaires. Se résigner pour soi n'est pas toujours vertueux, mais se résigner pour autrui est un amour de la paix trop facile. La paix! dit-on, oui, mais non celle du cimetière. La paix des morts est la leçon des vivants : ils se reposent après avoir agi; il faut agir pour avoir le droit de se reposer. C'est ce que rappelle l'Église par la loi du travail, par l'encouragement qu'elle donne à la coopération aux œuvres. Œuvres charitables qui apaisent les douleurs, mais surtout œuvres sociales qui créent de la force : c'est ce qu'elle rappelle à qui s'endort après le repas de l'étape.

Opposée aux socialistes hurleurs, qui ne parlent que de brigandages patronaux, de férocité capita-

liste, de *carte d'infamie* — on ne se douterait pas qu'il s'agit du livret de l'ouvrier! — elle est opposée aussi, tant sa mission lui impose de tourner le dos à tous les extrêmes — à ceux qui entendraient consoler l'ouvrier pauvre en lui disant tout court : Économise! ou bien en disant : La situation du petit s'est améliorée, ce qui est vrai, mais comme la situation du malade à qui l'on a permis le coin du feu; — ou bien encore : Il y a des souffrances partout; l'argent ne fait pas le bonheur ; les ouvriers de jadis étaient peut-être plus heureux dans la modicité de leurs désirs que les nôtres avec l'immensité de leurs espérances : choses que nous venons de signer, mais qui ne concluent à rien, quand il s'agit de remplir un devoir.

Ceux qui, ne rendant nul service, se contentent de prêcher la vertu aux foules, doivent s'attendre à ce que l'Église, attentive aux foules et à eux-mêmes, prêche à eux-mêmes la vertu. La vertu, c'est-à-dire, ici, la fraternité secourable, la juste appréciation de la souffrance ou du droit, l'effort vertueux vers une organisation qui dépasse en ampleur leur petite charité quotidienne et vienne à bout, dans la mesure du possible et du sage, de ces « souffrances imméritées » que Léon XIII, un jour, a dénoncées à l'univers.

« La société, a dit un philosophe chrétien, est en état de péché et de péché mortel » : quiconque participe à ce péché par l'approbation ou le refus de concours, est coupable. L'Église le dit, et appelle à son tribunal le pécheur.

A plus forte raison l'Église, si elle condamne l'égoïsme passif qui nie le problème, paresseux pour le

résoudre, condamnera-t-elle l'égoïsme agressif qui verse à l'injustice positive, refusant le salaire dû, opprimant le faible par un travail excessif, mal réglé, mal adapté aux conditions de l'hygiène matérielle ou morale, se livrant à l'usure en ses formes variées, sous le couvert de ce mot qui sert aujourd'hui de pavillon à tant de marchandises : *les affaires*.

Par cette action morale, qui est sa spécialité supérieure, l'Église prétend sans doute obtenir le salut présent, tirer parti des situations et sauver les âmes — nous avons dit que c'est là son premier souci ; mais elle entend également préparer des régimes plus équitables. Quand ils seront acquis, en prenant acte, comme elle a fait de ceux-ci, elle en imposera les devoirs, et, cherchant à ce niveau exclusivement, en ce qui la concerne, *le Royaume de Dieu et sa justice,* elle obtiendra un nouveau progrès par surcroît, toute prête à lui appliquer la même règle.

En ce genre d'action-là, personne ne peut lutter avec l'Église. Ces moyens supérieurs, que sont les sentiments : justice, fraternité, fidélité à soi-même et aux autres, dévouement, sobriété, patience, elle a de quoi les faire régner autant que permet le cœur humain, et elle s'y emploie.

Psychologiquement, elle met en œuvre tous les moyens que sa longue pratique lui a révélés, que la science actuelle confirme, après que la science d'hier, livrée à un rationalisme étroit, s'en moqua.

Socialement, elle est cet organisme admirable dont nous avons étudié l'âme, dont il reste à décrire le corps, avec son extension mondiale, sa puissance d'organisation, sa membrure colossale et souple,

sa richesse de fonctions, sa profusion de spécialités, capable d'atteindre, du haut en bas de l'échelle des esprits, des situations sociales et des âmes, tous les infinis éléments du corps social, pour les galvaniser en vue du bien.

Surnaturellement, elle a les sources sacramentelles, la prière, la présence divine et fraternelle qui est l'objet de son culte, la solidarité des vivants et des morts, et Dieu, qui a déclaré par son Christ : « *Partout ou vous êtes assemblés deux ou trois en mon nom, je suis au milieu de vous.* »

Dieu avec nous, en nous, je dis en nos groupes comme en nos consciences, ce serait la source des mêmes effets : organisation, sanctification, progrès. Comme l'Esprit-Saint, quand il vit dans nos cœurs, y met tout à sa place, y consacre le bien en le poussant vers le mieux : ainsi le même Esprit, qui est l'âme de l'Église, vivant dans le corps social par son fait, y produirait l'effet organisateur, sanctificateur, progressif qu'attendent les faits sociaux.

Même après cela, nous ne pensons point que le paradis sur terre s'installerait : nous croyons, nous, à la *vallée de larmes*. Nous laissons aux rêveurs les millénaires et les âges d'or : notre paradis est ailleurs. Mais la jeunesse du monde est pourtant faite pour devenir une maturité.

« C'est Dieu qui se remue dans les cœurs de vingt ans », s'écriait Lacordaire. C'est lui aussi qui remue dans les sociétés qu'un effort de rénovation sollicite. L'Église s'y doit, elle qui est « corps de Dieu ».

Si l'Église disparaissait, il en serait du progrès social obtenu grâce à l'Évangile, comme du cadavre qui végète encore quelque temps et persiste en sa

forme après le départ de l'âme; mais la décomposition se précipiterait vite. Nous en voyons des signes qui ne sont pas faits pour nous inviter à pousser plus loin. Et que deviendrait l'idéal de rénovation humaine, lorsque l'humanité n'aurait plus son principe de vie!

CHAPITRE X

LA POLITIQUE

La question sociale, telle que nous venons de l'envisager, n'a pas de rapport direct avec la division des hommes en nations. C'est une question de classes, de situations et de rôles concernant la production, l'échange et la distribution des biens : ce n'est pas une question politique.

Il reste donc à examiner ce dernier cas, tout d'abord à l'intérieur de chaque nation; ultérieurement entre les nations. Nous dirons l'essentiel, qui est simple.

Le caractère fondamental du catholicisme, au point de vue de sa matière, c'est l'universalité. Le catholicisme a la prétention d'être la religion de l'homme. Si c'est la religion de l'homme, c'est la religion du Français, de l'Anglais, de l'Allemand, du Russe, de l'Italien, du Japonais, dès qu'ils ont pris conscience, au dedans, de l'appel correctement interprété du besoin religieux; au dehors, de la réponse divine.

Dans ces conditions, l'Église, organe de la religion universelle, assemblée des humains unis en Dieu, ne peut pas connaître de frontières; elle est internationale de droit.

Il s'ensuit qu'à l'intérieur de chaque État, elle est présente à la vie nationale sans lui appartenir. Elle y agit fortement, mais sans se livrer à ce qu'il y a là d'exclusif; sans se laisser limiter à des points de vue particularistes. Elle respire l'atmosphère nationale, et l'on ne pourrait pas dire que ses membres, même religieusement, n'en sont pas influencés : il n'y a pas dans la vie de cloisons étanches. Mais au fond, ce qui fait vivre le catholique français ou le catholique anglais, en tant précisément que catholiques, ce n'est pas l'atmosphère anglaise ou française, c'est le fluide éthéré commun à tous : je veux dire les vérités et les impulsions, les lumières et les souffles qui font, dans le catholicisme, la vie commune des âmes.

Il s'ensuit ultérieurement que l'Église non seulement ne peut obéir, dans son ensemble, à aucun gouvernement, ce qui serait contradictoire, vu qu'en obéissant à l'un, elle désobéirait à l'autre; mais pas davantage elle ne peut tolérer qu'en matière religieuse, aucun de ses membres obéisse à aucun gouvernement. C'est son gouvernement à elle, qui, à l'intérieur même des frontières de chaque nation, régit, au spirituel, tous les hommes religieux.

Sujet de l'État, sujet de l'Église ; fils d'une nation, fils de Dieu Père de tous et du Christ homme de tous manifestés dans l'organisation catholique : telle est la double condition de chacun de nous.

C'est en ce sens-là qu'il faut comprendre que l'Église, *société parfaite,* ne se laisse ni absorber, ni juger. Sur le terrain national, elle demeure internationale; à côté d'un gouvernement, elle est libre.

Bien mieux — et c'est ici que les résistances de-

viennent chez certains de la fureur — l'Église prétend avoir mission, au spirituel, pour gouverner les groupes aussi bien que les individus, les gouvernants aussi bien que les gouvernés. Souverains, présidents de république, ministres, parlementaires, généraux, administrateurs, quand ils sont catholiques, sont, comme tels, c'est-à-dire en matière spirituelle, ses sujets non pas seulement à titre individuel; mais en tant que chefs. Cela, parce que le point de vue religieux étant relatif à nos finalités toutes dernières, ne peut pas être étranger à la vie en groupes; parce que le divin concerne tout l'humain, qui est social; parce que le Christ, en chargeant son Eglise d'enseigner *les nations*, n'a pas voulu parler que de leurs miettes, que seraient les individus isolés; mais des nations elles-mêmes, des humains tels qu'ils sont, organisés en familles de tout rang : familles proprement dites, amitiés, groupements professionnels, associations de tout genre, et nations.

Il y a là, il faut en convenir, une semence de conflits que la meilleure volonté de part et d'autre ne réussirait point à écarter tout à fait, dont les passions — que ce soient les passions laïques ou les passions religieuses — ont fait la plaie de l'histoire, lamentable série de quiproquos, de reproches entrecroisés et de batailles.

Le Sauveur y pensait-il, lui qui avait coutume d'aborder les siens par ces mots : « *La paix soit avec vous!* » quand il disait mélancoliquement : « *Je ne suis pas venu en ce monde pour y apporter la paix, mais le glaive.* » Triste constatation, qui se vérifie depuis l'inévitable opposition de Jésus au Sanhédrin

jusqu'à nos kulturkampf et nos séparations des Églises et de l'État.

Nous n'allons pas nous enfoncer dans l'examen des causes qui provoquent les conflits, ce serait long et ce n'est pas la question pour nous. Ce que nous avons à dire, c'est que, en droit, il ne peut pas y avoir de conflits justifiés ; que les prétentions de l'Eglise ne sont pas des prétentions, mais des services ; que son autonomie ne fait pas brèche à celle de l'État, puisqu'il y a là deux ordres et qu'elle en reconnaît la souveraineté relative au bénéfice de l'adversaire comme au sien, et que, en vérité, la religion est chose assez précieuse, assez fondamentale, étant le souci de l'Unique Nécessaire, pour faire passer par-dessus des difficultés que la sagesse peut toujours pallier, bien que nous n'espérions pas les vaincre jamais.

Les nations passent ; Dieu et l'âme restent. La politique, ce bruit du temps, ne peut pas demander qu'on lui sacrifie l'éternel. Et en parlant d'éternel, il n'est pas question pour nous uniquement d'après la vie, mais de toujours, pour autant que notre toujours dépend de la vérité éternelle, du bien, loi indéfectible, et de leurs conditions permanentes.

La société, elle, n'est pas pour l'homme une condition permanente d'existence et de bonheur. Ce qu'elle procure n'est en soi que du passager. De l'ordre, du bien-être, de la paix, des progrès temporels, ce sont là de grands biens : l'Église n'en fait pas fi ; elle s'y expose d'autant moins que ces biens-là, temporels en eux-mêmes, une haute conscience les éternise en y trouvant matière à progrès moral. Mais il reste que, de soi, le temps

ne dure qu'un temps. La course des peuples, aussi bien que la course des hommes, aussi bien que la course du globe est une course à la mort. Elle papillonne, la pauvre Terre, autour de son soleil ; elle s'empresse et elle s'exténue; mais le papillon se jettera, pour finir, sur la flamme, ou il gèlera pour l'avoir vue s'éteindre, et notre bruit se taira, et les gouvernements, dans leur néant posthume, auront le temps de méditer, comme dans la *Légende des Siècles*,

Sur la forme que prend le trône dans la tombe

Pendant ce temps, l'humanité religieuse, unie à son Christ et n'ayant fait comme lui que traverser la mort, sera vivante et heureuse. De *militante*, elle sera devenue *triomphante*. Elle le sera parce qu'elle aura suivi sa loi, sa loi à elle, et non pas celle d'organisations périssables. La courbe du projectile ne dépend-elle pas de l'endroit où il court? Parabole qui rejoint la terre, ou hyperbole qui va vers l'infini ne sont pas interchangeables.

Qu'on laisse l'Église accourir vers son Dieu à travers les réalités de ce monde. Qu'on la laisse exhorter, secourir, reprendre, entraîner, et, sans se préoccuper de nos titres, soucieuse seulement de nos devoirs, dire à tous, chefs, sujets : *Cherchez d'abord le Royaume de Dieu et sa justice.* Nous savons bien, puisque l'Évangile ne ment pas, que ce premier nécessaire ne s'oppose en réalité à rien d'utile; que *tout le reste y accède par surcroît.*

En vérité, part faite aux accidents, inévitables en des choses si complexes; aux abus, inévitables aussi, dans un monde de péché, de la part des représentants

de l'un ou l'autre pouvoir, l'Église, qui apparaît à certains si insupportablement exigeante, accapareuse, importune et gêneuse, l'Église, au fond, est l'alliée indispensable, le secours providentiel, même en matière purement politique.

« Dieu premier servi », comme disait Jeanne d'Arc, les républiques n'en seront que mieux servies. La soumission à l'Église en ce qui la concerne garantit tout le reste, aussi bien les libertés légitimes que les justes prérogatives du pouvoir.

« Il en est qui prétendent, écrivait saint Augustin[1], que la doctrine chrétienne est nuisible à l'État... Que ceux-là nous montrent donc une armée composée de soldats tels que la doctrine chrétienne veut qu'ils soient; qu'ils nous montrent des gouverneurs de provinces, des maris et des femmes, des parents et des enfants, des maîtres et des serviteurs, des rois, des juges, mieux encore, des contribuables et des collecteurs d'impôts tels que la doctrine chrétienne les veut... quand ils l'auront fait, libre à eux de répéter leur accusation. »

Si le peu de pages dont nous disposons le permettait, on verrait dans le détail que les conditions de vie imposées par l'Église, bien qu'elles nous poussent plus loin que les résultats attendus par la politique, se trouvent inclure en soi et, pour le reste, favoriser au maximum les conditions de la vie politique.

Trois sortes de faits, dirait-on, composent tout le train de la vie politique : les faits moraux individuels,

1. Epist. 138, *Ad Marcellinum*, cité par Léon XIII dans l'Encyclique *Immortale Dei*.

en ce que chacun vaut pour le groupe ce qu'il vaut tout d'abord pour soi; les faits d'obéissance, l'individu ayant à se subordonner, par la loi, aux exigences de la vie collective; les faits d'autorité, l'unité nationale et le bien public que recherche cette unité se trouvant représentés et devant être défendus, poussés au progrès par des chefs.

A tous ces titres, nul ne peut contester l'immense utilité de l'Église.

Aux individus, elle dit : Respectez-vous vous-mêmes, corps, âmes, activités, comme les temples de Dieu, et elle les y aide. Aux chefs, elle dit : *Les princes des païens les dominent : qu'il n'en soit pas ainsi entre vous; mais que celui qui est en tête soit le serviteur de tous,* et quand les chefs lui obéissent, elle en fait des saint Louis ou des Henri d'Allemagne, dévoués à mort à la grandeur et à la prospérité de leurs peuples. Aux sujets enfin elle dit, en les y inclinant : *Que tout homme soit soumis aux autorités supérieures; car il n'est point d'autorité qui ne vienne de Dieu; toutes celles qui existent ont été instituées par Dieu; c'est pourquoi celui qui s'oppose à l'autorité résiste à l'ordre de Dieu même.*

La vie dépôt divin, l'autorité service public, et l'obéissance au pouvoir légitime comme à Dieu : telles sont les trois notions complémentaires, pratiquement inculquées, qui forment la morale de l'Église dans ses rapports avec la vie publique. Cela vaut bien le *contrat social*, ou le *quasi contrat* plus récent, ou la *solidarité* envisagée comme fait brut et qui ne conclut à rien, ou à plus forte raison la *lutte pour la vie* tant bien que mal tempérée par des intérêts convergents ou par un vague *altruisme* sans cesse combattu.

Le surnaturel comme *motif* et le surnaturel comme *moyen :* telles semblent bien être les conditions supérieures d'une vie politique véritablement digne de l'homme.

Si cela était vrai, l'attitude de l'Église, avec ses apparences exigeantes, serait tout simplement maternelle.

Quand ce n'est plus Dieu qui règne par le souverain, c'est le souverain lui-même qui se fait Dieu, homme ou majorité. Quand ce n'est plus Dieu qui règne aussi dans le cœur des sujets, c'est la nature pécheresse et anarchique qui le remplace. « Il n'y a rien de plus sociable que l'homme par nature, a écrit saint Augustin ; il n'y a rien de plus insociable par corruption. » En appliquant les moyens religieux à vaincre la corruption en haut et en bas, l'Église fait donc une œuvre politique plus précieuse que les combinaisons politiques. Se désintéressant des formes par respect, elle travaille sur le fond et le prédispose aux formes meilleures.

Si l'on regardait le passé, on pourrait voir — et ici encore tous les grands historiens impartiaux ont apporté leur témoignage — quels services éminents, plus qu'éminents, la société religieuse catholique a rendus. Quelques excès de pouvoir relevés ici ou là, chez tels ou tels de ses représentants, au cours de sa longue histoire, ne peuvent faire oublier qu'elle a porté le monde moderne sur ses genoux. La politique moderne est sa fille, en ce qu'elle a de supérieur aux régimes despotiques ou aux licences effrénées du passé antéchrétien.

Si c'en était l'endroit, nous pourrions ajouter en-

core : Plus que tout autre régime, notre démocratie a besoin de l'action de l'Église ; car sa valeur dépend tout à fait, cette fois, de la valeur de chacun et de tous, tout le monde étant souverain, comme tout le monde est sujet de la loi, comme tout le monde est matière sociale.

Chaque penseur le répète depuis Aristote, et on le disait sans doute avant lui : Les débordements d'une démocratie ont plus d'importance destructive que les crimes d'aucun prince ou d'aucune aristocratie.

La démocratie est une mer; l'Église universelle serait la rive immense qui en contiendrait les eaux, les éclairant de ses phares, les maintenant sur le fond préparé à les recevoir : nature, que protège la surnature, comme le ciel garde la terre de l'aridité et, par les haleines qu'il souffle, en écarte la corruption.

CHAPITRE XI

LA VIE INTERNATIONALE

L'attitude de l'Église à l'égard de la vie internationale ne devra-t-elle pas procéder de sa catholicité plus encore que ses pensées de politique intérieure?

Par son action spirituelle, l'Église veut unir l'humanité à Dieu. Or, l'humanité, cela signifie multitude; mais cela signifie également unité, et cela signifie, pour finir, constitution complexe où l'unité de l'ensemble et l'unité relative des groupements partiels laisse subsister la multiplicité soit des hommes, soit des groupes.

La religion, en se proposant de diviniser l'homme au sens où nous l'avons expliqué, doit tenir compte de cette complication, et ni elle ne doit courir à l'unité en passant par-dessus les frontières naturelles établies par les faits humains, ni elle ne doit s'enfermer dans ces frontières de façon à oublier l'idéal unitaire qui se fonde sur les premières réalités d'où elle part.

Tous les hommes, au regard de l'Église, forment une unité, au nom de leur filiation commune par rapport à Dieu, de leur destinée commune en Dieu, de leur solidarité dans l'action, dans la responsabilité

d'une malice collective, dans le rachat du commun Sauveur.

La grâce est faite pour tous, et le premier effet de la grâce, c'est la charité, c'est-à-dire l'unité en Dieu de tous les hommes.

Mais pour unir les hommes, on ne commence point par les diviser en brisant les ensembles que le fonctionnement normal de la vie a établis. Pour bâtir une maison, on ne commence point par piler les pierres.

Il faudra donc s'attendre à ce que l'Église, d'une part, maintienne l'unité du genre humain dans le Seigneur; d'autre part consacre, à chaque étape de la civilisation et dans tous les ordres, les ensembles moralement constitués — ou en tout cas moralement subsistants — dont les frontières sont pour le bien humain comme les cloisons d'alvéoles, qui portent l'échafaudage de la ruche et empêchent le miel de s'enfuir.

On peut voir dans ces simples mots toute la doctrine que nous aurions à exposer, s'il était possible ici de traiter avec quelque ampleur le vaste sujet amorcé par ce titre : l'Église et la vie internationale.

L'illuminisme destructeur et orgueilleux des « citoyens de l'univers » n'est pas le fait de l'Église. Elle y voit, intellectuellement, une déviation, vu que l'unité du genre humain se construit par échelons, et non directement de l'individu au tout, comme si l'on composait un vivant avec des atomes empilés, au lieu d'atomes formant des molécules, qui forment à leur tour des substances élémentaires, des substances mixtes, des tissus, des organes et finalement le corps.

Les divisions géographiques ou ethnographiques, les contingences historiques qui ont créé les patries

sont des réalités. Les négliger et prétendre unir le genre humain hors de l'espace et du temps, sans souci de l'espace et du temps, c'est un coup d'aile qui se croit volontiers génial, mais dont l'inexcusable légèreté offense l'Église.

Elle y répugnera d'autant mieux que dans ce même sentiment internationaliste, l'Église voit des déviations morales qui ne tentent guère son approbation. Renaissance de l'esprit de caste, qui veut substituer à l'amour des enfants d'un même sol une coalition internationale d'appétits; esprit d'amateur et de dilettante, citoyen, soi-disant, du monde, en réalité de son jardin, de son fumoir ou de sa bibliothèque; souci de tranquillité matoise qui promet à tout le monde pour n'avoir à payer personne, trouvant commode d'associer ces deux choses qui ne coûtent rien et rapportent quelque gloire : cosmopolitisme verbal, égoïsme très effectif : l'Église goûte peu ces façons d'esquiver le devoir. Elle professe que nous devons l'amour, l'honneur et le service à Dieu d'abord, et après Dieu non pas à l'humanité à titre immédiat, mais à nos père et mère, à nos familles, à nos patries. A l'humanité, ensuite.

Mais si l'on dit : *Ensuite,* il ne faut pas que cette suite soit négligée, ni surtout niée. C'est pourquoi l'Église, après avoir béni le patriotisme, ou pour mieux dire après l'avoir imposé au nom de sa morale, se retourne contre ceux qui veulent dire : Cela suffit.

Non, cela ne suffit pas. Les frontières sont sacrées; mais leur fonction n'est pas de former entre nous des cloisons étanches : c'est de garder le bien hu-

main ; de fournir aux sentiments des appuis, pour qu'ils s'avancent, en cercles concentriques, de l'intime au lointain, sans oublier que le lointain, en Dieu, est tout proche ; c'est de sérier les devoirs pour les empêcher de se disperser, de tomber à la confusion et à l'anarchie : ce n'est pas d'en faire oublier aucun.

Et n'aurions-nous pas de devoirs, individuellement ou collectivement, à l'égard de ce que nous appelons l'étranger ? L'étranger, pour l'Église, est simplement un prochain plus distant, un frère peu sympathique quelquefois, possiblement injuste, coupable à notre égard, peut-être, agressif fort souvent, comme aussi bien, dans les familles, on trouve des frères peu sympathiques, agressifs ou coupables.

Précisément, l'idéal des rapports internationaux serait, au regard de l'Église, analogue à ce que nous pourrions concevoir, comme formule de rapports, entre des frères assez mal assortis par nature, de caractères panachés, d'intérêts divergents, exposés par conséquent aux querelles ; mais qui auraient pourtant la volonté d'accomplir leurs devoirs, c'est-à-dire de tirer les conséquences de leur fraternité, dont le minimum est la justice.

Les juristes du droit international — en dehors des théologiens, pour qui l'avenir n'aura pas à cet égard assez de louanges — ne se sont pas élevés encore à la hauteur de cette conception. A commencer par Montesquieu, à finir par les plus récents, tous vous disent : Les nations sont *souveraines*. Et ils entendent par là que chacune est murée en soi ; ne dépend, moralement et juridiquement, que de soi ; n'a de devoirs que ceux qu'il lui plaît d'assumer en vue de son propre bien, toujours maîtresse de résilier le

contrat s'il est jugé trop onéreux et de recourir à la force pour trancher les questions dites d'intérêt vital ou d'honneur — c'est-à-dire, dans la réalité (et l'on en convient), toutes celles dont l'intérêt est plus grand que celui d'être fidèle à ses engagements et de ménager un voisin utile.

Le fond de tout cela, c'est la doctrine grossière de la lutte pour la vie, c'est-à-dire cette conception que chaque vivant, animal, homme ou peuple, n'a de loi d'action que de se sauver soi-même, tout ce qui compose son ambiance, précieux ou non aux yeux de la raison, fraternel ou non au regard d'une religion ou d'une morale méprisées, n'étant que matière à assimiler, en vue de se procurer une plus heureuse ou plus large vie.

Cette thèse barbare, fille d'une science dévoyée, est l'antipode des conceptions de lÉ'glise. L'Église déplore l'immoralité profonde qui préside aux rapports des peuples. Si elle y intervient peu, c'est qu'elle est désarmée en face de tant de rancœurs et d'égoïsmes; c'est que sa sagesse patiente applique la règle qu'elle posa au sujet de ce qu'on appelle *correction fraternelle :* n'avertis et ne gourmande, que si tu espères un amendement; sans quoi, tu ne fais qu'aggraver la malice.

Mais désarmée ou non, l'Église est tenue de proclamer l'idéal, et elle le fait dans cette prière dont il faudrait proposer la sublimité à ceux qui trouvent notre Église rétrograde : « *O Dieu, qui as donné à tes fils ce globe pour le cultiver, fais qu'ils n'aient qu'un cœur et qu'une âme, de même qu'ils n'ont qu'une seule demeure* ».

Cette unité morale des hommes n'est nullement

une chimère; c'est la loi. On n'espère guère la voir obéie à titre courant, parce que les obstacles sont trop nombreux et que les intérêts, les passions sont enchevêtrés d'une façon trop complexe. Mais c'est la loi quand même. Et il faudrait tout au moins le savoir, en convenir et s'y efforcer, quitte à chuter souvent, ainsi qu'on le fait en d'autres matières.

Tous les chrétiens devraient être prêts à signer les propositions suivantes :

Premièrement, il n'y a pas de droit de la force.

Deuxièmement, les relations internationales, comme les relations privées, sont réglées par la loi morale.

Troisièmement et en conséquence, chaque nation, tout en cherchant son intérêt et en le défendant par tous les moyens honorables, s'interdira le recours aux violences, aux fraudes, aux procédés d'intimidation, à l'emploi des traîtres, à celui des espions déloyaux et généralement à tout ce qui offense la morale telle que les honnêtes gens l'entendent.

Quatrièmement, du plus fort au plus faible, du plus civilisé au moins civilisé, du plus moral au moins moral, régneront, toutes proportions gardées, les rapports qui s'établissent, dans une famille, entre l'aîné et le plus jeune, entre celui qui arrive et celui qui échoue, entre celui qui comprend son devoir et celui qui le rejette.

En cas de conflit, sachant qu'être juge et partie sont deux rôles mal compatibles, on cherchera un arbitre.

Si malgré tout la guerre éclate, imposée par le mauvais vouloir de l'un des peuples ou par des circonstances qui ne permettent point le recours aux

voies de droit, l'action belliqueuse ne se proposera que le rétablissement de la justice, indemnités comprises, au lieu de conquêtes injustifiées, d'exigences draconiennes, au lieu de vengeances.

Nous sommes bien loin de tout cela! Telle est pourtant, de la façon la plus nette et la plus absolue, la pensée de l'Église.

Oserons-nous ajouter que pour sa pensée profonde, en tant qu'elle porte l'Évangile et en escompte sans réduction tous les avenirs, ce n'est là qu'un minimum?

Permettons-nous cette audace, et invitons ceux qui ne craignent pas d'envisager les larges espaces à comprendre que pour l'Eglise, l'avenir n'est pas dans le sens d'un émiettement international anarchique dont les méfaits sont trop visibles, la fraternité en Dieu et dans le Christ n'ayant, en ce qui touche à la vie des nations, aucun organe juridique, politique ou social; la chrétienté de jadis étant morte, disloquée par les ambitions et par l'incrédulité, rien de *laïque* n'en ayant pris la place.

L'avenir, s'il obéit à l'Évangile, donnera à notre unité en Dieu et dans le Christ une sanction.

Laquelle? qui pourrait se hasarder à l'augurer! Je ne fais pas de propagande pour les *États-Unis d'Europe,* ni pour les confédérations mondiales organisées en chambre par des gobeurs et des songe-creux. Tout homme sérieux professe que la vie seule sait les chemins de la vie, et qu'à l'égard, surtout, de ces avenirs incommensurables, toute hypothèse est sans portée et toute prophétie ridicule.

Mais ce n'est point prophétiser que de dire : L'u-

nité religieuse des hommes doit avoir — cela dès maintenant — ses conséquences morales. L'unité morale des hommes doit avoir, un jour, ses conséquences juridiques, et pour cela, le pouvoir juridique au sens strict étant un attribut du pouvoir politique, l'unité morale des hommes doit avoir un jour — sous quelle forme, nul ne le sait — ses conséquences politiques.

Il ne s'agira pas de supprimer les nations; mais de les relier, en limitant une souveraineté qui se prétend absolue, alors qu'elle dépend, l'unité qu'elle représente n'étant, à l'égard du genre humain *un* de par la nature et uni en Dieu, qu'une unité relative.

Nos Papes ont essayé autrefois de tirer ces conséquences des doctrines catholiques. Ils devaient échouer, parce que l'Église ne disposant, par définition, que d'un pouvoir spirituel et n'ayant donc d'influence politique que celle qu'on lui concède, ne pouvait résister à la violence des courants séparatistes. Mais ce que l'Église, d'elle-même, n'a pas fait et ne pouvait pas faire, dans un domaine qui n'était pas le sien, l'avenir doit le faire sous la pression morale de l'Église.

Si le genre humain ne sait pas s'organiser jusqu'au bout, continuant l'œuvre amorcée aux jours où les familles isolées se constituèrent en cités, les cités en petites patries provinciales, les provinces en patries douées d'une large puissance d'expansion; — si le genre humain, dis-je, refuse de constituer ainsi sa vraie vie et de commencer sur cette base désormais définitive sa réelle évolution sur la terre, nous devons

dire qu'il aura été infidèle à soi, méconnaissant son unité fondamentale; infidèle à son Dieu, qui est Père commun et qu'on ne sert vraiment qu'en venant à lui comme frères; infidèle à son Christ, qui, concentrant en soi l'humanité une et Dieu un, a pu dire, rêveur sublime, au moment où le sommeil de la mort commençait à le prendre : « *Père, qu'ils soient un comme toi et moi nous ne sommes qu'un* ».

En attendant ce qui serait le dernier effort du levain évangélique pour faire lever, comme le disait le Sauveur, *toute la pâte,* l'Église a le devoir de prêcher l'Évangile immédiat, qui consiste en des relations morales, en attendant les relations juridiques et politiques à organiser entre les peuples.

La politique du *chacun pour soi* a besoin de ce correctif qu'y ajoute le proverbe : *Dieu pour tous,* et il faut qu'on se souvienne que Dieu parle dans nos consciences. Dieu fait justice par nous; Dieu réalise sa providence par nous. *Chacun pour soi et Dieu pour tous,* cela veut donc dire, chrétiennement : Nous cherchons notre intérêt, nous, peuples, comme dans un concours chaque candidat cherche à réussir et, s'il le peut, à dépasser l'autre; mais la justice doit rester sauve, la fraternité foncière aussi, et le Dieu de justice, le Dieu de fraternité, par notre action comme par la sienne, doit pouvoir travailler au bien de tous.

Que nous sommes loin, encore une fois, de ces rapports-là! Il faut pourtant que les chrétiens y consentent; car c'est la condition, premièrement, de la bonne conscience des peuples, et aussi, comme sanc-

tion, de ce bien que nous ne sommes plus à la veille de perdre ; de ce que tout le monde, cependant, appelait par le meilleur de soi, et que le Sauveur, dans la même circonstance suprême dont je parlais, entendait nous laisser en héritage : la paix.

CHAPITRE XII

LA PAIX

Pour peu que nous abordions l'histoire et que nous nous enfoncions dans la complexité des faits, bien des apparences pourraient voiler la doctrine véritable et la véritable action de l'Église en matière de paix.

La religion est favorable au principe d'autorité : quand c'est le militarisme qui détient l'autorité, la religion semblera facilement travailler pour lui, et par là être amie de la guerre. La religion a des tendances conservatrices très marquées ; elle n'est rien moins que révolutionnaire, bien qu'indéfiniment progressiste : sous les gouvernements belliqueux, elle doit donc, à l'égard des contemporains qui n'élargissent point leur regard, sembler solidaire de la politique belliqueuse.

Mais c'est là voir les choses par leur petit côté. Ce qui importe, c'est de savoir quelle est, au fond, la doctrine de l'Église ; où porte, au fond, le courant de son action.

A ces deux questions, il est par trop facile de répondre.

L'Église, c'est la fraternité en Dieu. Ceux qui en

auraient une autre conception devraient la justifier, et s'ils essayaient d'en tirer, ainsi que l'ont fait certains, une apologie de la guerre, ce serait sous leur responsabilité personnelle.

La notion de l'Église nous a paru sortir de ceci : Dieu père commun appelant toute la communauté humaine unie dans le Christ à une commune destinée surnaturelle; la constituant pour cela en un groupe organisé dont le caractère foncier est l'unité dans l'universalité, individus et peuples s'y trouvant englobés sans perdre en aucune façon leur autonomie, mais en se laissant régir, au spirituel, par une autorité spirituelle; en se laissant pénétrer de cet esprit unitaire dont l'effet, en nos cœurs, s'appelle charité, et dont l'effet extérieur, si l'on y demeure fidèle, sera *concorde*.

En vérité, la guerre n'a pas de place dans le plan du catholicisme. Il n'en est pas de celui-ci comme des anciennes religions, qui favorisaient la paix au dedans de groupes ethniques, de familles étroites de peuples, mais la déchaînaient d'autant plus au dehors, sous le couvert d'institutions adverses et de dieux rivaux.

L'élévation absolue et l'ampleur totale du sentiment religieux catholique ne permet plus à qui le pénètre et s'en laisse pénétrer, de verser dans cet égoïsme dévoué, dans ce dévouement égoïste et par là querelleur. S'il est vrai, comme on l'a prétendu, que la fraternité religieuse a créé l'histoire grecque, dont les amphictyonies furent un des grands facteurs, et aussi l'histoire romaine, et aussi, auparavant, sur ce même territoire latin, la vie étrusque — combien plus que cette étroite fraternité, la frater-

nité universelle des chrétiens créerait-elle, si elle était obéie à la voix de l'Église, une histoire pacifique du monde !

Nous ne prêchons pas la lutte pour la vie, nous, catholiques, mais l'union pour la vie, pour la plus haute vie. Nous ne pensons pas que le monde soit livré à la force et que ce soit là, grâce à la sélection, son moyen de progrès. Nous pensons que la loi du monde la plus fondamentale, c'est l'amour, puisque c'est le concours des forces. Nous pensons que dans le règne humain, cette loi, grâce à l'intervention de la raison et de nos sentiments supérieurs, prend plus d'ampleur qu'elle n'en fait voir dans la nature, où la raison et l'amour immanent à toute chose ne sont point secondés par un consentement réfléchi. Et si la grâce vient par surcroît éclairer la raison d'une lumière supérieure, lui révélant les vues providentielles, et si nos sentiments, imbibés de cette même grâce, élargissent le filet où se prennent librement les cœurs, notre doctrine et nos tendances seront plus éloignées encore de ce que Lacordaire eût appelé une « canaille de doctrine ».

Non, notre Dieu n'est pas un Teutatès, ni notre Christ un héros de trilogie militaire. Il a été dit, sur la montagne où retentissait la loi du Nouveau Testament : « *Bienheureux les pacifiques : ceux-là seront appelés fils de Dieu* ».

La liturgie, reprenant le thème, après avoir appelé Dieu « *auteur et amateur de paix,* s'exclame ainsi : « *O Dieu, de qui viennent les volontés saintes, les droits conseils et les œuvres justes, donne à tes serviteurs cette paix que le monde ne peut pas donner... afin que nos temps, par ta protection, soient*

tranquilles ». Si l'on analysait cette oraison, on y verrait dans sa plus parfaite formule le pacifisme vrai, celui qui veut la paix non par la lâcheté ou l'illuminisme, mais par la rectitude des vouloirs, la sagesse des conseils et la justice des œuvres.

Enfin, nos saints, ces témoins de la doctrine, dont les vies sont comme les regards par où l'on peut juger de la continuité d'un courant qui ailleurs paraît caché, nos saints sont les hommes par excellence de la paix.

Cela paraît tout simple? En effet! mais à la condition que l'Église, comme institution, prêche la paix, attendu que les saints n'ont de prétention, eux qui n'ont pas de prétention, que de refléter exactement l'idée sociale qui est à la base du groupement catholique. Or, sont-ils fils d'une cité divisée, ils s'y conduisent comme saint François d'Assise, qui réconcilie les *majores* et les *minores* en bataille. De ville à ville, ils font comme Catherine de Sienne, qui parcourt l'Italie en criant : La paix! La paix! De peuple à peuple, comme saint Bernard, qui se fait arbitre universel, et ne veut de guerre que contre l'envahisseur oriental, qui menace l'avenir civilisé en menaçant le champ évangélique.

La dernière venue sur nos autels, la plus sublime, la plus exquise, la vaillante et douce héroïne, Jeanne d'Arc, ne fait pas exception. Cette Walkyrie française, comme quelques-uns aimeraient à l'appeler, ne fit la guerre que parce qu'elle ne put éviter la guerre; parce que, éviter la guerre, c'eût été consacrer l'injustice, consacrer l'invasion, la mort de ce qui lui tenait plus à cœur : la patrie. La mort pour soi, elle sut bien l'accepter; mais la mort pour la France, non!

Elle adressa à l'Anglais lettre sur lettre pour qu'il se décidât à *faire raison au Roi du ciel,* comme elle disait en son délicieux langage, c'est-à-dire, évidemment, à réaliser la justice. « *Elle est prête à faire paix,* disait-elle en parlant d'elle-même, *si vous voulez lui faire raison, de sorte que France vous rendiez et payiez ce que vous l'avez tenue.* »

On répondit à ses avances en l'appelant vachère et ribaude. Cet insuccès lui arracha, dit son aumônier Pasquerel, une grande abondance de larmes. L'idée du sang à verser la bouleversait. Elle essuya ses larmes pour combattre; mais elle avait posé l'acte de protestation chrétienne, et elle avait déclaré son motif d'action le jour où elle disait, avec cette vivacité si française qui marquait toutes ses allures : *Quant aux Anglais, la paix qu'il faut, c'est qu'ils aillent en leur pays, en Angleterre.*

Comprenons, en effet, que si l'Église veut la paix, en ce que tel est son vœu, tel son idéal, il ne s'ensuit aucunement qu'elle veuille la paix par tous les moyens, la paix avant tout.

Ce que l'Église veut avant tout, ce n'est ni la paix ni la guerre : c'est le bien. Elle adopte la définition de son grand docteur, saint Thomas d'Aquin, disant après saint Augustin, dans son style lumineux et mesuré : *La paix n'est autre chose que la tranquillité de l'ordre.*

Si l'ordre règne, et que tout soit sauf parmi les biens dont nous avons la charge, la paix est de droit; quiconque la troublerait au bénéfice d'ambitions, de passions accapareuses ou d'orgueil ne devrait pas espérer avoir la religion pour complice. Mais si

l'ordre est troublé par des provocations injustes, des offenses à l'honneur, ou des obstacles à l'intérêt d'un légitime développement national qui représente, pour le chrétien, un intérêt providentiel, il faut réagir. La guerre n'est plus alors l'injustice exécrable et cruelle; c'est la justice armée, comme, dans les fresques d'autrefois, ces figures graves, l'épée haute, prêtes à frapper avec tristesse et fermeté, la balance d'équité ayant déterminé le droit et, de son doigt imperturbable et lent, désigné le coupable.

Seulement, la guerre, si elle est ainsi un acte de justice, de la part de celui qui la mène en vue du bien, n'en est pas moins, au total, une fille de l'injustice, puisque le droit revendiqué par la force suppose une force qui s'oppose à ce droit. Supprimez l'injustice, vous rendez inutile la guerre juste, et vous rendez impossible la guerre injuste. Aussi l'Église, sans vaines déclamations, consacre-t-elle son influence non à chercher des systèmes pacifistes, mais à essayer de faire que chacun ait son dû, abandonnant à l'autre son dû, faisant des concessions en cas de litige, et ne recourant aux moyens extrêmes que dans des cas extrêmes qui ne se produiraient point, le bon vouloir supposé.

Elle ne se contente pas de cet effort, elle va plus loin et entend descendre plus profond. Car ce que nous venons de dire, en observant que la paix est fille de la justice, n'est pas la vérité entière; ce n'est pas même le principal. Cette justice, qui a pour fille la paix, est fille elle-même d'une mère qui, dans les Écritures, porte le même nom, mais en un sens plus large.

Comme dans certaines régions le nom de famille

se dédouble, donné d'une part au père, de l'autre au fils aîné à titre de prénom usuel : ainsi, dans le langage chrétien, le *juste* est celui qui fait justice à son prochain ; mais c'est aussi, c'est surtout celui qui fait justice à Dieu, à soi, aux choses comme aux personnes, aux vertus religieuses, morales — morales, dis-je, au sens individuel — aussi bien qu'aux vertus sociales.

Or, qu'on se demande si l'on peut être juste dans le premier sens sans l'être dans le second ; si l'on peut faire justice au prochain quand on est cupide, haineux, jaloux, insoucieux du divin, jouisseur, plein d'orgueil, etc.

Notre Église ne le pense pas. Elle estime avec le psaume que l'*abîme appelle l'abîme* et que les nations, non plus que les individus, ne peuvent être justes à l'égard d'autrui si elles ne sont pas justes au dedans, c'est-à-dire morales.

« Une république vertueuse est appelée à jouir de la paix », disait le vieil Aristote (*Polit.,* VIII, 1). « *Paix sur terre aux hommes de bonne volonté* », a dit avec plus d'autorité l'Évangile. « *Quant aux méchants, il n'y a point de paix pour eux* », disaient par anticipation nos prophètes. « *Ils ne connaissent pas le chemin de la paix; il n'y a point de justice dans leurs voies. Ils prennent des chemins détournés. Quiconque y marche ne connaît point la paix* » (Isaïe XLIII, 22 ; ibid., LIX, 8). Et faisant allusion aux pacifistes à côté qui cherchent des systèmes sans aller jusqu'aux âmes, un autre dit : « *Ils pansent à la légère les plaies de mon peuple. Paix! Paix! disent-ils; mais il n'y a point de paix* » (Jér., VII, 4).

Toutes ces sentences doivent nous instruire. Dans

l'état actuel de la moralité humaine, il n'y a point à espérer de paix durable, parce qu'il n'y a pà ases pérer de justice. La justice pourra être louée, elle-se morfondra; des individus aux groupes, la lèpre s'étendra, et ce n'est pas le liniment des formules, ordres du jour ou déclarations de congrès, qui arrêtera ses ravages.

Or, c'est ici que viendrait, doctrinalement et pratiquement, le rôle principal de l'Église. A quoi bon s'attarder à parler de la *trêve de Dieu,* des grands projets nourris par les Papes en vue d'organiser les pouvoirs et de terminer par là les querelles! Qu'importent les perpétuelles admonestations adressées aux princes chrétiens depuis l'époque de Constantin jusqu'à Pie X et Benoît XV! Les pièces diplomatiques ne manquent pas, les encycliques non plus. Mais l'essentiel, pour l'Église, est son rôle moral, son action sanctifiante et, si je puis dire, son existence même, en tant que « sainte Église ».

Ce que l'Église inculque; ce que l'Église fait; ce que l'Église est : voilà les sources du vrai pacifisme. Ce qu'elle est, c'est l'union des hommes en société universelle. Ce qu'elle fait, c'est une œuvre d'amélioration des rapports humains à partir du dedans, c'est-à-dire à partir des causes, au lieu de ne s'attaquer qu'aux symptômes. Ce qu'elle inculque, c'est ce résumé de la Loi et des Prophètes, ce ressort du bien, ce nœud des liens universels où la paix trouve son piège : l'amour.

L'amour puisé à sa source; le sentiment de la fraternité en Dieu, centre de tout le rayonnement de l'être, hors de qui la gerbe n'a plus de lien et les brins s'épandent; l'amour en l'Homme universel,

Fils de l'homme, symbole réel de l'unité que nous formons, de ce fond commun que nous avons à défendre contre la dureté de la vie, au lieu de le déchirer en parcelles saignantes; l'amour qui ne sépare pas ce qui est uni : Le Père pour l'honorer, les fils pour les traiter en frères, le temps pour s'y conduire en voyageurs secourables, l'éternité pour y aboutir en l'unité d'une famille en joie : voilà, quoi qu'en pense l'illusion, le secret de la paix entre les hommes.

Tout vient des sources, et en dehors de cela, il n'y a pas de sources. La guerre est fille du péché, et le péché, c'est l'Agneau de Dieu qui l'enlève. « *Agneau de Dieu qui enlevez les péchés du monde, Agneau de Dieu qui enlevez les péchés du monde, Agneau de Dieu qui enlevez les péchés du monde,* supplie avec instances la liturgie, *donnez-nous, oui, vous, donnez-nous, donnez-nous la paix!* »

Pacifistes, si vous avez un moyen de sanctifier les hommes, de les moraliser et par eux de moraliser les institutions et les peuples, employez-le, c'est le bon. Le catholique en a un : c'est l'Évangile vivant, c'est le Christ réalisé en institution, socialisé et agissant : l'Église. Adhérez à l'Église du Christ. Quand vous serez au dedans et que vous jouirez de sa force, vous lui prêterez la vôtre encadrée et sanctifiée, corrigée de ses utopies, raffermie dans ses espérances. Mais commencez par le commencement. Reconnaissez que là est la source de paix, parce que là est la source de justice et d'amour, là le frein des vices qui combattent la justice et l'amour, là les secours effectifs, les sentiments chauds, les paternités et les fraternités accueillantes, les puissances

de relèvement à côté des conseils d'innocence, les stimulants qui additionnent, pour agir, les énergies de la terre et du ciel et qui n'ignorent ni les ressources de la psychologie la plus positive, ni celles de la mysticité, qui est en nous le sens du divin.

« *Je vous laisse la paix, je vous donne* MA *paix,* a dit le Sauveur, *non comme le monde la donne.* » Le monde, s'il ne se dépasse dans le divin, n'a pas de quoi établir en soi la paix. La paix descend d'en haut, elle ne monte pas.

Quand l'aurore monte, en apparence, et qu'elle semble émerger du sol, c'est que le globe incliné, après sa longue prosternation nocturne, touche aux pieds du dieu de lumière, et, comme Esther devant le satrape oriental, sent se poser sur lui la baguette d'or.

LIVRE V

L'ORGANISATION DE L'ÉGLISE.

CHAPITRE PREMIER

L'ORDRE DIVIN DE L'ÉGLISE

Ayant étudié précédemment la raison d'être de l'Église; sa raison d'être nous ayant donné à comprendre son essence, d'où sortent ses caractères et les formes diverses imposées à ses relations, nous abordons maintenant, sans espoir d'y aller bien avant, la question de son organisation. Il s'agit de voir s'épanouir cette unité que nous avons reconnu dès longtemps être la note fondamentale de l'Église.

Que l'Église soit une, cela ne prouve pas qu'elle soit uniforme. Dès que l'unité n'est pas nullité ; dès qu'elle s'enrichit et à mesure qu'elle s'enrichit, elle appelle une multiplicité de fonctions qui veut elle-même une mise en ordre, faute de quoi l'unité, en s'enrichissant soi-disant, s'abolit, abolissant avec soi l'être même, dont elle n'était que la consistance.

Or, c'est là ce qu'on appelle organisation. L'or-

ganisation, c'est l'unité de ce qui est multiple. Notre corps est multiple; il n'en est que plus un. Par les liaisons anatomiques des organes, par la solidarité physiologique des fonctions, il réalise ce que nos savants appellent une *symbiose*, c'est-à-dire une vie en commun que régissent certaines lois, un déploiement qui se concentre, une concentration qui se déploie : c'est ce qu'on veut dire, quand on l'appelle corps *organisé*.

Notre Église, corps spirituel, ne pourra échapper à cette condition. A partir de sa naissance, au fur et à mesure qu'elle croîtra, elle devra épanouir sa richesse de vie, tout en la concentrant toujours plus, comme nous l'avons reconnu quand nous parlions de l'Église *une*. Ce double effort compensé sera son organisation.

Que si du vivant en particulier nous portons nos regards sur la nature en son ensemble, nous la trouvons aussi organisée. Toute la science, toute la philosophie et la poésie même ne sont que l'étude ou la contemplation extasiée de cette organisation. Si le corps d'un petit moucheron qui naît et meurt en quelques heures est une merveille, il est à croire que le grand cosmos, dont les phénomènes de la vie ne sont qu'une manifestation, n'est pas moins riche de sagesse immanente. Les anciens aimaient à se le représenter comme un vivant aux dimensions colossales, doué de fonctions qui étaient les phénomènes naturels, régi par une âme universelle dont la nôtre était un reflet, et que certains confondaient avec Dieu.

Nous ne pensons plus ainsi, grâce à l'Evangile et à la science; mais ce qui faisait penser ainsi subsiste.

La nature est organisée. De ce *canton de la nature* où nous sommes enfermés nous ne saisissons qu'une toute petite part de son organisation; mais nous faisons crédit pour le reste. Or, n'avons-nous pas dit que la nature fait d'une certaine façon partie de l'Église? Et si cela était vrai, ne faudrait-il pas dire : L'Église, organisée en cette partie inférieure d'elle-même, doit l'être beaucoup mieux en son principal?

Nous avons exposé plusieurs fois en quel sens nous entendions cette proposition : La nature fait partie de l'Église. Dieu, transcendant à tout, régit tout. Sa providence établit un ordre d'après lequel le matériel est soumis au spirituel, et la nature aux âmes. Cet empire des âmes, envisagé au surnaturel, c'est-à-dire sous le rapport de ses plus profondes relations et de ses destinées suprêmes, obtenues par le Christ, c'est ce que nous appelons l'Église. Il s'ensuit évidemment que la nature fait partie de l'Église comme la servante fait partie de la maison, surtout quand c'est une servante à vie, ou plus précisément comme un prolongement fait partie de son ensemble conjoint, vu que la matière et l'âme, en chacun de nous, et par conséquent aussi dans le tout, sont conjointes partiellement, sous les auspices du corps.

Mais encore une fois, si l'Église est organisée dans ce prolongement de soi qui s'appelle la nature, à plus forte raison et bien mieux devra-t-elle l'être en son principal, qui est l'humanité jointe à Dieu, en vue de ses destinées surnaturelles.

L'humanité, au temporel, s'organise tant qu'elle peut. L'effort des siècles tend à cette organisation avec une suite qui ne se révèle qu'à contempler de vastes espaces, mais qui n'en est pas moins visible.

L'humanité sait qu'elle est organique de droit. Fille d'un seul couple ; répondant à une idée créatrice qui s'épanouit en races et en familles de peuples, mais qui garde son unité foncière et appelle les mêmes destinées, elle éprouve cette obligation comme ce besoin de lier partie, pour mieux vivre, d'individu à individu, de famille à famille, de cité à cité, et dans une mesure limitée mais qui, espérons-le, s'élargira, de peuple à peuple.

Si cela n'est pas fait, et n'est pas parfait ; si d'Adam jusqu'à nous il ne s'est pas formé, par des alliances de plus en plus complexes, des synthèses successives, aboutissant progressivement et sans rupture de lien à une humanité organisée, la faute en est non à l'appel de la nature, mais au péché, qui nous renferme dans l'égoïsme et détruit entre nous les liens ; aux inconsciences qui nous empêchent de regarder de haut ou de descendre profond, pour découvrir en nous l'humanité ; à des occurrences historiques, à des hasards, à des obstacles matériels tels que distances, découpure du sol, révolutions cosmiques et le reste.

Mais au surnaturel, ces motifs de scission ou n'ont plus cours, ou en tout cas sont atténués au point de n'avoir d'action que sur l'accessoire. Les inconsciences sont vaincues par la Révélation et par cette assistance permanente que le Christ a promise aux siens. Le péché n'agit que trop, et il produit des schismes, des divisions, qui sont des effets de désorganisation partielle. Mais le péché est contenu dans des bornes par la grâce intérieure de l'Église et par une providence dont cette grâce est l'exécutrice.

Les hasards extérieurs et les obstacles matériels,

qui pèsent si fort sur l'organisation temporelle, ne sont plus de grand poids, à l'égard de relations toutes morales. Un évêque missionnaire qui circule sur le Congo ou sur le fleuve Jaune y apporte avec soi toute l'Église : il n'apporte qu'un peu de patrie, et à coup sûr le Chinois ou le Congolais le comprennent bien mieux quand il dit, s'expliquant en quelques mots : Je représente l'Église, que s'il disait : Je représente l'humanité.

Le nouvel Adam, Jésus-Christ, a donc pu poser les bases d'une organisation religieuse qui n'aurait pas à attendre, pour être une « société parfaite », c'est-à-dire intégrale, les lents progrès de l'organisation politique ou économique.

Ce n'est pas que le temps ait vu refuser ici sa collaboration : le temps est partout, même quand c'est Dieu qui agit, lorsqu'il agit à l'égard de l'homme, et si nous-mêmes nous en avions un peu plus devant nous, de ce temps dévorateur, ce serait un beau spectacle que de voir s'épanouir, historiquement, tous les organes du corps humano-divin. Mais, ce que nous disons présentement, c'est que le temps, nécessaire partout, était ici moins nécessaire que partout. Quelques siècles bien remplis, ce serait assez pour cette croissance pourtant colossale, et le premier jour de l'Église en fait voir déjà l'essentiel obtenu, grâce à l'Esprit qui plane sur elle comme sur la création primitive, sans avoir à compter avec les mêmes résistances, sachant se procurer de meilleurs concours.

Cet Esprit organisateur a reposé tout d'abord sur le Christ. Il y a produit des effets individuels dont

l'harmonie sera une part de la contemplation éternelle. Mais ces effets individuels n'étaient individuels que par leur siège; par leur intention, ils étaient déjà sociaux, et ils appelaient pour se déployer une organisation sociale que nous avons dû dire universelle.

Nous lasserons-nous jamais d'appeler notre Christ Fils de l'Homme, homme universel, entraîneur de l'humanité et de la nature qui lui est conjointe vers la divinité à laquelle lui-même est conjoint?

C'est pour remplir ces rôles qu'il a été fait *péché*, dit saint Paul, parce que l'humanité était péché; qu'il a été fait *douleur*, parce que l'humanité était douloureuse; qu'il a été fait *vertu expiatrice*, afin que par son expiation nos expiations puissent prendre valeur; que pour finir il a été fait *gloire*, entraînant dans les cieux le vivant humanité en celui de ses membres qui lui a été donné pour chef : tête éblouie que les membres suivront, quand le géant collectif aura achevé sa pénible marche.

Dans le Christ, a dit saint Paul, toutes choses s'unissent et prennent leur consistance : *omnia in ipso constant* (Coloss., I, 16-18), et à plus forte raison tous les hommes.

Si donc l'humanité est organique en soi, elle doit être organique dans le Christ, c'est-à-dire en tant que constituée par lui en Église, en tant que devenue, au spirituel, son propre corps, le corps dont l'Esprit-Saint communiqué par l'incarnation est devenu en quelque sorte l'âme commune.

Allons plus loin et remontons plus haut. Disons : L'Église, corps humano-divin par le Christ, incluant

Dieu en soi, doit participer à cette divine organisation qui fait du Père, du Fils et du Saint-Esprit le modèle de toute vie, l'*Ordre* suprême, le cas idéal — bien qu'il soit transcendant à l'idée — de l'unité dans la multiplicité organique.

En Dieu aussi, il y a richesse vitale dans la pleine unité vitale, et les relations divines : paternité, filiation, lien réciproque de l'amour ; puissance, sagesse, bonté ; rôle de source, rôle de loi, rôle de fin : c'est là une hiérarchie, une organisation dont le reflet se trouve partout, vu que partout et en tout il ne s'agit jamais que de créer, de régir et d'employer ; de fournir une initiative qui est un acte de puissance, de la régler, ce qui est la sagesse, et de l'orienter vers un but choisi, ce qui est de l'amour.

Mais dans l'Église, l'ordre divin devra se refléter tout d'abord, parce que, premièrement, c'est son émanation la plus proche : le Christ, qui fait partie de l'ordre divin en tant que Verbe, ayant fondé l'Église tout directement ; mais surtout, parce qu'une telle fondation n'est pas un acte d'architecte qui bâtit et s'en va. Le Christ nous demeure conjoint ; son Esprit vit en nous socialement, et c'est lui qui nous organise. Le Père nous est donné pour père par Celui qui nous a adoptés pour ses frères en vertu d'une divine solidarité.

Cette Église, qui est tout en lui, en tant que son corps, le Christ homme, qui est aussi Dieu, Fils de Dieu, l'introduit dans la Trinité.

Le Père envoie son Fils, qui envoie ses Apôtres, qui abordent les fidèles, et les fidèles, en se donnant aux apôtres, se donnent au Fils et font, par lui,

retour au Père, dans l'unité de l'Esprit que le Fils a communiqué.

Jésus ne disait-il pas, dans sa prière sacerdotale : « *Père, qu'ils soient un comme vous et moi nous ne sommes qu'un* », à savoir d'une unité organique.

« *La gloire que vous m'avez donnée,* continuait-il, *je la leur ai donnée* ». Et à ses apôtres : « *Comme mon Père m'a envoyé, ainsi je vous envoie* » (Jean, xx, 21). « *Qui vous reçoit me reçoit; qui me reçoit, reçoit Celui qui m'a envoyé* » (Matth., x, 40).

Et les apôtres à leur tour disaient : « *Nous vous annonçons ce que nous avons vu et entendu, afin que vous aussi vous ayez société avec nous et que notre société commune soit avec le Père et son Fils Jésus-Christ, afin que vous ayez la joie et que votre joie soit pleine* » (I Joan., 3-4). Il n'est pas fait, en ce texte, mention du Saint-Esprit; mais il y est sous-entendu, et il y trouve son succédané : la joie pleine.

Cette compénétration de l'ordre divin et du corps social humano-divin invitait saint Cyprien à définir l'Église : « Peuple racheté, qui est assemblé en l'unité du Père, du Fils et du Saint-Esprit : *De unitate Patris et Filii et spiritus sancti plebs adunata* » (De Orat. Dom., nº 23). Et poussant plus loin encore la hardiesse, il osait appeler l'Église « l'Unité de Dieu », pour signifier que la divine accolade qui unit harmonieusement les Trois Personnes, passe, par le Fils, comme au-dessous de l'Église, pour la maintenir en Dieu Trinité, ainsi que dans ces tableaux anciens où Dieu le Père enveloppe de ses bras et de son manteau, en la lumière de l'Esprit, l'Église raccordée à son Fils incarné et crucifié.

Il s'ensuivra naturellement que l'ordre de l'Église ne sera qu'une extension de l'ordre divin éternel, et que nulle autre organisation ne pourra prétendre à une simplicité aussi riche, à une richesse aussi une que la sienne.

Elle sera déficiente pourtant dans ses contours, sinon en son centre, et elle comportera une certaine relativité, parce qu'une société humano-divine, si elle est parfaite en tant que divine, parfaite aussi au point de contact de la courbe et de la tangente infinie qui la joint, cette société, en tant qu'humaine, et dans la mesure où la courbe s'éloigne en se fermant, devient fragile, sujette aux accidents humains, aux hasards, aux contingences historiques.

Si nous poussions un peu loin notre étude de l'organisation religieuse, au lieu de nous en tenir, comme nous ferons, aux grands rouages, nous y verrions une variabilité et des déficiences qui révéleraient en elle l'humain, jamais soumis en perfection au divin qui est en elle comme une âme.

Notre âme aussi, organise notre corps comme elle peut; dans le meilleur cas, elle n'arrive à dompter sa matière que pour des effets d'ensemble. Dieu, dans l'humanité, n'est pas ainsi impuissant; mais il se fait impuissant par respect. Il nous laisse responsables. Il laisse aux lois générales de la vie leur empire, que lui-même institua. Il n'en est pas moins là pour tout orienter, et cette orientation ne peut se produire, à moins de miracle permanent étranger aux larges vues providentielles, que par un organisme en rapport avec ce qu'on attend de son travail.

La papauté et l'épiscopat représentent cet organisme. Des extensions diverses s'en font voir. En étudiant ces institutions, nous pourrons voir quelle haute sagesse s'y laisse juger; quelle unité profonde y préside. « Soyons plusieurs, disait Albert le Grand à propos des discussions; mais que la cause soit une ». Soyons plusieurs aussi dans l'Église; plusieurs jouant des rôles variés, assumant des responsabilités diverses; mais que la cause commune soit servie. Elle le sera, vu Celui qui préside et qui assemble.

Si la reine de Saba, venant à la cour de Salomon, et constatant l'ordre savant et subtil du service oriental, en perdait le souffle d'admiration : *non habebat ultra spiritum,* il faudrait que la gentilité de tous les temps pût admirer la sagesse du Salomon divin dans la constitution de son royaume.

L'Église n'est pas indigne de cette admiration.

Elle tiendrait d'autant mieux à la mériter, et Dieu, en elle, se doit d'autant mieux de la lui faire mériter, que l'œuvre de sanctification dont nous parlons est avant tout une miséricorde[1]. Il s'agit de nous relever, nous qui étions dégradés; de nous soutenir, nous qui à toute heure fléchissons; de nous faire marcher, nous qui butons; de nous faire monter, nous qui pesons; de panser nos plaies dans la bataille sans fin de la vie morale et de nous administrer des cordiaux permanents au cours de l'étape.

L'Église est une entreprise de salut : chose plus ardue et plus délicate, plus nécessaire aussi qu'une

1. *Per viscera misericordiæ visitavit nos.* Luc, I, 78.

œuvre de pure justice. Son fonctionnement doit s'en ressentir, et c'est ce qui nous expliquera certaines rigidités, certaines complexités qui étonnent.

Vaisseau en tempête, l'humanité religieuse a besoin d'un équipage toujours prêt, d'un pilote sûr, d'une discipline ferme, d'une énergique bonté agissante, de rôles bien distribués et bien surveillés, tout le monde sur le pont et le regard directeur fixé sur l'étoile.

Dans ces conditions seulement le voyage se fera.

Et ne faut-il pas à tout prix qu'il se fasse, notre effarant voyage éternel?

CHAPITRE II

LE RÉGIME MONARCHIQUE DE L'ÉGLISE

L'organisation de l'Église a pour principe la Trinité.

Le Père, le Fils et le Saint-Esprit enveloppent, par le Fils, dans leur sublime intimité et font participer à leurs relations ineffables tout l'ensemble des êtres appelés à bénéficier de l'incarnation, c'est-à-dire l'humanité entière, dans la mesure où elle y consent, et, avec l'humanité, la nature qui lui est conjointe.

Le chef de cet ensemble est le Christ, et tout ce qui ne fait avec lui qu'un seul corps entre avec lui dans la divine hiérarchie trinitaire.

De ce principe, qui paraîtra peut-être bien haut, bien éloigné de la réalité quotidienne, dérivent pourtant, dans l'Église, toutes les réalités quotidiennes, et si l'on comprend mal les démarches de nos chefs, la faute en est souvent à un quiproquo initial, les régions où l'action religieuse s'élabore n'étant pas même soupçonnées du critique. D'ailleurs, partant de

là, on ne refusera pas de redescendre, d'échelon en échelon, jusqu'aux plus humbles détails de la vie; mais il faut explorer les cimes.

Au niveau où nous sommes, il faut élucider, au moyen du principe général invoqué, une question très importante, relative au régime religieux. L'Église est-elle une monarchie? Serait-elle plus ou moins une démocratie? Le pouvoir y vient-il d'en bas, et les chefs n'y sont-ils que des représentants, des mandataires? Tout au moins, l'autorité a-t-elle lieu d'y être contrôlée, partagée, limitée, comme dans la plupart des régimes humains? Ou au contraire, le pouvoir, dans l'Église, vient-il d'en haut, de telle sorte que les fidèles soient simplement des sujets, et leurs autorités immédiates des émanations d'une autorité suprême?

Cette question a prêté, de la part des dissidents, de la part même de beaucoup de fidèles mal instruits, à de dangereuses équivoques. Elle est au fond de la querelle protestante; elle est une part de la querelle moderniste, et elle est la clé de beaucoup de questions particulières où de bons catholiques, fussent-ils parlementaires, ne manquent pas de s'embrouiller.

Or, la solution à intervenir n'est pas ailleurs que dans les arcanes où nous disions que tout prend son origine.

L'Église est humano-divine. Dieu est inclus dans son être et dans son fonctionnement par le Fils de Dieu fait homme; par l'Esprit de Dieu qu'il nous communique; par le Père, dont il fait *notre* père en raison d'une solidarité fraternelle.

Si Dieu est inclus dans l'Église, il va de soi qu'il

y est premier, soit dans l'ordre constitutif, soit dans l'ordre fonctionnel. On ne va pas constituer Dieu, ni gouverner Dieu.

Ensuite, Dieu étant inclus dans l'Église par le Christ, à qui il a *tout remis entre les mains;* qui est chef de race surnaturelle, instrument conjoint de la divinité et participant, humainement, de toutes ses prérogatives, il va de soi aussi qu'au-dessous de Dieu, ou plutôt conjointement avec Dieu, ce qui est premier dans l'Église, c'est le Christ.

D'où la thèse, classique chez les théologiens et les sermonnaires, de la royauté du Christ. Royauté spirituelle, dont le mot *Christ* n'est que l'expression, vu que Christ (χριστός) signifie oint, consacré royalement, pour le gouvernement des âmes.

Jusqu'ici, nulle difficulté. L'Église est le royaume du Christ, par là le *Royaume de Dieu.* Nous ne pouvons pas transformer ce royaume en une république dont l'Homme-Dieu aurait l'honneur d'être président, ni en une monarchie constitutionnelle où il régnerait d'un règne diminué, à demi décoratif. Il faut que Dieu règne effectivement par le Christ, dans l'unité d'un gouvernement où ce qui est du Père et ce qui est du Fils n'a pas lieu d'être distingué, puisque l'un est dans l'autre et agit par l'autre. Il faut laisser à l'unité ce qui est à l'unité, et à Dieu ce qui est à Dieu.

Ultérieurement, si, depuis que le Christ rentra dans l'invisible, y a du Christ, dans l'Église, une représentation visible ; s'il a été dit à quelqu'un : « *Comme mon Père m'a envoyé, ainsi je vous envoie* » — « *Allez et enseignez toutes les nations* », ce qui est le pouvoir que nous appelons MA-

GISTÈRE; — « *Baptisez-les au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit* », et « *Faites ceci en mémoire de moi* », ce qui est le pouvoir sacramentel appelé MINISTÈRE ; — « *Qui vous écoute m'écoute, qui vous méprise me méprise* » ; « *Ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel, et ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel* », ce qui est le pouvoir de gouvernement (IMPERIUM), comprenant le *législatif*, le *judiciaire* et l'*exécutif*, nécessaires tous trois pour un gouvernement véritable : si cela est, le collège des Douze en leur succession authentique sera, au nom du Christ, en union avec le Christ, l'autorité première. Tout le peuple chrétien en dépendra comme un troupeau de ses pasteurs, l'ensemble du troupeau dépendant de leur ensemble, et chaque troupeau particulier exigé par les nécessités locales dépendant de chacun d'eux, sans exclusion de l'unité qui enveloppe tous les groupes.

Ici encore, la déduction est inévitable. Nous n'allons pas empêcher le Christ de réaliser ses divines intentions, et lui qui ne fait que passer, au point de vue de son commerce visible avec l'homme ; lui qui meurt et qui est cependant, au spirituel, roi des siècles, de trouver des dispositions en vue de réaliser sa tendre promesse : « *Je ne vous laisserai pas orphelins* » ; « *voici que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles* ».

Enfin, si les Douze et leurs successeurs préposés au troupeau ne sont pas eux-mêmes un troupeau amorphe ; si le multiple revient à l'un pour s'y parfaire ; si le Christ a entendu se donner une représentation non seulement collective, mais individuelle, comme une survivance visible, et s'il a dit à l'un

des Douze : « *Pais mes agneaux* », à savoir les fidèles; « *pais mes brebis* », à savoir les pasteurs, et encore : « *Je te donnerai les clefs du royaume des cieux* », comme à un majordome de palais par lequel il faut passer pour aller au maître; et si, par conséquent, le Christ parti, Pierre est un Christ par procuration, par mission et par assistance — si cela aussi est vrai, ce qui sera en tête, dans l'Église, ce sera le successeur de Pierre, et il en sera des autres évêques par rapport à lui ce qu'il en est de tous les évêques par rapport au Christ, ce qu'il en est du Christ par rapport à Dieu : tous ne seront qu'une émanation, une dérivation de la puissance souveraine salvatrice.

Le caractère monarchique de l'Église se fait voir ici à plein. Mais c'est à condition de tenir bien serrés tous les anneaux de la chaîne.

Or, pour les protestants, il se produit, dans cette suite de faits humano-divins, une coupure. Dieu envoie le Christ, et le Christ est Dieu — tout au moins pour les orthodoxes, les autres, on ne sait plus bien ce qu'ils croient. Mais le Christ n'est pas en relation avec nous par l'Église. A partir de lui, l'orientation se retourne. Elle remonte, au lieu de continuer à descendre. C'est nous qui allons rencontrer le Christ. Nous adhérons à lui à travers les temps, comme à un personnage historique, et cela chacun pour soi, chacun sous sa propre responsabilité, l'Écriture servant de pont entre le chrétien isolé, ignorant peut-être, libre en tous cas de ses commentaires, et le Christ lointain qui est toute sa vie. — Quel pont fragile!...

Il est vrai qu'on se placera, pour lire la Bible, sous la lumière présumée de l'Esprit-Saint, de son Esprit-Saint à soi, si j'ose dire, comme si Dieu décidait de nous éclairer ainsi chacun à part en vue de nous désunir, et comme si le large soleil qui éclaire les hommes, ou le lustre commun qui illumine la salle du festin évangélique n'étaient plus que la veilleuse solitaire projetant sur un texte obscur son cercle vacillant!

C'est seulement après cela, que nous, comme adhérents d'une idée commune, nous nous mettons à former l'Église. L'Église, ainsi, dépend de nous, et non pas nous d'elle. Les autorités qui la régissent sont de notre création, et le régime sera ce que nous le ferons, toujours en dépendance de notre initiative et toujours revisable.

L'idée du peuple souverain au surnaturel est ici bien visible. Les systèmes ont changé; mais le fond en est resté. A la suite de Marsilius Patavinus, hérétique du XIVe siècle, les protestants ont généralement soutenu que l'Église est démocratique et non pas monarchique. C'est la société religieuse dans son ensemble, qui détient le pouvoir et qui le délègue aux pasteurs. A moins qu'on ne laisse ce soin aux princes temporels, tout indiqués pour se charger des fardeaux qui incombent à leurs peuples! On évitera ainsi les conflits entre l'Église et l'État, après que l'Église aura été mangée par l'État.

Il s'ensuivra un droit de contrôle, un droit de résistance éventuelle, un droit de déposition des autorités religieuses par le peuple ou par ses mandataires princiers, et beaucoup d'autres choses encore, selon les systèmes variés construits sur ce thème.

Nous, catholiques, nous ne pouvons pas raisonner ainsi. Nous prétendons non pas constituer l'Église, mais nous faire constituer par l'Église. C'est elle qui, au nom du Christ, nous engendre spirituellement par le baptême. Elle se tient entre le Christ et nous, lien solide et de caractère social, parce que l'humanité est solidaire et sociale : ce n'est pas nous qui nous tenons, petits individus fragiles et isolés, entre le Christ et elle.

Nous n'avons donc pas à la contrôler : c'est elle qui nous contrôle. La descente d'autorité qui s'opère de Dieu au Christ se continue du Christ à l'Église qui en émane directement, et, dans l'Église, qui est un groupe organisé, non émietté, d'abord aux Douze et à leurs successeurs, les évêques, puis, parmi les Douze, à Pierre et à son successeur, le Pape.

Tel est le système auquel nous adhérons.

L'unité de l'Église, déclare saint Cyprien, ressemble à la tunique du Christ, qui était tissée sans couture à partir d'en haut (*desuper*). « Un Dieu, un Christ, une Église », dit-il encore, voulant résumer en ces trois mots tout le régime surnaturel, en ce que Dieu, pleinement un; le Christ, un avec lui en l'unité de personne; l'Église, une avec eux d'une unité d'organisation où le Christ se retrouve; le corps de ses envoyés, se groupant autour de son propre représentant : c'est toute l'intégration de l'œuvre divine.

En dépit donc des divers rôles que se partagent parmi nous les autorités, en vue de mieux s'adapter à la vie humaine, il n'y a point, parmi nous, partage réel de l'autorité. Nous sommes sous un unique gouvernement : celui du Christ, roi des âmes, qui

nous rattache à l'unique et suprême gouvernement de Dieu, roi universel.

Par où l'on voit que le principe monarchique est le fond de l'Église, parce qu'il est le fond de la réalité totale qui a pour chef Dieu, et parce qu'il est le fond de la réalité humaine au surnaturel, qui a pour chef le Christ, tout le genre humain étant solidaire, religieusement, non par lui-même et de son initiative propre, mais par institution et dans son Christ humano-divin.

Sans vouloir faire ici ombre de politique, il faut bien concéder aux théoriciens de la royauté que la monarchie est, en soi, dans l'idéal, le régime le plus parfait, parce que l'unité d'ordre obtenue plus ou moins en démocratie ou en aristocratie n'est qu'un genre d'unité secondaire, qui appelle finalement l'autre. C'est pourquoi le régime universel est ultra-monarchique, sous le nom de gouvernement divin.

Reste à savoir si les hommes vivent uniquement d'idéal, et si Dieu, représenté par les chefs d'État, s'y retrouve suffisamment lui-même. Dans l'Église, il se retrouve, parce qu'il y habite par son Esprit. D'où il suit que la monarchie est là de droit, et qu'elle n'y offre, à l'égard de l'essentiel tout au moins, nul danger d'oppression, soit en ce qui concerne les autorités secondaires, soit en ce qui touche aux libertés.

Il y a longtemps que Sénèque a dit : « *Parere Deo libertas est :* Obéir à Dieu, c'est la liberté. » Si la chaîne religieuse, en passant par l'évêque, le Pape, le Christ, nous relie à Dieu et à sa loi immanente

par l'Esprit-Saint : la liberté, pour autant qu'elle se tient sous cette loi, n'a rien à craindre. Dieu ne tyrannise pas, il fait vivre.

De même, les autorités particulières, reliées à nous d'un côté et à Dieu de l'autre, ne perdent pas leur pouvoir sur nous par le fait qu'elles tiennent à Dieu. Et si c'est par intermédiaire qu'elles y tiennent, elles ne perdent pas leurs prérogatives du fait de les posséder et de les exercer sous une dépendance qui est, finalement, celle de Dieu. Dieu, encore une fois, n'absorbe rien, il donne tout.

Si l'on ne craignait de fatiguer par un appel si répété à une comparaison familière, on dirait : Le régime de l'Église est monarchique comme celui du vivant. Rien de moins démocratique que le vivant. Ceux qui l'appellent une *colonie de cellules* disent une chose qui a sa part de vérité relativement aux procédés de construction des tissus et à la réalisation du plan organique ; mais au total, définir ainsi le vivant serait d'une philosophie trop légère.

Ce qui est premier, dans le corps vivant, ce ne sont pas les cellules, ni, en général, les parties : c'est le tout, et, dans le tout, le principe du tout, qui est l'idée vitale, appelée âme. Dans le corps Église, ce qui est premier, c'est son âme aussi, à savoir l'Esprit divin communiqué par le Christ Fils de Dieu et par le Père qui l'a envoyé.

Après cela, ce qui est premier dans le corps vivant c'est le système nerveux central, ce ne sont pas les cellules anarchiques. Dans l'Église, ce qui est premier, à titre d'élément visible, c'est le corps épiscopal uni au Pape : encéphale d'où procèdent, sous

l'action de l'Esprit-Saint, et la pensée, sous le nom de dogme, et la motricité, sous le nom de gouvernement, et toute la vie venue du Christ au bénéfice des âmes, par l'effusion sacramentelle.

Dans un cas comme dans l'autre, l'unité part d'en haut (*desuper*); elle n'est pas une résultante; ce n'est pas la foule qui la crée en s'organisant, mais au contraire l'organisation vient d'elle.

En architecture, seraient-ce les pierres qui expliquent tout d'abord la maison? Ce qui explique la maison, c'est l'idée de l'architecte, puis c'est l'initiative des entrepreneurs. Les pierres, après cela, s'organisent.

De là vient la profonde pensée qui a présidé à l'énumération du Symbole : *Je crois au Saint-Esprit, à la sainte Église catholique, à la communion des saints, à la résurrection de la chair et à la vie éternelle.* Dans cette suite, l'Esprit de Dieu est en tête. L'Église y est rattachée comme à son principe organisateur. La communion des saints exprime la loi fondamentale de l'Église qui est la charité sous l'action de cet Esprit. La résurrection de la chair et la vie éternelle seront les résultats de leur travail.

CHAPITRE III

LE RÔLE DES GOUVERNÉS DANS LE GOUVERNEMENT DE L'ÉGLISE

L'Église n'est donc pas une démocratie. L'autorité y vient d'en haut parce qu'elle y vient de Dieu, par le Christ, et parce que le Christ en a réglé l'écoulement jusqu'à nous en fondant une mission permanente : les Douze, avec une succession authentique, qui est le corps épiscopal, puis, à la tête des Douze, Pierre, avec sa succession authentique : le Pape.

Est-ce à dire que nous tous, dans l'Église, nous soyons des passifs ? passifs sous nos autorités immédiates, les autorités immédiates étant passives sous les autorités supérieures, passives elles-mêmes, sans doute, sous l'autorité suprême du Pape, visiblement; du Christ, invisiblement, et finalement de l'Esprit divin ?

Cette façon de tout figer, de tout suspendre de clou en clou, disons de tout abolir, afin de tout sanctifier, et de faire que Dieu soit — non pas *tout en tous pour nous sauver tous,* comme le dit l'Apôtre ; mais

à la place de tous, pour nous supprimer tous, ce serait le contraire d'un régime religieux véritable.

La religion consiste à nous *relier* à Dieu, non à nous y absorber. Le gouvernement religieux doit être évocateur d'énergies, non un accapareur d'énergies. Il est fait non pas pour nous éclipser ou pour nous éteindre, mais pour nous enflammer de toutes les flammes de la vie. « *Je suis venu,* a dit le Sauveur, *pour mettre le feu à la terre, et que souhaité-je, sinon qu'elle brûle ?* » (Luc, XII, 49).

Le gouvernement devra donc, chez nous, laisser du large aux spontanéités, et, s'il en laisse, ces spontanéités ne pourront manquer de réagir sur les autorités elles-mêmes en tout ce qu'elles ont d'humain; bien mieux, de conditionner ce qui vient en elles de plus haut, vu que la matière, et tout particulièrement la matière vivante, détermine, pour une part, le résultat des influences qu'elle subit.

Parmi les causes, les philosophes ont toujours compté la matière, et ils ont eu raison, s'il est vrai, comme nous l'apprend la science, qu'il n'y a pas d'action sans réaction, dans aucun ordre de phénomènes.

Notre Eglise fût-elle même la mécanique rigide où des organes de transmission se passent la force, sous un unique moteur central, les fidèles n'y seraient pas sans action. Ils agiraient, en ce sens qu'ils imposeraient à l'autorité, par leur façon d'être et par leur façon de se comporter sous le régime de la loi, des modalités de gouvernement qui seraient bien déjà, de leur part, une influence.

Mais l'Église n'est pas cette machine-là; elle est un organisme vivant. Or, dans un organisme, ce

qui est mû, à savoir les organes particuliers et jusqu'aux plus infimes cellules, est également moteur, au nom de la solidarité organique.

Il n'y a qu'une chose, dans le vivant, qui soit motrice sans être mue, c'est l'idée vitale, c'est l'âme. Encore est-elle conditionnée : la preuve, c'est que si les conditions sont défavorables, l'organisme dévie, souffre et meurt, alors que l'âme cherche toujours à le faire vivre.

Dans l'Église, c'est l'Esprit-Saint qui est comme notre âme commune. Et cette âme est indépendante, en ce que personne de nous ne peut avoir la prétention de l'influencer en elle-même; mais elle dépend, dans ses effets, de l'acceptation de nos libertés et de la collaboration de nos efforts. Nous ne sommes donc pas gouvernés sans nous, même par elle. A plus forte raison ne sommes-nous par gouvernés sans nous par les autorités humaines qui, en son nom, mais avec une dégradation de valeur et de pouvoir, nous régissent.

Dans ce dernier cas, non seulement nous participons aux effets du gouvernement; mais nous participons, d'une certaine façon, au gouvernement lui-même, sans pour cela faire retour au principe démocratique tout à l'heure exclu.

En effet, dans un vivant où une âme travaille, orientant les fonctions vers certains résultats qui sont les œuvres de la vie, les organes principaux, et tout d'abord le cerveau, le système nerveux central, sont les points d'application principaux, aussi, de l'action de l'âme.

L'animation d'un corps, c'est premièrement et avant tout sa cérébration. De là partent les grands

courants qui émeuvent et dirigent tout, en raison de cette centralisation qui se révèle d'autant plus parfaite qu'on s'élève davantage dans l'échelle des êtres.

Mais ce n'est pas à dire que l'âme habite le cerveau exclusivement. L'âme est partout : *toute dans le tout et dans chaque partie*, disent les philosophes, de telle sorte que la vie communiquée au cerveau pour les membres n'empêchera pas, en faveur des membres, une communication directe, dont le cerveau, à son tour, profitera, ainsi que les centres qu'il actionne.

Ainsi l'Esprit divin qui anime la hiérarchie, selon la promesse du Sauveur, anime aussi, en son nom, ceux dont il a été dit : « *Ne savez-vous pas que vos membres mêmes sont les temples du Saint-Esprit?* »

L'habitation active de Dieu en nous, par la grâce, est un des dogmes fondamentaux de notre foi. Que s'il est en nous, comme il est dans la hiérarchie, ses communications ne peuvent être, ici et là, étrangères l'une à l'autre. Ce qu'il donne à la hiérarchie vient à nous socialement, par autorité. Ce qu'il nous donne monte à l'autorité par un autre chemin, celui d'une influence que l'autorité jugera, qu'elle fera sienne, de telle sorte qu'en cela même nous serons gouvernés, non gouvernants; mais qui pourtant aura sa source au milieu de nous, en l'un de nous ou en plusieurs de nous, séparément ou en l'un de nos groupes : association particulière, famille religieuse ou nation.

C'est en ce sens qu'on a pu dire : Des fidèles viennent surtout les initiatives ; de l'autorité viennent les directions, les contrôles et les freins.

Cela n'est vrai que partiellement, parce que l'initiative première, en matière de salut, vient nécessairement du Sauveur et de ses représentants. Par l'enseignement en ce qu'il a de proprement révélé; par le ministère sacramentel et par l'orientation générale de la vie, la hiérarchie commence, parce que le Christ commence et parce que Dieu commence. Mais au cours de l'action salvatrice et à l'égard des relativités qu'elle comporte, d'autres initiatives peuvent jaillir de partout, puisque partout Dieu est présent, et que s'il respecte l'ordre par lui-même établi, il n'en est point l'esclave.

La grâce de Dieu, disent nos théologiens, n'est pas enchaînée aux sacrements. Entendons le mot *sacrement* dans le sens général que nous avons dû plus d'une fois lui reconnaître. Ni le sacrement de la vérité, qui est l'enseignement, ni le sacrement de la sainteté, qui est l'action rituelle, ni le sacrement de l'action chrétienne, qui est l'exercice du gouvernement, ne contiennent tout ce que Dieu a voulu donner à l'ensemble organisé de ses fidèles. Il y a des vérités privées, des élans de sainteté qui ne viennent pas de l'action rituelle; de bonnes directions prises qui ne sont pas commandées. Le Dieu intérieur, *vigueur des êtres*, comme l'appelle la liturgie (*Rerum Deus tenax vigor*), pousse des jets sur tous les points où sa création vivante permet à sa présence de fleurir.

La nature est pleine d'âme, disait le vieil Aristote (πλήρης ψυχῆς). Pensait-il, en parlant ainsi, à ce drame des forêts et des prairies où tant de vie ardente et envahissante foisonne, sous la teinte verte que l'aquarelliste pose d'un jet?... Or, dans l'humanité reli-

gieuse, la vie fourmille aussi, et pour la même raison. Elle est pleine d'âme. L'âme de l'Esprit divin la pénètre, et l'on y voit s'échapper de toutes parts des frondaisons qui ne viennent ni du semeur officiel ni du forestier; qui procèdent directement de la source immanente de vie partout diffuse.

N'oublions pas que cette vie spontanée qui jaillit au fond des âmes sous la touche de l'Esprit doit être contrôlée. C'est en quoi nous nous distinguons des faux mystiques ou des protestants qui repoussent l'autorité, exigeant qu'on en croie Dieu en eux, c'est-à-dire eux-mêmes. Mais ce que l'autorité contrôle, elle ne l'a pas pour cela créé, et si, ne l'ayant pas créé, elle l'emploie, on a le droit de dire que la vie a été sa collaboratrice.

Considérons l'Eglise non plus comme organisme, ce qui était notre première comparaison; mais comme nation ou corps social, ce qui était la seconde, nous arrivons à la même conclusion.

L'Église est une monarchie, avons-nous dit. Mais est-il une monarchie dont le gouvernement ne soit influencé par personne? Est-il un *autocrate* au sens plein et tout à fait exclusif de ce mot? Un tel être serait un monstre, à moins qu'il ne fût fou. Tout régime personnel se tempère de collaborations variées sans lesquelles il verserait dans la plus insupportable tyrannie. Mais un monarque sage organise cette collaboration et l'étend autant qu'il peut, au lieu de s'efforcer de la réduire; il s'entoure de conseillers, s'appuie sur l'opinion des meilleurs, et sonde son peuple avant de lui proposer des lois.

La loi, d'après les philosophes, est une dictée de

raison (*dictamen rationis*). Quel gouvernant ou quel gouvernement peut prétendre au monopole de la raison? L'autorité représente *légalement* la raison à l'égard des fins sociales; mais elle n'a pas la prétention de l'incarner *réellement* à elle seule. Elle sait ou elle doit savoir que chez le plus humble citoyen peuvent se trouver des lumières utiles, à plus forte raison chez les meilleurs ou dans les corps constitués. Elle aura donc à cœur de consulter, de s'inspirer, tout en gardant le jugement suprême.

Or, ce que la raison est à la loi, dans les gouvernements de ce monde, l'action de l'Esprit divin l'est, dans l'Église, par rapport à la loi religieuse. Et de même que la raison d'un État n'est pas toute dans le gouvernement : ainsi l'action de l'Esprit n'est pas toute dans nos chefs, bien que, ici — et c'est en quoi la comparaison cloche — une assistance spéciale soit promise.

Sachant donc que le Saint-Esprit n'est pas tout en elle; qu'il est diffus dans toute l'Église, animant les fidèles et y soufflant des vérités, des grâces et d'utiles impulsions, l'autorité religieuse écoute, en même temps qu'elle parle; elle subit, tout en agissant; elle sanctifie son travail sanctificateur, par les infiltrations sociales qui lui arrivent.

Et dire *infiltrations*, ce n'est pas exclure une action plus directe. Les chrétiens pétitionnent, et leurs humbles suppliques ne sont pas considérées comme non avenues. A certaines époques, l'intervention populaire fut cotée à un tel prix que l'adage célèbre : *Vox populi vox Dei* paraissait un axiome de gouvernement. Il arriva que des admonestations, ce qui est certes la forme de collaboration la plus

vive, admonestations respectueuses d'ailleurs, mais énergiques et insistantes, fussent adressées aux plus hautes autorités, et cela par des personnes qui, comme Catherine de Sienne ou Vincent Ferrier, ne pouvaient s'autoriser de rien d'autre que ceci : c'est que Dieu, elles l'espéraient du moins, s'exprimait en elles. Or leurs autorités en tombèrent d'accord.

Écouter ainsi la voix de Dieu au dehors, ce n'est pas cesser de compter sur la voix de Dieu au dedans, c'est seulement l'écouter partout. Et ce n'est pas abdiquer, puisque si l'on se soumet ainsi, en apparence, au jugement de l'inférieur, c'est à un jugement dont soi-même on demeure juge; seulement, d'un jugement mieux jugé, mieux préparé, mieux contrôlé, en attendant que Dieu le sanctionne.

Par ce côté, l'Église, qui n'est pas une démocratie, participe, ainsi que tout sage pouvoir, de la démocratie. Ainsi que tout sage pouvoir également, elle participe des aristocraties, en ce que les autorités secondaires : évêques, prêtres, diacres ou dignitaires quelconques, exercent très réellement l'autorité sans la diviser.

Ils ne la divisent point et, en ce sens, ne la *partagent* point, parce qu'elle doit rester une, étant tout entière chose du Christ, qui ne se divise point; mais ils y participent, en vertu d'une communication qui suppose un retour d'influence.

Ils ont, par l'élection, un rôle dans la constitution de l'autorité. Ils ont ensuite, par les conseils privés ou organisés, par le gouvernement direct d'une partie du troupeau, un rôle dans son exercice.

Il y aura lieu de préciser pour chaque cas cette

coopération; mais présentement le principe nous suffit. Il nous permet de conclure que, s'il est vrai, selon la sagesse antique, que le meilleur gouvernement est celui qui unit la participation de tous à l'action des meilleurs, contrôlée et centralisée par un seul : le régime de l'Église se fait voir aussi parfait que possible.

Reste à le rendre efficace par un genre de collaboration qui est le plus nécessaire de tous et dont la requête, bien que purement exhortative d'apparence, correspond au fond même de ce qui nous occupe. Il faut collaborer en donnant son cœur.

L'autorité n'a en effet de raison d'être, en n'importe quel groupe, que de procurer le bien social. Et quel est le bien social, entre fils du Christ, si ce n'est la charité sous sa double face : amour de Dieu et du prochain, incluant toutes les vertus qui en découlent et qui les défendent, appelant le progrès moral qui en est la croissance, en attendant pour plus tard la consommation?

La charité au dedans des cœurs, c'est la plus grande valeur de l'Église. Mieux vaut, à ce titre terminal et foncier, une âme vertueuse qu'une autorité, et un saint qu'un Pape, si le Pape ne l'était point. Le plus grand dans le Royaume des cieux, au témoignage de Jésus — et le Royaume des cieux dont il parlait c'est d'abord l'Église — ce n'est pas Pierre ni aucun des Douze, tout au moins au titre de chef, c'est le petit enfant humble et droit, et qui lui ressemble.

Certes, les grâces de mission sont plus grandes socialement et pour le visible : on ne nous range point par ordre de sainteté; mais les grâces inté-

rieures sont plus grandes absolument, et, finalement, plus efficaces. C'est ce qui ressort de la doctrine de saint Paul sur les dons divins; c'est ce qui ressort de sa doctrine de l'autorité, qu'il met toujours « au service de l'Esprit » (II Cor. III, 8) précisément parce qu'elle en est la règle.

La règle, nul ne peut s'en passer, et un groupe moins qu'un homme; mais sans la poussée de vie et les vertus que l'Esprit obéi éveille en nous, la règle ne serait qu'un cordeau sur le vide; tout le système gouvernemental de l'Église serait un moulin sans grain à broyer, et qu'importerait désormais la richesse de ses rouages?

Comprenons que le formalisme, appelé dans l'Évangile pharisaïsme, n'a jamais pu sauver personne.

On nous prêche la foi; mais on ne peut nous *donner* la foi. On nous dicte une conduite, mais on ne peut se conduire pour nous, ni, en ce sens-là, nous conduire. On nous confère les sacrements, et les sacrements, efficaces par institution, peuvent, par notre fait, tourner à rebours leur efficacité. Or, si cela se généralisait, il deviendrait fatal qu'il y ait réaction sur tout le corps et sur le gouvernement même : non dans sa source, qui est divine; mais dans ses modes d'application et dans son efficacité.

On ne peut plus gouverner, quand les sujets n'obéissent plus. Ce qui fait la force des gouvernements, c'est le bon vouloir des peuples. Que ce bon vouloir défaille, la machine est coincée et elle s'arrête.

Nous ne craignons pas que l'Église s'arrête jamais, parce que l'Esprit de sainteté qui circule en

elle a de quoi limiter le mal et empêcher les effets généraux qui en pourraient sortir. L'histoire démontre que les épreuves de l'Église, même ses épreuves morales, font éclater de toutes parts ses vertus cachées. Mais si l'Église ne périt pas, elle peut tout de même décroître, du fait que la vie, en chacun de nous, peut tarir.

A nous de donner à la hiérarchie le concours qui seul peut rendre pleinement efficace pour nous et utile à tous le travail qui lui incombe. Travail dont saint Paul rappelait les conditions aux Corinthiens trop attachés aux personnes hiérarchiques, quand il leur disait : « *Moi, j'ai planté; Apollo a arrosé; mais c'est Dieu* — à savoir Dieu intérieur, Dieu obéi — *qui a procuré l'accroissement.* »

CHAPITRE IV

LE PAPE

Le régime de l'Église, bien qu'il admette une large coopération de ses sujets et de ses autorités secondaires, n'en est pas moins un régime centralisé, monarchique en son fond, pour la raison qu'en son fond, l'autorité sous laquelle nous nous rangeons, au spirituel, est divine.

Nous sommes régis, dans l'Église, par la révélation, communication de la Vérité Première ; par la sacramentalité, qui est un effluve divin, et par un empire qui, s'étendant à la fin suprême, doit provenir du Premier Pouvoir.

Tout descend donc d'en haut. Et la première étape, si tant est que c'en soit une, c'est le Christ. Le Père qui est « *plus grand que lui* » en tant qu'homme ; mais avec qui, par grâce d'union, *il ne fait qu'un,* lui communique les biens destinés à la race humaine. Le Fils de l'Homme règne, avec Dieu, sur l'organisation que l'Évangile a appelée précisément *Royaume de Dieu,* pour marquer le caractère de l'autorité qui y préside.

A partir du Christ, nous avons vu l'autorité di-

vine s'écouler au moyen de la mission permanente organisée par le Sauveur comme une sorte de représentation collective. C'est le corps épiscopal, succession authentique des Douze, qui incarne cette mission.

Mais la mission, étant collective, ne peut pas être elle-même inorganique. Elle a un chef. Et ce chef, à sa tête, jouera le rôle du Christ lui-même au milieu des Douze, sera le succédané du Christ, représentera l'envoyeur dans le groupe des envoyés, prêtera sa visibilité à l'invisible Chef qui est rentré dans le mystère, bien que par son Esprit incessamment communiqué, par sa présence sacramentelle et par son action multiforme dans nos rites, il ne cesse de régir sa maison.

Pierre, majordome du Royaume des cieux, grâce aux clefs qui lui ont été confiées par son Maître; le successeur de Pierre, héritant de son pouvoir et figurant comme lui, le Christ parti, la permanence de l'action du Christ : telle est donc parmi nous l'autorité suprême. Déjà nous y avons insisté à propos du caractère romain de l'Église.

Une telle autorité ne peut être que plénière, à l'égard de tous les rôles qui ressortissent à la mission permanente du Sauveur.

Le Sauveur lui-même est le centre non seulement de l'Église visible et hiérarchique ; mais de tous les hommes vivants, morts ou à naître; de la nature même et de l'univers total avec toutes ses destinées pour autant qu'il est engagé dans le plan humain. Le Pape n'a pas un tel pouvoir. Il est chef de mission, simplement, et la mission s'exerce dans le présent, dans le visible. Mais à cet égard, son pouvoir est

plénier, parce qu'il n'est pas autre que celui du Christ même. Le Pape n'est pas un pouvoir intermédiaire entre le Christ et l'épiscopat. Il est le Christ lui-même régissant l'épiscopat de l'Église par vicaire.

Il est de l'essence d'un vicariat de ne constituer aucun degré hiérarchique nouveau ; de laisser l'identité subsister, par communication, entre le chef représenté et son mandataire. Un ambassadeur, dans les limites de ses pouvoirs, n'est pas une autorité placée au-dessous de son prince : il exerce l'autorité du prince même. Ainsi le Pape exercera dans l'Église l'autorité du Christ ; il gouvernera au nom du Christ, ne formant avec lui, comme vicaire, qu'un seul et unique pouvoir, et jouant le rôle de fondement, à l'égard de l'édifice spirituel, conjointement avec Celui qui s'est appelé la *pierre d'angle.*

C'est ce que le divin Maître signifiait en donnant à son représentant le nom symbolique de *Kephas,* Pierre. Portant ainsi le nom du Christ : *pierre d'angle* ou *rocher* de fondation, le Pape se verra communiquer, à l'égard de sa mission propre, toutes les prérogatives du Christ.

Tout d'abord le *magistère,* c'est-à-dire l'enseignement. Non pas que le Pape ait autorité pour enseigner quoi que ce soit de nouveau après le Christ : il n'enseigne rien de nouveau ; mais il est en chef parmi ceux à qui il a été dit : « *Allez et enseignez toutes les nations,* LEUR APPRENANT CE QUE JE VOUS AI DIT. »

Il est par là chef répétiteur de la divine leçon faite aux hommes. Il *confirme ses frères* dans la foi ; il organise le symbole, l'interprète, le défend, di-

rime souverainement les questions qu'il soulève, sert de recours ultime dans les disputes que de telles questions ne peuvent manquer de faire naître au sein d'un groupe uni — et qui le demeure précisément par ce moyen ; mais si divers par l'intelligence, et d'ailleurs, sous ce rapport comme sous tous les autres, tenté.

Toutes les puissances du mal ne sont pas de l'ordre pratique. Il y a le démon de l'orgueil intellectuel, le démon de l'esprit propre, de la ténacité, de la chicane et de la contention à l'égard d'autrui.

Jésus l'avait prévu et voulait y parer quand il disait : « *Simon, Simon, Satan vous a réclamés pour vous cribler comme le froment ; mais j'ai prié pour toi afin que ta foi ne défaille point. Et toi, affermis* (*ou confirme*) *tes frères* ».

Remarque-t-on ce singulier et ce pluriel ? Satan *vous* a réclamés, vous tous, pour vous cribler, c'est-à-dire vous troubler et vous agiter de pensées diverses. Vous-mêmes, mes envoyés, pourrez subir en cela ses assauts. Alors, TOI, Simon Pierre, si tu étais aussi troublé et agité de perplexités au sujet de ma parole, souviens-toi que *j'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille point.* Et ensuite TOI, toi en particulier, toi en chef, *affermis tes frères.*

Le privilège d'infaillibilité trouve ici son point de raccordement. Mais nous devrons l'étudier à part.

La seconde prérogative essentielle au vicariat du successeur de Pierre, c'est le gouvernement. « *Tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans le ciel ; tout ce que tu délieras sur la terre sera délié dans le ciel* » (Matth., XVI, 19). C'est-à-dire que l'autorité du

Christ, présentement remonté au ciel, n'est pas pour cela absente de son œuvre. Il l'a communiquée. Et sans nul doute il l'a communiquée collectivement à tout le groupe de ses envoyés : aussi leur dira-t-il à tous, un peu plus loin et dans les mêmes termes : (Ibid., xviii, 18) : « *Ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel et ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel.* » Mais, dit Bossuet, « la suite ne renverse pas le commencement... Cette première parole : *Tout ce que* TU *lieras,* dite à un seul, a déjà rangé sous sa puissance chacun de ceux à qui on dira : *Tout ce que* VOUS *délierez*[1]. »

« *Pais mes agneaux,* a dit encore le Sauveur en partant ; *pais mes brebis* » (Jean, xxi, 15-17). Sur quoi saint Ambroise écrit : « D'abord les agneaux, puis les brebis sont commis à sa garde ; car il est constitué non seulement pasteur, mais pasteur des pasteurs. Il fait paître les agneaux, il fait paître les brebis ; il fait paître les fils, et il fait paître aussi les mères (c'est-à-dire les églises), il régit et les sujets et les prélats[2]. »

Dans ces paroles d'institution, tout porte. Jésus dit : Pais *mes* brebis, pais *mes* agneaux, c'est-à-dire : Je ne les aliène pas, ni davantage le pouvoir que j'ai sur eux ; mais ce pouvoir, je le communique, pour qu'il soit exercé en mon nom. Tu seras pasteur, Pierre, avec moi et en moi, tu seras un seul pasteur avec moi.

De plus, Jésus ne dit pas : Pais mon troupeau, comme parlant collectivement ; mais *mes agneaux,*

1. Sermon sur l'Unité de l'Église.
2. Expos. in Luc. x, 175.

mes brebis, désignant le tout par la partie, comme s'il voulait nommer chacun et chacun, confier à la garde de Pierre non seulement l'ensemble des fidèles, mais chaque fidèle, non seulement l'ensemble des églises, mais chaque église. Ceci pour dire que le pouvoir de Pierre et de ses successeurs à l'égard des églises et des fidèles est immédiat, c'est-à-dire qu'il peut donner des ordres à chacun et à tous, individus et groupes, fidèles, pasteurs, églises particulières ou Église universelle.

A l'ordinaire, en dehors des causes majeures, que le Pape se réserve, ce pouvoir universel s'exerce par échelons : ainsi le veut la sagesse ; mais il n'y a là aucune nécessité de juridiction ; l'autorité, dans l'Église, étant une et le Pape en ayant la plénitude, il peut, au besoin, suffire à tout, et il dépend de lui de savoir selon quelles formes et dans quelle mesure il lui convient de communiquer ou de se réserver ses rôles.

Le Pape est avec cela juge suprême, faute de quoi son gouvernement serait privé d'efficacité. Et son jugement est sans appel. On ne peut pas même dire, avec Pascal au temps de ses oublis jansénistes : « *Ad tuum Domine Jesu tribunal appello;* j'en appelle, ô Seigneur Jésus, à ton tribunal à toi ». Ce cri, touchant après tout, est justifié en certains cas ; mais c'est que, alors, l'autorité n'est pas dans sa loi et sur son terrain. En son domaine, et selon sa propre loi, l'autorité du Pape ne peut céder à celle de Jésus-Christ, puisqu'elle est la même.

Enfin, le pouvoir législatif et judiciaire du Souverain Pontife suppose comme conséquence le pouvoir d'appliquer des sanctions ; bien entendu, conformé-

ment à la nature de sa juridiction : d'où les peines canoniques dont il est le suprême dispensateur.

Comme pontife proprement dit, c'est-à-dire au point de vue de l'action sacramentelle, le Pape n'est rien de plus qu'un évêque ; mais quant à l'usage qui en est fait et quant aux rites qui l'accompagnent, il est premier ainsi qu'en tout le reste. Il est le maître des liturgies ; il dispose et l'ensemble et le détail du culte divin, afin de donner à la mysticité de l'Église des moyens en rapport avec les temps, les lieux et les personnes.

Ces rôles divers et l'esprit dans lequel il convient de les remplir se reflètent dans les noms que reçoit traditionnellement le chef de l'Église ; dans les insignes extérieurs dont se pare sa dignité.

On l'appelle le Pape, c'est-à-dire le père, père par excellence au surnaturel, père des pères, étant à la tête de ceux qui nous engendrent à la foi par l'enseignement, à la vie chrétienne par le baptême ; à la tête de ceux qui nous gouvernent d'un gouvernement qui doit être tout paternel, puisqu'il applique la loi d'amour et que saint Paul en a exprimé l'effort dans ce cri : « *La charité du Christ nous presse : Caritas Christi urget nos.* »

On l'appelle Vicaire du Christ, et nous en avons dit la raison : c'est un Christ continué par délégation ; un procurateur en mission terrestre.

On l'appelle *Saint-Père* ou *Très Saint-Père,* moins par allusion filiale à une sainteté personnelle qu'on suppose pieusement, que pour évoquer la sainteté de son rôle, la sainteté de la doctrine et des lois qu'il promulgue, la sainteté du Christ qu'il représente et de l'Esprit dont il est l'instrument.

On l'appelle *Souverain Pontife et Evêque des évêques,* pour marquer l'ordre hiérarchique aboutissant à l'unité en l'unique pasteur de l'unique troupeau évangélique.

Lui-même s'appelle, dans ses lettres apostoliques, *Serviteur des serviteurs de Dieu,* se souvenant de la formule du Maître définissant l'autorité sous le régime chrétien : « *Que celui de vous qui est en tête soit le serviteur de tous* ». Et en même temps que l'esprit de l'autorité, cette humble appellation solennelle en souligne le but. On nous pousse au service de Dieu, pensant ainsi et ainsi seulement être à notre service.

La tiare à trois couronnes représente le triple pouvoir doctrinal, législatif et judiciaire. Le pallium, réduction de l'ancien manteau byzantin que donnaient les empereurs aux pontifes, est un signe de juridiction universelle chez le pontife romain, en ce qu'il le porte partout et toujours, à la différence des évêques ou archevêques qui en font un usage restreint comme leur pouvoir. La croix portée devant le Pape dans les cérémonies montre au nom de qui il s'avance. Et ainsi du reste. Les symboles sont nombreux, dans le décor extérieur qui entoure l'autorité religieuse. L'idée, ici, sera toujours la même : pouvoir plénier, pouvoir universel, pouvoir du Christ communiqué et par là, dans le visible, pouvoir divin, pour des fins célestes.

Le Pape ne revendique pas, au nom de sa charge, de dignité ou de principauté temporelle; mais au nom de sa charge, il revendique l'indépendance pleine et entière dont il a besoin, pour que le spiri-

tuel plane au-dessus des mailles du filet politique, au-dessus des agitations dont les eaux nationales et internationales sont toujours plus ou moins troublées.

Or, il est apparu, au cours des âges, que la meilleure garantie de cette indépendance nécessaire était un principat temporel de peu d'étendue, capable seulement de soustraire le pontificat à la mainmise d'un État particulier, au détriment des libertés apostoliques et de la confiance des peuples. « Il fallait, comme le porte la délibération des évêques de 1682, que le chef de toute l'Église, le pontife romain, ne fût le sujet ni même l'hôte d'aucun prince ; mais que, siégeant dans son propre domaine et dans son royaume, il fût *sui juris*, et que, dans une noble, tranquille et auguste liberté, il pût garder et propager la foi, régir et gouverner toute la république chrétienne. »

Napoléon Ier jugeait cette institution « la plus sage et la plus avantageuse qu'on puisse imaginer dans le gouvernement des âmes ». On peut l'en croire ; car cette institution lui était, à certains égards, fort peu sympathique.

Maintenant que l'institution séculaire a péri et que le Saint-Siège est réduit à l'état de protestataire, que d'ailleurs les changements historiques survenus rendent sans doute difficile le retour pur et simple à l'ancien état, si l'on trouve autre chose, qu'on le dise : la papauté jugera. C'est à elle seule qu'il appartient ici de porter un verdict définitif. Quand on n'a pas de supérieur, on est juge en dernier ressort des conditions de son propre statut.

En résumé, la papauté se présente à nous comme

l'organe unificateur, dans le Christ représenté, de toute l'œuvre du Christ et de tous ses fidèles ; de tous ses bénéficiaires dispersés et de tous ses rôles. Tout ce qui remue dans l'Église trouve là son centre d'impulsion et sa perspective de retour. Tout part de Rome et tout y revient. L'éclat de la tiare est fait d'un rayonnement immense qui, du lanterneau de Saint-Pierre où elle paraît resplendir, dirige partout sa lumière active et voit en retour vers elle des millions de regards converger. Là est le phare qui sur la côte accidentée, au-dessus des rochers obscurs, au croisement de routes inexplorées et pleines d'abîmes, veille, guide, avertit ou réconforte par sa vue, joue le rôle d'astre, et parle d'espoir en évoquant la vision du port.

Quand le concile général appelle à Rome des centaines d'évêques venant de tous les points du globe, porteurs des hommages, des vœux, du témoignage et des pensées religieuses de millions d'êtres, c'est le signe palpable de l'unité procurée par la papauté ; c'est la marche à l'étoile de l'humanité qui s'efforce, à travers l'espace, de joindre un point où elle sait que son Dieu repose, comme dans le berceau de Bethléem, dans une institution salvatrice.

Mais il n'y a rien de plus dans cette visible convergence voyageuse que dans la tranquille réalité quotidienne. Vers Rome, la route du cœur et des esprits est toujours tracée ; elle peut toujours être parcourue ; les vrais fidèles, quotidiennement, la parcourent. Et ce n'est pas un motif de foi négligeable que cette vaste cohérence d'éléments empruntés à toutes les races et à toutes les nations, à tous les rangs et à toutes les cultures, à tous les âges et à

tous les états de civilisation ; éléments divisés sur tout, excepté sur des croyances et des rites essentiels, sur l'adhésion à un centre indiscuté qui permet de dire : *Ubi Petrus, ibi Ecclesia :* Là où est Pierre, là est l'Église.

Si la chair nous rattache à la famille et à la patrie, qui sont nos mères selon la chair, il semble bien que seule la grâce de Dieu nous puisse rattacher durablement et profondément à la famille des enfants de Dieu, qui, n'étant nés que de l'Esprit, ne peuvent consister qu'en Lui.

Il y a là plus que l'homme. Il y a le témoignage d'une divine présence.

CHAPITRE V

LE MAGISTÈRE INFAILLIBLE

Dans les visions de l'Apocalypse relatives à l'Église triomphante, on trouve cette phrase d'un symbolisme si profond : « *Et la cité n'a pas besoin de soleil ni de lune pour l'éclairer, parce que la gloire de Dieu l'éclaire, et que l'Agneau en est le flambeau.* »

Étrange régime de lumière, qui paraît double et qui est un, l'Agneau servant de flambeau, et cependant la gloire de Dieu étant pour la cité éternelle l'unique lumière !

C'est le mystère des communications par le Christ, qui est ici indiqué. Il n'y a pas deux lumières : il n'y en a qu'une. Mais la lumière ineffable, pareille aux vibrations du fluide éthéré, que nos yeux ne perçoivent point, se condense sur le Fils de l'Homme, qui lui sert de flambeau. Or, l'application de ce mystère à la cité de Dieu en ce monde est de droit, puisque la cité terrestre ne forme qu'un tout avec l'autre, en dépit de cloisons utilitaires et provisoires.

L'unique lumière des hommes, c'est Dieu. Nous n'invoquons pas d'autre source. Il ne faut pas laisser dire qu'en matière spirituelle, nous en croyons qui que ce soit, si ce n'est lui. Mais Dieu se révèle aux hommes par son Christ ; il a fait de l'Agneau immolé, puis

glorieux, le flambeau de la cité, lui permettant de dire, bien que, en tant qu'il est homme, ce soit par communication : « *C'est moi, qui suis la lumière du monde.* »

L'Agneau remonté dans l'invisible n'a pas laissé pour cela sans lumière nos régions. L'enseignement de l'Évangile nous demeure. Mais l'enseignement sans autorité vivante, nous savons ce que cela deviendrait !

Quand Aristote fut mort, sa doctrine si cohérente, si élevée en sa positivité, si admirablement synthétique, tomba aux mains de disciples aux tendances diverses, qui la tirèrent dans tous les sens et la firent verser finalement au matérialisme. Au moyen âge, quand les Arabes la reprirent, ils la poussèrent au panthéisme. Aujourd'hui, ceux qui l'étudient sur des textes partiels, comme sont nos textes évangéliques; obscurs, comme le sont nos oracles souvent; susceptibles par conséquent d'interprétations diverses, comme l'exégèse le prouve assez en matière de livres saints, ceux-là ne savent plus ce qu'il en faut prendre.

Émiettement, déviations, discussions sans issue et finalement néant pratique : voilà donc ce qui attendait la *Bonne Nouvelle,* si son parfum tout seul nous était resté dans des souvenirs, ou bien sa cristallisation dans des textes, sans nul représentant vivant. C'est tellement vrai, que toutes les sectes qui ont pris leur quant-à-soi sont arrivées à un désarroi doctrinal d'autant plus accentué qu'elles vivaient davantage. La stagnation de quelques-unes prouve simplement leur mort. C'est à ce point qu'on écrit livre sur livre, parmi les dissidents, pour élucider ce problème

primordial : quelle est l'essence du christianisme?

Sachant donc *ce qui est dans l'homme,* comme dit l'apôtre Jean, et possédant d'autres moyens que les Aristote en quête d'une fuyante postérité, le divin Maître organisa doctrinalement, comme pratiquement sa représentation terrestre. Il était, lui, le Flambeau; il partait : il constitua un flambeau à sa place, flambeau comme par substitution; flambeau qui éclairerait de sa lumière à lui et non d'une lumière nouvelle. Cela, dans l'unité d'une communication dont il demeurerait, avec Dieu, la source; dans une continuité qui préserverait d'extinction les lumières évangéliques, pousserait leurs ondes dans toutes les directions, les darderait sur tous les cas, les utiliserait pour toutes les démarches intellectuelles et pratiques; mais sans rien innover.

Nul ne serait, dans l'Église, soleil, lune, étoile, fournissant au surnaturel une lumière propre. L'Agneau tout seul serait le flambeau; la gloire de Dieu toute seule la lumière; mais il y aurait continuité de la communication éclairante, par le moyen de l'organe indéfectible appelé papauté.

Tel est, disons-nous, le point de raccordement de l'infaillibilité pontificale, et nous promettions de préciser, quoique, à vrai dire, tout soit clair, à bien juger de ce qui précède.

La première chose à remarquer, c'est que l'infaillibilité, étant une garantie pour nous tous, n'est pas un privilège personnel en ce sens que le Pape en devrait profiter plus que nous : il en profite comme nous, et comme nous il est tenu de s'y soumettre et d'y croire. Le Pape a *foi* en l'infaillibilité; il a *foi* en ses propres

décisions. Il y est tenu comme le plus humble des fidèles : preuve qu'elle ne lui appartient pas, et que l'Esprit-Saint est bien ici seule lumière. L'infaillibilité n'est pas non plus un privilège personnel en ce sens que le Pape en aurait en lui-même les conditions, comme si nous lui prêtions une psychologie spéciale. Le Pape, en tant que personne privée, est un homme comme un autre, faible comme nous, pécheur comme nous et sujet à l'erreur comme chacun. Nous en avons cette preuve que certains papes ont écrit des ouvrages de théologie qui ne jouissent pas, dans l'Église, d'une autorité particulière; que l'on contredit librement. Saint Thomas, simple moine, est autrement important, comme docteur, que le pape Benoît XIV, qui d'ailleurs est de poids

Par où l'on voit ce que valent les reproches d'idolâtrie que certains nous adressent ici, comme si l'infaillibilité était la déification d'un homme.

Nous ne déifions personne, si ce n'est Dieu; mais Dieu, nous le déifions assez pour le mettre au-dessus des petites convenances d'orgueil et des ingratitudes qui voudraient l'empêcher de s'incliner vers les hommes.

Il s'est incliné par sa création; il s'est incliné par sa rédemption; il s'incline par surcroît en continuant cette rédemption dans tous les domaines où nous avons besoin qu'elle nous relève.

De nous-mêmes, nous glissons vers l'erreur sans fond; nous sommes les Danaïdes des vérités religieuses. Si l'on veut nous racheter du néant doctrinal, il faut nous garantir par un moyen quelconque le minimum de vérités nécessaires. Le moyen du

Christ est cette prière *que le Père exauce toujours*, et qui obtient ici l'inerrance. « *J'ai prié pour que ta foi ne défaille point* ».

La prière du Christ est assez efficace pour nous sauver de la nuit. Mais on voit qu'il ne s'agit ni de révélation nouvelle, ni d'inspiration, d'insufflation de vérité dans l'esprit d'un humain : il s'agit de préservation providentielle.

Nos Papes ne sont pas des surhommes, ni des demi-dieux à la manière des païens. Il faut laisser cette interprétation à la mauvaise foi demi-consciente ou à l'impardonnable légèreté de quelques dissidents. Nos Papes sont de faibles mortels assistés. Ils ne bénéficient d'aucun miracle psychologique. Le Sauveur a prié pour eux : cela suffit. Sa prière toute-puissante obtient, par des moyens qui se précisent providentiellement pour chaque cas, ce que nous pourrions demander nous-mêmes avec moins d'efficacité en disant à Dieu : Préservez-moi d'errer.

Il ressort de là en second lieu que l'objet de l'infaillibilité est précis : c'est l'enseignement du Christ à perpétuer; c'est le contenu de la mission exprimé par ces mots : « *Apprenez-leur* CE QUE JE VOUS AI ENSEIGNÉ. » Ce n'est pas la rotation de la terre.

Aucune théorie scientifique ou historique, aucun système philosophique ne tombent, comme tels, sous le magistère ecclésiastique. Si l'Église s'en inquiète et en juge, c'est uniquement lorsque leurs conclusions impliquent une négation du dépôt sacré. Alors, la même juridiction qui se sait juge du dépôt se sait juge aussi de son contraire; mais, nous le savons déjà,

ce n'est pas là une mainmise : la liberté des méthodes scientifiques reste intacte[1].

En troisième lieu, quand nous attribuons l'infaillibilité au successeur de Pierre, à savoir à titre principal, nous n'entendons pas la lui attribuer à titre exclusif. Il ne faut pas oublier qu'il a été dit, au pluriel : « *Allez, et enseignez toutes les nations.* » Le privilège d'inerrance, en matière de doctrine religieuse, est un privilège de mission; il appartient à tout le groupe missionnaire, et en lui à toute l'Église.

Aussi les décisions conciliaires, depuis le concile de Jérusalem présidé par saint Pierre même, sont-elles libellées au pluriel. « *Il a semblé bon au Saint-Esprit et à nous,* » dirent nos premiers pères. Mais le groupe apostolique ou épiscopal ne jouit du privilège commun que dans son unité procurée par le chef, sous la dépendance du chef, en vertu de la confirmation dont Pierre a été chargé à l'égard de ses frères : « *J'ai prié pour toi pour que ta foi ne défaille point, et toi, confirme tes frères.* »

L'infaillibilité du groupe apostolique et du corps épiscopal son successeur est une infaillibilité confirmée; celle de Pierre et du Pape son successeur est une infaillibilité qui confirme. De sorte qu'une décision n'est couverte des promesses efficaces du Sauveur que si elle est portée en union avec Pierre et confirmée par lui selon les lois de sa propre mission. Ce que dit le concile sans le Pape, ou à plus forte raison contre le Pape, est nul; ce que dit le Pape sans le concile est de soi suffisant.

Sauf qu'il lui appartient, à lui, pour procéder selon

(1) Cf. t. I[er], livre II, ch. IX : *De la liberté intellectuelle du croyant.*

Dieu qui fait tout avec sagesse, de s'éclairer des lumières communes et de trouver habituellement dans ce concours le moyen humain de l'inerrance divinement garantie. Mais s'il y manque, la promesse du Christ n'est pas pour cela caduque. La faute d'un seul ne fera pas le malheur de tous. Dieu a le moyen de sauver en toute hypothèse ce qu'il a résolu de sauver.

L'indéfectibilité de la foi, dans l'Église, sera ainsi le fait des Douze collectivement et de Pierre primordialement, de l'épiscopat dans son ensemble uni à son chef et du chef par un droit de primauté qui en fera pour lui une prérogative singulière et propre. On dit *singulière,* ou *personnelle,* non, encore une fois, qu'elle tienne en lui à la personne privée : elle tient à la personne hiérarchique, elle tient au rôle; mais dans ce rôle et en lui seul elle se concentre en sa plénitude, et elle est donc, en ce sens-là, singulière.

D'autre part, elle ne dépend pas de l'ensemble ; au contraire, elle s'y communique, venant du Christ et de Dieu, et en ce sens-là elle est *propre.* Nous avons dit que la démocratie religieuse, qui ferait remonter le pouvoir, doctrinal ou autre, au lieu de le faire descendre en communications progressives, serait le contraire d'un régime divin.

Reconnaît-on dans ces déductions toutes simples — toutes simples à partir des divines intentions dont nous croyons l'humanité gratifiée — reconnaît-on le pouvoir fantôme tant poursuivi de sarcasmes et de haine, au lendemain du concile du Vatican? Défi au siècle des lumières, byzantinisme, idolâtrie, auto-

cratie attentatoire à tous les principes de la vie moderne, et le reste!...

On s'exclama pendant quelque vingt ans, et puis, comme on ne peut toujours penser aux mêmes choses, on oublia; mais il suffit de répéter ces mots : infaillibilité du Pape, pour que, dans certains milieux, on voie revenir sur les lèvres un sourire ou quelque petit blasphème apaisé, écho des grands éclats de jadis.

Avant de sourire ou de blasphémer, il faudrait comprendre. Ce que nous disons est si peu pharamineux, si naturel, même, dans l'hypothèse d'une révélation positive, qu'il s'est trouvé des incroyants, et, parmi les chrétiens dissidents, des protestants — je cite ceux-là en particulier parce que leur caractéristique est précisément l'opposition au Saint-Siège — pour l'avouer largement.

N'en citons qu'un; mais qu'on ne peut mépriser ni parmi ses coreligionnaires, car il y jouit d'un prestige mérité, ni chez les autres, vu que c'est un homme des plus remarquables. Auguste Sabatier[1], analysant la notion de dogme, prouve longuement que si l'on veut un dogme fixe, il faut de toute nécessité le faire garder par l'infaillibilité. Et certes, cette démonstration n'était pas difficile : elle est du moins sincère.

Bien entendu, l'auteur ne la présente pas comme une raison d'adhérer au Pape; mais comme une raison de rejeter le dogme fixe, dans lequel « s'enlizent » encore, avec les catholiques, les orthodoxes protestants.

1. *Les Religions d'autorité et les religions de l'Esprit.* Qu'est-ce qu'un dogme?

Sur ce point-là, nous sommes fixés, nous n'attendons pas de lumières; mais nous sommes fort heureux d'enregistrer l'argument. S'il y a révélation, nous dit-on, il y a dépôt de vérités à conserver; il y a dans le monde une lumière autour de laquelle il faut placer la main pour l'empêcher de s'éteindre. Alors, songez à la tempête des opinions et des contradictions humaines! S'il y a dépôt et s'il y a danger permanent pour ce dépôt, danger fatal, de deux choses l'une : ou le Révélateur en prend son parti et permet à la nuit — sans qu'il y ait faute de personne peut-être — de reprendre sa lumière, ou bien il doit organiser un système de sauvegarde. Au lieu de la torche en plein vent, il nous faudra le feu protégé, le phare dont la carapace de verre garde l'éclat contre les souffles de la mer.

« Un dogme indiscutable suppose une Église infaillible » : telle est la proposition lapidaire qu'établit notre auteur. — Merci, cher adversaire! Vous aurez beau ajouter, après cela, qu'il n'y a pas de dogme indiscutable; que l'Évangile n'a été qu' « une invitation toute morale, une expérience, une consolation proposée à chacun », nous n'en serons pas émus. Une expérience, une consolation, une invitation toute morale, c'est une chanson, c'est la « vieille chanson » dont on nous rebat les oreilles. Nous croyons, nous, que le Sauveur a dit UNE PAROLE; qu'il a parlé « *comme ayant autorité* », ainsi que disaient ses auditeurs; comme étant *le seul qui connût les secrets du ciel, étant venu du ciel, et répétant ce qu'il avait entendu de son Père,* ainsi que lui-même l'affirmait.

Il y a là pour nous de l'indiscutable, et nous pen-

sons que cet indiscutable est la vie de l'esprit humain relativement à des objets sur lesquels notre science ignore tout, bien qu'ils soient de tous, infiniment, les plus indispensables.

Alors, reprenant votre proposition, nous disons : Un dogme indiscutable suppose une Eglise infaillible? Bien. Ajoutons, ce que vous ne discuterez pas : Une Église infaillible suppose quelqu'un, dans cette Église, en qui l'infaillibilité trouve son centre. Par ce moyen, le dogme vivra, et nous aussi, religieusement, nous vivrons, tandis que vous, avec votre « expérience » toute morale et consolatrice, vous vous mourez de la plus belle des morts doctrinales. Et vraiment, je me sens pris d'une pitié sympathique, quand je vous entends, dans une phrase que j'admire, littérairement, dire, à propos de la définition solennelle de l'infaillibilité, en 1870 : « Les apothéoses ne sont jamais que des formes pompeuses de la mort. »

La mort! Pour qui donc parlez-vous? Sont-ce les cadavres, maintenant, qui viennent donner l'exeat mortuaire aux vivants? Qui donc s'est dissocié, comme un corps sans idée vitale, subissant de plus en plus les effets d'un principe arbitraire et antisocial; se trouvant réduit, précisément là où il obéit le mieux à vos suggestions, à l'état de magma où se trouvent des substances riches — comme vous, ô grand esprit, mais privées de lien organique, livrées à l'anarchie des combinaisons de hasard, comme il doit s'en passer au sein de la terre, quand l'âme, cette maîtresse d'unité, n'est plus là?

Et c'est vous, dans votre bière qui n'est pas même scellée — car tous vos cadres artificiels se dislo-

quent — qui entonnez sur nous le lamento? Dormez en paix, et ne vous troublez pas pour l'Église!

Nous le disions déjà à propos de l'unité, qui est un des caractères du catholicisme : le mouvement de concentration effectué par l'Église au dernier concile, loin de l'étouffer, l'a épanouie. C'était le mouvement du fauve qui se ramasse pour bondir. Le Lion de Juda connaît la loi des grands élans, et il en passe, au besoin, même par les conditions contraignantes. Si l'ultramontanisme a été une contrainte, nous en voyons et nous en verrons demain surtout la détente souple, forte, ample à en épouser un large avenir, quand les débats présents, si confus quelquefois, mais d'une confusion de richesse, auront trouvé leur conclusion.

La concentration est le premier mouvement de la vie; l'expansion est le second; et cela de phase en phase, jusqu'à ce qu'un jour, le vivant immortel ayant achevé ses destinées, il trouvera dans son expansion éternelle, avec la paix qu'il poursuivait, l'heureux état de ses multiples éléments que nous sommes. Car c'est nous, humains, les bénéficiaires de la vie surhumaine que garantissent, dès ce monde et en vue de l'autre, les infaillibles vérités.

CHAPITRE VI

L'INFAILLIBILITÉ AU XIX[e] SIÈCLE

Ayant regardé en face ce fantôme qui en effraye quelques-uns : l'infaillibilité pontificale, nous l'avons vu se dissoudre dans une clarté. L'infaillibilité, c'est la vie religieuse maintenue dans sa direction, rendue stable, garantie contre la dispersion qui est la tendance naturelle de l'esprit humain, le trésor des vérités nécessaires se trouvant sauvegardé au moyen d'indiscutables sentences.

Quand, de ce privilège pris en général, nous remontons au privilège d'infaillibilité attribué en propre au pontife romain, nous le trouvons justifié en observant que l'autorité, dans l'Église, ne remonte pas de la masse des fidèles à ses chefs et à son chef suprême, ainsi qu'en une démocratie; mais descend, au nom du Christ, du chef suprême, qui *confirme ses frères,* aux chefs intermédiaires, les évêques, qui sont confirmés ; puis aux fidèles, qui sont enseignés, et qu'ainsi, l'infaillibilité de l'Église a son centre dans celle du Pape, coïncide d'une certaine manière avec elle, tellement qu'on peut dire : Là où est Pierre, là est l'Église. *Ubi Petrus, ibi Ecclesia.*

L'infaillibilité, chose toute simple, n'en est pas

moins fondamentale dans la mesure même de ce qu'elle veut garantir. La doctrine est pour la société religieuse, disions-nous, ce qu'est pour le vivant son idée vitale, c'est-à-dire son principe d'unité, son principe de spécification, son principe d'être.

Dès lors, cette question se pose : Pourquoi l'infaillibilité a-t-elle été définie si tard? Pourquoi au XIX[e] siècle? L'essentiel n'attend pas. Ce qui est central doit se trouver au commencement, au milieu et au terme d'une existence qui se prétend immuable. S'il en est autrement, on paraîtra fondé à dire, au moment d'une déclaration que rien ne pouvait faire prévoir : L'Église dévie; c'est le caprice et c'est l'autocratie qui la mènent. On ne s'en est pas fait faute!

Cette question doit se résoudre en effet. Elle n'a rien d'embarrassant pour nous ; mais est intéressante à plus d'un titre.

Il est vrai : l'essentiel n'attend pas. Mais c'est là un de ces principes qui ne disent rien, tant qu'on n'a pas précisé leur matière. Attendre, peut s'appliquer soit à la substance d'un fait, soit à ses développements, soit à sa manifestation. La manifestation à son tour, et aussi le développement pourront être partiels, étendus, achevés plus ou moins, et pour finir complets et indiscutables.

A cette lumière, qu'on juge.

Le premier de tous les conciles, qui fut la réunion des Douze et des premiers disciples à Jérusalem pour discuter la question des observances juives, nous fait voir le fonctionnement initial de la hiérarchie enseignante. Or, qu'y est-il dit, après

l'exposé de la cause et pour amorcer les conclusions? — « *Il a semblé bon au Saint-Esprit et à nous* ». Une telle façon de parler ne laisse aucun doute sur la conscience qu'avait l'Église, dès ce début, de posséder dans sa hiérarchie, tout au moins prise dans son ensemble, le moyen de se raccorder à la Vérité première.

Mais observons que cette décision, portée en commun, est dictée par saint Pierre; que c'est lui qui préside; que Jacques, « frère du Seigneur », jouissant, à ce titre et à cause de sa piété, d'une grande autorité personnelle, ne formule néanmoins son opinion, qui est conforme, qu'en s'en référant à lui, Pierre, et que l'assemblée « garde le silence » sur ce qui était discuté, après que Pierre a conclu. N'est-ce point, par anticipation, le « *Roma locuta est, causa finita est :* Rome a parlé, la cause est entendue » qui serait proclamé plus tard?

Quand saint Paul a prêché trois ans déjà, sur la foi d'inspirations dont il sait l'origine, mais qui ne sont pas encore contrôlées, un scrupule le prend, et, craignant le jugement propre, plaie religieuse qu'il faudrait tant de fois réprimer, il monte à Jérusalem pour comparer « son Évangile », c'est-à-dire son enseignement, avec celui... de qui? — De Pierre. Il demeure quinze jours avec lui, aperçoit seulement Jacques, prend soin de dire qu'il n'en voit aucun autre, et s'en retourne tranquille, prêt à dire aux Galates, avec cette énergie qui n'a pas peur de l'outrance : « *Quand même moi, quand même un ange venu du ciel vous annoncerait un autre Évangile que celui que je vous ai annoncé, qu'il soit anathème!* »

Ce n'est point là, certes, un exercice de l'infaillibilité comparable, comme clarté de fonctionnement, à ce que nous voyons aujourd'hui dans l'Église catholique. Il ne peut venir à la pensée de le prétendre : ce ne serait ni loyal, ni même intelligent ; car cela voilerait à nos yeux un caractère de l'Église qui nous est aussi cher que son immutabilité, qui en est le complément, bien loin de la contredire, à savoir son caractère progressif.

Faut-il le répéter une fois de plus : l'Eglise n'est pas un véhicule embourbé. Ce n'est pas non plus le véhicule qui s'en va, lent ou rapide, chargé d'immuables bagages. C'est un vivant. Son immutabilité est donc celle du vivant, et tout organe, en elle, doit se comporter comme fait l'organe vivant, qui, tout d'abord enveloppé dans le mystère du germe, se révèle progressivement, sous la poussée du besoin, grâce à des circonstances internes et externes.

L'Église, qui a dès l'abord la perfection de son essence, et par conséquent aussi, à l'état embryonnaire, tout ce qui, en elle, pourra, dans tous les temps, être appelé essentiel, l'Église n'a pourtant pas dès l'abord, à l'état développé, tout cet essentiel même. Et comme c'est en vivant, que la vie se reconnaît et monte, d'étape en étape, à la pleine conscience de soi, l'Église n'a pas non plus, dès l'abord, la conscience pleine, irréfragable de sa propre constitution essentielle en ce qui concerne les précisions.

L'infaillibilité ne doit pas faire exception à cette loi, et il en est d'ailleurs des raisons historiques auxquelles déjà nous fîmes allusion.

Non seulement il n'était pas requis que l'infaillibilité propre au pontife suprême éclatât dès l'abord; mais il était naturel qu'elle fût relativement pâle dans saint Pierre même, et qu'après lui, au lieu de grandir immédiatement, elle s'affaiblît, pour ne reprendre croissance que plus tard.

Ces affirmations étonneraient-elles? Réfléchissons que la papauté n'est dans l'Église qu'un organe de remplacement. C'est le Christ, qui est notre chef : *Vous n'avez qu'un seul Maître,* a-t-il dit. Or, un organe de remplacement ne fonctionne à plein qu'au moment où ce qu'il remplace disparaît tout à fait.

Au lendemain de la mort du Maître, son souvenir était tellement présent; le contact qu'en donnaient les Douze, sans distinction de hiérarchie, gardait une telle intensité que la conscience de tous en était remplie. N'étaient-ils pas comme d'autres Christs, ceux que le Christ avait formés tout directement? Ne l'entendait-on pas, à les entendre? Elles sonnaient dans leur cœur, toutes les divines paroles! L'Esprit les y avait agitées, après le sommeil momentané de la Passion, comme les cloches sous les doigts du carillonneur, dans les beffrois de Bruges-la-Morte.

Il y avait là comme une action de présence. Pour les fidèles, l'un des Douze, quel qu'il fût, c'était le Christ à peine éteint; c'était la flamme retrouvée dans la cendre brûlante, dont on identifiait la chaleur. Et s'il était présent, Lui, à quoi bon le recours explicite, régulier, à un chef de mission qui ne pouvait se recommander que de lui?

Pierre mort, ceux des Douze qui restaient durent paraître éclipser fortement son pauvre successeur, qui n'avait pas vu le Christ; qui ne l'avait pas touché;

qui n'avait pas entendu la parole : *Allez et enseignez toutes les nations.*

Les Douze morts, les églises particulières fondées par chacun d'eux trouvaient encore dans le souvenir immédiat d'un apôtre une continuité du Christ qui n'irait que peu à peu faiblissant.

Vie de Jésus en sa chair mortelle; apparitions de Jésus ressuscité; survie de Jésus par les Douze et par leur succession immédiate : telles seraient les étapes de visibilité du Seigneur.

Et cela dispenserait les premières églises de recourir — régulièrement tout au moins; car il y en a des traces nombreuses — à une autorité centrale lointaine, qui n'avait pas encore de prestige universel.

C'est seulement quand les premières générations seraient éteintes; que les souvenirs seraient affaiblis; que la réalité historique du Christ serait reprise par le passé et enveloppée de ses voiles; que le temps, au lieu de couler comme en arrière, aurait décidément repris sa marche, obligeant notre Église à pivoter sur soi et à s'orienter : c'est alors seulement que cette Église, cherchant toujours son Christ dans le visible, comme il avait promis d'y demeurer, se souviendrait nettement qu'il avait un vicaire, un représentant établi dès le début, en vue précisément de cet avenir.

Il est permis de penser — bien que peut-être il y ait quelque audace à faire ici de l'hypothèse — que si l'Église avait dû vivre seulement deux ou trois siècles, il n'y aurait pas eu de Pape. Cela n'eût pas été nécessaire. Le Christ lui-même eût été le seul Pape, d'abord de sa personne, puis, comme

nous l'expliquions, de sa personne prolongée dans des souvenirs.

Mais il y avait l'avenir, et l'avenir, outre qu'il réclamerait son Christ par procuration, marque visible de l'unité du gouvernement divin dans l'Église, révélerait des nécessités de concentration qui iraient toujours s'accentuant, comme, dans les organismes, la vie se concentre à mesure qu'elle se différencie et qu'elle s'étend.

Le régime monarchique de l'Église devrait ainsi, en doctrine comme en tout, se manifester toujours plus.

Jusqu'à ce qu'un jour, le moment étant venu de se poser pleinement en soi; de se donner cette force d'exister et d'agir avec son organisme au complet, en pleine lumière; d'écarter des contradictions, de fixer des hésitations qui, indéfiniment, seraient possibles, même chez les plus fidèles, tant que la question de confiance, si l'on peut ainsi parler — ici, de confiance divine — n'aurait pas été posée fermement; de vaincre aussi des illusions qui tendraient à assimiler le régime divin de l'Église avec des constitutions démocratiques partout répandues[1], le moment, dis-je, venu de cette suprême acquisition hiérarchique, l'Église, au Vatican, c'est-à-dire en son centre, tint ses assises solennelles. Et là, devant Dieu, sous l'action de son Esprit, confiante dans la promesse du Christ, elle décida de proclamer ce qu'elle savait inclus depuis toujours dans sa constitution intime.

1. C'est bien cela, pour une part, que certains appelaient, au moment du Syllabus, « se composer avec la civilisation moderne ».

Rien ne fut innové; mais l'Église, plus consciente et plus rayonnante, projeta une clarté pleine sur la triple couronne, et elle acheva ainsi dans le visible ce qui avait été achevé dans l'invisible le jour où le Christ, remontant à la droite du Père, avait inauguré son règne immortel.

Posera-t-on, après cela, la question de plus ou de moins en matière d'années ou de siècles? Demandera-t-on pourquoi trois siècles ou à peu près, pour révéler dans des faits historiques généralisés la primauté infaillible du pontife romain; et pourquoi dix-huit siècles, pour arriver à sa manifestation éclatante et dernière? Trouve-t-on que c'est long, trop long, et par suite arbitraire?

Répondons tout d'abord: aux yeux de la Providence, dont dépendent ces choses, « *mille ans sont comme un jour et un jour comme mille ans* ». Ce mot de pêcheur galiléen est d'une si haute philosophie qu'il pourrait suffire. Mais nous le comprendrons mieux en ajoutant ceci : Trois siècles, dix-huit siècles, par rapport à la vie totale de l'Église, ce sont des périodes comparables, et plus que comparables aux mois de nourrice et à l'adolescence d'un humain.

Est-ce anormal, qu'un humain n'ait sa pleine constitution et ne la fasse reconnaître qu'au bout d'un temps qui représente, hélas! une forte part de celui qu'il doit passer sur la terre ? L'Église, avec ses retards apparents, est d'une poussée vitale autrement précoce !

Oublierions-nous que ses destinées coïncident avec celles de notre race; que, synthèse humano-divine de la vie par le Christ, homme universel et omnitem-

porel, son histoire, c'est l'histoire, et son évolution, celle même de la planète habitée?

Ou bien alors, croirait-on le monde près de finir? Serait-on dupe des enfantines prophéties qui, périodiquement, aimeraient à nous ramener aux soi-disant terreurs de l'an mille?

S'il est permis d'avancer cette assimilation, qui paraîtra peut-être hardie, mais qui est en tout cas éclairante : l'installation définitive de la papauté dans son rôle historique, au concile du Vatican, est un fait parallèle à l'installation définitive de la vraie religion dans le monde. Ici et là, il y eut retard considérable, mais normal, relativement aux durées d'ensemble.

Recherches, tâtonnements, déviations, au total préparation : voilà ce qu'il y eut avant le Christ. Puis le Christ vient, et l'histoire religieuse définitive commence.

Pour le Christ par procuration : le Pape, le Pape, dis-je, en complète possession de son rôle défini et reconnu de tous, une succession pareille se fait voir. Il y a aussi préparation ; il y a aussi déviations par les hérésies ; il y a aussi tâtonnements des fidèles et des docteurs privés, il y a enfin, par une initiative solennelle, naissance complète, c'est-à-dire production à la lumière de ce qui était préformé en Simon Pierre, mais était demeuré plus ou moins latent au sein de la durée antérieure.

Le Christ était venu dans la *plénitude des temps*, dit saint Paul, c'est-à-dire à une époque centrale entre les préparations nécessaires à son œuvre et l'utilisation qu'en ferait l'avenir.

Le pontificat armé de tous ses pouvoirs arrive ainsi dans une plénitude temporelle qui distingue des

préparations les séculaires utilisations sur lesquelles peut compter, d'ici à la mort du globe, une société qui ne meurt pas ; qui se transplante.

De sorte que le mot d'ironie que nous trouvions plus haut sur une lèvre hérétique, à propos du concile du Vatican : *Les apothéoses ne sont qu'une forme pompeuse de la mort,* ce mot-là se verra contraint de déplacer une fois de plus sa morsure.

Ce qui mourra, c'est ce qui ne saurait mériter les apothéoses, n'ayant en soi nulle vie divine à manifester, nulle croissance à achever, mais au contraire un principe de dissolution à révéler de plus en plus, et un jour pleinement, dans la tombe.

Ce qui vivra, c'est ce que l'apothéose attendait, parce que, divin en soi, il devait faire éclater de jour en jour ce qu'il portait, et le fixer enfin, humainement, dans des formes définitives.

L'apothéose achevée ; le Christ pleinement manifesté et représenté dans une institution qui a tout son poids, à l'égard d'une mission précise, bien que, sous d'autres rapports, elle retombe à l'humanité pécheresse et errante, la voici, notre Église, avec les temps devant elle. Elle s'y avance confiante et riche de toutes ses énergies ; forte de l'adhésion unanime de ses membres, d'une cohésion intérieure qui n'a jamais été aussi ferme : signe de vie s'il en fut, celui-là, puisque c'est le contraire de la cadavérisation anarchique.

Tout peuple périssant se déchire lui-même dans des convulsions : c'est là une loi universelle. Tout peuple *un,* dans un milieu où sa destinée garde une raison d'être, est assuré de l'avenir.

L'Église, *une* plus que jamais, et plus que jamais

nécessaire à un monde terriblement troublé et hors d'état de se coordonner en dehors d'elle, montre à nos yeux, en même temps que ses promesses immortelles, la charte de sa durée écrite dans les nécessités historiques.

Dans son apothéose dernière, qui consistera à rejoindre son Christ venant sur les nuées du ciel, la papauté mourra enfin, mais en gloire, comme meurent, au petit jour, les étoiles attardées.

CHAPITRE VII

L'ORDRE ÉPISCOPAL

Ayant contemplé l'ordre de l'Église dans son chef, qui en exprime la synthèse, nous devons maintenant l'envisager dans le corps épiscopal, qui partage les prérogatives de l'évêque de Rome et les communique.

Un *ordre,* en architecture, se caractérise par ses colonnes et par leur liaison avec ce qu'elles portent. Les évêques sont les colonnes de l'Église.

Nous avons dit combien cet ordre descend de haut et à quel point il est « apparenté aux mystères célestes » [1]. C'est en la Trinité, qu'il faut rechercher l'origine de ses expansions. Le Fils procède du Père, qui trouve en lui la « *figure de sa substance* ». L'Eglise procède du Christ, qui trouve en elle son extension, sa manifestation permanente et collective, son « corps ». De la même façon, le groupe épiscopal, à qui Jésus-Christ a communiqué sa vertu productrice de l'Église, l'engendre par le sacerdoce qu'il possède à l'état complet, et s'y retrouve ensuite.

1. Saint Cyprien, *De Unitate Ecclesiæ*, II. 6.

Enfin, selon les mêmes formes d'action initiale et de réciprocité, chaque église particulière procède de son évêque comme d'un principe générateur, et l'évêque trouve en elle la manifestation de son sacerdoce, l'effet de son *caractère*, le fruit de la divine fécondité qui lui vient du Christ.

Tout cela se tient, et si Horace a pu dire qu'on enlèverait plutôt à Hercule sa massue qu'un de ses vers à Homère, il est vrai à bien plus forte raison qu'au divin poète, le Verbe, on ne ravit aucune des strophes par lesquelles il s'exprime activement dans son humanité religieuse.

Ainsi, l'épiscopat pris en son unité, dont l'évêque de Rome est le lien ; puis chaque évêque dans son église, en vertu du sacerdoce du Christ à lui communiqué, sont la source de la fécondité spirituelle répandue dans l'Eglise entière. Ils sont les époux de cette mère, qui leur engendre au jour le jour de nouveaux enfants.

Évêque (ἐπίσκοπος) signifie *inspecteur, celui qui veille, celui qui garde et qui surveille, celui qui préside,* en vue de servir. Mais évidemment le mot, ici, diminue la chose. Avant d'inspecter et de régir, l'évêque engendre ; il est père ; car c'est bien à une vie nouvelle, la vie de la grâce, que par l'action sacramentelle dont il est l'agent nous sommes enfantés. « *En vérité en vérité je te le dis, nul, s'il ne renaît de l'eau et de l'Esprit, ne peut entrer dans le Royaume de Dieu* » (Jean, III, 9).

Le corps épiscopal est comme le germe de l'Eglise, qu'il contient toute en soi. Le groupe des apôtres, auquel il succède et qu'il perpétue, n'était-il pas, dans la pensée du Christ, la graine de son

grand *arbre?* Aussi, dans sa *prière sacerdotale,* priant pour tous les siens, prie-t-il tout d'abord pour les Douze, ajoutant ensuite, pour indiquer ce qu'il attend de leur action pour son œuvre : « *Je ne prie pas pour eux seulement; mais encore pour tous ceux qui par leur parole croiront en moi* » (Jean, XVII, 20).

On voit assez par ces paroles et par toutes celles de l'institution, que l'action des apôtres et de leurs successeurs ne sera pas multiple et individuelle, mais collective. « *Père, qu'ils soient un comme toi et moi nous ne sommes qu'un* ». Un dans l'unité de l'Esprit, ils ne seront tous qu'un unique principe, agissant au nom du Christ, qui est un, et de Dieu, qui est l'Unité même.

Si donc il y a plusieurs évêques, il n'y a qu'un épiscopat, comme il n'y a qu'une Église. Ensemble, tous les prêtres complets participent à l'unique sacerdoce éternel. Tous sont « frères » ; le Pape, en tant qu'évêque, n'est que l'un d'eux. Mais parce qu'il est en même temps le représentant du Sauveur figurant au milieu des Douze ; parce qu'il est son vicaire, lui parti, le Pape comprend dans ses pouvoirs les pouvoirs de tous les évêques, comme leur source. C'est lui qui les leur donne, ou pour mieux dire, c'est sous sa dépendance qu'ils les reçoivent ; de lui ils découlent. L'élection, la nomination ne sont que des accessoires ; l'*institution apostolique* est le fond ; c'est elle qui fait le pasteur, en union avec le Pasteur suprême.

Bien entendu, en communiquant ses pouvoirs, le Pape ne les perd pas : la source ne s'épuise pas à couler. Aussi avons-nous dit que le Pape a un pou-

voir direct et *ordinaire* sur toutes les églises particulières et sur chacun de leurs fidèles ; que les *titres* particuliers de ces églises lui appartiennent éminemment, hors de quoi l'unité ferait défaut ; la communion entière de l'Église ne serait plus liée en Jésus-Christ par son représentant ; le Christ ne serait plus tout à tous, époux unique, dans le tout et dans chaque partie, de son unique épouse.

De l'unité solidaire de l'épiscopat découlent maintes conséquences, notamment celle-ci qu'en certaines circonstances extraordinaires, comme en temps de persécution, de schisme, on pourra voir un simple évêque dépasser dans ses interventions les limites de son église particulière et jouer un rôle universel, rôle qui devra s'interpréter comme un acte de la communion des évêques, selon qu'ils sont solidairement *envoyés* du Christ, et, par suite, comme un acte émané du principe de leur communion : le Pape.

Ainsi peut s'expliquer, sans nul recours à un principe d'exception, ce qui avait lieu dans les premiers temps, où chaque apôtre, jouant pour sa part son rôle d'envoyé universel, s'attribuait un rôle général sans délimitation de territoire, instituant des évêques et prescrivant des règles communes. Il y avait là, évidemment, un rôle de début, qui plus tard, s'il s'était maintenu, eût créé de l'anarchie. Mais ce rôle n'en était pas moins en liaison avec les principes permanents de la constitution religieuse, dont seule l'application était spéciale. Le reflet personnel de Jésus sur chacun des Douze, où les fidèles le retrouvaient, donnait du reste à cette

action d'ordre général une allure toute simple, ainsi que nous l'observions.

En dehors de ces cas particuliers, les évêques, en tant qu'ils font partie du corps des envoyés qui représentent collectivement le Christ, n'en ont pas moins, chacun, un rôle universel dans l'Église. Ce rôle doit même être regardé comme antérieur à celui qu'ils jouent à l'égard de leur propre église, vu que, avant de se voir attribuer des zones d'influence, ils ont été envoyés à tous et se sont entendu dire dans la personne des Douze : « *Allez et enseignez toutes les nations.* »

C'est ce que veulent signifier les théologiens, en disant que la *communion* épiscopale est antérieure au *titre*. Tous ensemble, les évêques forment un ordre, qu'on appelle une *communion* en se souvenant que la charité est le lien de l'Église. Et c'est de cette communion épiscopale ou apostolique que découlera, par voie de paternité spirituelle et sacramentelle, la communion de tous les fidèles, en vue de la communion des saints.

Un évêque n'est donc pas le pasteur d'un seul troupeau : il est d'abord, avec les autres évêques et avec le Pape, sous l'autorité du Pape, pasteur de l'Eglise universelle. C'est ce que manifestera solennellement, quoique non pas uniquement, le *concile œcuménique*.

Dans ces grandioses assemblées, où l'ordre de l'Église se révèle avec tant d'ampleur, l'intention unitaire qui crée l'assemblée religieuse se prouve d'abord en ceci que l'Église conciliaire est pareille à un cercle, où toute partie ou toute ligne se range

ou se tend autour de son centre. Le Pape est ce centre actif d'où tout part et où tout assure sa consistance. Il est normalement celui qui *convoque*, qui *préside*, et qui *confirme* finalement les sentences. S'il n'a pas convoqué, il sera censé avoir convoqué du fait qu'il confirmera l'action conciliaire, dont la convocation fut le prologue. S'il n'a pas présidé par lui-même, son représentant effectif ou interprétatif aura occupé en son nom le poste central. On ne peut pas plus trouver l'Église sans le Pape que l'atmosphère lumineuse et féconde sans le soleil.

Toutefois, conjointement avec le Pape, tous les évêques, ses frères, siègent vraiment, sont bien vraiment les juges de la foi et de la pratique chrétiennes. En décrétant, ils diront, comme au premier concile, à Jérusalem : « *Il a semblé bon au Saint-Esprit et à nous* », et la voix qu'ils feront entendre, tous auront contribué à la former, comme par une vibration commune. Sous la garantie de cet Esprit qui est l'Esprit du Christ; comme *envoyés* humains que le divin Envoyé recouvre, ils décideront, au spirituel, pour toute l'Église. Ils jugeront dès ce monde *les douze tribus d'Israël*, c'est-à-dire la catholicité, pour qu'elle s'avance par leur action vers ses fins sublimes.

Aussi tous les évêques du monde ont-ils un droit inaliénable, et qui tient à leur *ordre* même, de siéger au concile. Sans nul appel spécial, ils y ont place, comme, au conseil des ministres, tout ministre en exercice a son droit de session, de par la constitution politique.

Pour le même motif, les évêques sont là tous égaux, égaux, dis-je, dans la décision, qui est propre-

ment l'acte conciliaire, sinon dans ses prodromes. Les plus savants, les mieux renseignés, les plus importants par leur siège, qui les fait représentants et témoins d'une partie plus considérable des foules à régir, influent sans doute davantage sur les décisions; mais ils ne décident pas davantage. Le NOUS est prononcé dans une parfaite indivision et dans une égalité fraternelle. On dit : Cela est, ou : Que cela soit, comme dans la Trinité il a été dit : *Faisons l'homme.* Le langage est plural, et aussi les termes actifs, mais non pas l'action.

Tant que ce groupe divinement constitué se tient dans la loi de son fonctionnement, qui le constitue précisément comme principe; tant qu'il demeure dans ses attributions, il a valeur du Christ lui-même, *un* autant que le Christ, la pluralité humaine remontant, par une sorte d'assomption, à l'unité qui s'y reflète : « *Qui* VOUS *écoute M'écoute.* »

Comme dans certaines circonstances, et couramment dans la primitive Église, l'évêque et le groupe de ses prêtres (*presbyterium*) consacrent en commun, par une action unique, le corps et le sang du Christ, notre *vie :* ici, le groupe épiscopal uni à son chef consacre le Christ qui est *vérité,* qui est *voie,* traçant des chemins pour la marche chrétienne, à partir des doctrines qui en déterminent le but et la direction.

L'égalité dont nous parlons n'est donc pas une égalité de partage, comme si chacun apportait sa part contributive, ou comme si le Pape ne pouvait à lui seul ce qu'il peut avec les évêques. Cette loi de partage, qui est celle de la plupart des constitu-

tions humaines, ne court point dans la divine hiérarchie, parce qu'elle est étrangère à la Trinité, d'où la hiérarchie émane.

Un président de république ne peut pas seul ce qu'il peut avec ses ministres, ni ceux-ci ce qu'ils peuvent unis à leur parlement, parce que, ici, le pouvoir est une intégration; le principe d'action total est formé de cas complémentaires. A l'encontre, un roi absolu peut tout seul ce qu'il peut avec ses conseillers; mais c'est que ses conseillers n'ont point de part au règne : ils en préparent seulement l'exercice. Dans l'Église, il y a réelle participation, mais dans l'unité, comme dans l'unité le Fils participe à tout ce que fait le Père et le fait avec lui, bien qu'il lui doive et d'être Fils et d'être, comme tel, participant de ses œuvres : « *Le Père qui demeure en moi, c'est lui qui opère mes œuvres... Et moi aussi, j'opère* » (Jean, XIV, 10-17).

La même filière d'idées nous amène à comprendre comment l'unité de vie demeure parfaite, dans l'Église, en dépit de sa division en églises particulières et de l'attribution à chaque évêque d'une part du troupeau.

Une église particulière, un diocèse ne doivent pas être considérés comme de simples circonscriptions administratives, ni comme de petits états dans l'État : ce sont des unités à base substantielle, comme nos familles, où l'unité de la race se communique et s'épanouit sans aller s'y perdre. La *race des fils de Dieu,* une aussi dans le Christ, s'épanouit en familles diverses qui l'enrichissent et ne la divisent point, qui sont elle-même, diversement mani-

festée il est vrai, mais dans l'identité de son essence, et se procurant, de par sa fécondité originelle, ses propres extensions.

Il s'ensuit évidemment que cet ordre est immuable, comme une nature des choses, vu que la surnature, à tous les degrés, suit les formes de la nature. Aucune église particulière n'est nécessaire, non plus qu'une famille. A elle, prise ainsi à part, ne sera promise ni l'indéfectibilité, ni, doctrinalement, l'infaillibilité que la race surnaturelle a pour privilèges. Mais dans ce qu'elle est et dans ce qu'elle reçoit, toutes les relations fondamentales se retrouvent; les communications venues du Christ, à partir de la Trinité où il nous introduit, aboutissent là et y sont le principe de l'ordre, comme le principe de vie.

« *Qui vous reçoit me reçoit* », a dit le Christ aux Douze. L'église particulière qui reçoit son évêque reçoit en lui le Christ et son sacerdoce sauveur. L'évêque est son *fondement*, comme le Christ est fondement de l'Église. Par là elle reçoit le Père; car Jésus a ajouté : « *Celui qui me reçoit, ce n'est pas moi qu'il reçoit, mais mon Père, qui m'a envoyé* » (Marc, IX, 36). Par là enfin elle reçoit l'Esprit, lien vivant du Père et du Fils, âme de l'Église universelle, consécration de sa propre unité participée, en même temps que de celle du corps dont elle est un organe.

L'église particulière est à son évêque comme une épouse destinée à lui engendrer des enfants et à mener en commun avec lui la vie spirituelle. Cette belle comparaison émanée de saint Paul revient sans cesse dans le langage religieux. Mais de par l'unité de l'épiscopat, où l'unité de l'Église se retrouve, ces

mystiques épousailles entrent comme un cas particulier dans le cas général de l'Église universelle unie à son Sauveur. Le sacrement de notre union en Dieu est là tout entier, parce que le sacerdoce tout entier est dans l'évêque, et c'est par celui-ci que chaque église participe avec tous ses membres à la divine adoption.

Aussi, comme par l'amour il se fait une compénétration mutuelle des âmes, en raison de laquelle on dit : l'amant est dans ce qu'il aime et ce qu'il aime est en lui : ainsi, par la charité organisée dans l'Église, il se fait de l'époux et de l'épouse mystique, du Christ et de son humanité religieuse, de l'évêque et de sa famille particulière une sorte d'identité mutuelle par compénétration unitaire, comme dans la Trinité le Père et le Fils ne sont qu'un, en l'Esprit d'amour.

« *Qui me voit, voit mon Père,* a dit le Christ; car *Je suis dans le Père et le Père est en moi* » (Jean, xiv, 10). De même, qui voit l'Eglise voit le Christ; qui voit le Pape voit l'Église (*Ubi Petrus, ibi Ecclesia*); qui voit l'évêque voit son église particulière, le tout avec sa réciproque.

N'est-ce pas pour cette raison que l'Église, consciente de ses mystères, continue à pourvoir de titulaires des églises mortes, comme pour leur conserver une vie dans le pasteur qu'elle leur donne, vie interprétative qui est en même temps une vie éventuelle; vie qui pourra retrouver sa matière, puisque le germe en demeure, puisque le flambeau n'est pas éteint. Supposez que, par une occurrence historique, un de ces sièges revive tout à coup, son titulaire s'y transporterait et la vie reprendrait, la même.



L'évêque, dans son église, exerce pour sa part la triple prérogative que nous avons reconnue à la hiérarchie en son ensemble : l'*enseignement,* le *ministère sacerdotal,* le *gouvernement.* Ce qu'il fait ainsi, il le fait, encore une fois, dans l'unité de l'épiscopat uni à Pierre, dont il est un des membres; mais à un *titre* particulier, que l'Église reconnaît.

Au point de vue de l'enseignement (*magisterium*), il est, dans son église, le maître de la doctrine, et c'est son premier rôle, comme la foi, explicite ou implicite, est le premier acte de vie surnaturelle du chrétien. L'évêque est docteur avant d'être pasteur; car, pour être pasteur, il faut d'abord qu'il se donne des brebis par une libre adhésion de foi. Cet ordre, qui se trouve dans le temps lors d'une première évangélisation, se maintient ensuite par les relations naturelles des choses.

L'évêque reçoit du Christ, pour son église, en vertu de la mission commune dont il est un des titulaires, la *parole de vie.* Sa foi à lui est une foi enseignante, comme celle de ses fidèles est une foi enseignée. Ceux qui y adhéreront, selon qu'elle leur communique le *dépôt,* seront « *dans la pensée de Dieu* », ainsi que le porte la puissante formule burinée par Ignace d'Antioche. « J'ai voulu vous exhorter, dit-il, à être unanimes dans la pensée de Dieu. Car si Jésus-Christ, inséparable de notre vie, est la pensée du Père : ainsi les évêques, dans les régions de la terre qu'ils régissent, sont dans la pensée du

Père. Il convient donc que vous soyez ensemble dans la pensée de l'évêque [1] ».

En raison de ce magistère, l'évêque a, dans son diocèse, la charge de la prédication, à laquelle il devra pourvoir; de l'instruction des enfants et des adultes, de la doctrine chrétienne théorique et pratique, des œuvres de propagande et de presse, dont le maniement supérieur lui revient, bien qu'il n'en puisse être toujours le directeur prochain et immédiatement responsable. Si quelque fait extraordinaire survient; si des dévotions particulières s'implantent, c'est à lui d'en juger, sauf recours au Saint-Siège, et c'est à lui de déterminer à cet égard la conduite chrétienne.

Il ne jouit pas pour cela d'une infaillibilité propre, bien qu'il participe, disions-nous, à l'infaillibilité de l'Église comme membre de la mission collective. Cette participation n'a cours que dans les conditions déterminées pour l'action commune.

Au point de vue du sacerdoce (*ministerium*), le *pouvoir d'ordre* confère à l'évêque le droit d'administrer tous les sacrements, y compris l'ordre et la confirmation, qui lui sont propres, tous les sacramentaux, tous les actes de liturgie, tout ce qui est moyen de sanctification divinement institué ou ratifié, en vue d'une vie religieuse complète. A la complète vie religieuse, en effet, telle qu'elle se mène dans l'église particulière, image parfaite de l'autre, répond le sacerdoce complet.

A cet égard, chaque évêque est dans une égalité parfaite avec tous ses frères. Le Pape lui-même n'est,

(1) Epist. ad Ephes. III.

au point de vue sacramentel, que l'un des évêques. La représentation du Christ prêtre, qui est imparfaite dans le clergé inférieur, est intégrale dans l'évêque et s'étend à tous ses emplois. C'est ce qu'entendent souligner certains détails de liturgie, comme, à la messe, avant les *oraisons,* le fait qu'au lieu de la formule employée par le simple prêtre : « *Dominus vobiscum :* le Seigneur soit avec vous », il dit : « *Pax vobis :* la paix soit avec vous », formule qu'employait le Sauveur lui-même. On saisit là l'idée que l'évêque est le chef de son église, source pour elle de paix et de vie spirituelle, comme le Christ est par lui-même et par son vicaire le chef de l'Église universelle.

De ce fait, l'évêque, en tant que ministre principal, devra veiller, dans tout son diocèse, à l'administration des sacrements, spécialement de l'eucharistie, qui en est le centre. Le mystère de la croix et de l'incorporation au Christ Sauveur trouvent en effet dans la messe et la communion leur figuration réelle et efficace, comme dans l'épiscopat leur moyen hiérarchique. C'est donc là le rite central et le souci premier qui, dans le diocèse comme dans toute l'Église, fera tout converger vers soi. La messe pontificale, avec tout le groupe des prêtres assistants et des ministres, avec les fidèles assemblés, c'est l'image la meilleure, en même temps que l'acte principal de toute l'activité religieuse d'une église.

Par là aussi l'évêque est le chef de la prière, *interpellant* avec son peuple, pour son peuple, communiquant à Dieu, en union avec tous, les requêtes de tous. D'où son rôle dans l'établissement et le fonctionnement de la liturgie ou prière publique, qui

sans interruption, les fidèles même absents, traite de leurs intérêts et tient leur place. « Chaque église est une lyre », dit Ignace d'Antioche : « les prêtres et les fidèles s'y unissent à l'évêque comme les cordes au bois de l'instrument qui les assemble, et dans cette union des âmes et des voix, sur cette lyre de l'Église, l'Esprit-Saint chante Jésus-Christ [1]. »

Au point de vuedu gouvernement (*Imperium*), l'évêque participe à ce que nous appelons, en un sens spirituel, la royauté du Christ, qui s'épanouit, comme tout gouvernement, en ce triple pouvoir : *législatif, judiciaire* et *exécutif*.

Il peut porter des lois, sous réserve des lois générales de l'Église. Il y ajoute les règlements d'administration publique nécessaires à leur application. Il peut y joindre encore, à l'occasion de ses visites pastorales ou autrement, des ordonnances particulières. Et les lois qu'il aura portées vaudront, même sous son successeur, jusqu'à abrogation par une autorité égale ou supérieure à la sienne.

Il est le *juge* de son peuple en matière spirituelle ; il pourra donc appeler à son tribunal et porter des sentences, appliquant au besoin des peines.

Il devra pourtant se souvenir, comme l'a dit énergiquement le concile de Trente, qu'il est *pasteur* et non pas *frappeur* (pastores, non percussores) ; qu'il doit donc traiter ses fidèles comme des fils, comme des frères, non comme matière à domination. Convaincre et prier d'abord, reprendre ensuite, c'est l'ordre souligné par saint Paul (*argue, obsecra,*

1. Epist. ad Eph. II, 4.

increpa, II Tim., IV, 2). S'il faut reprendre, que ce soit en toute bonté et patience (*in omni bonitate et patientia*) « afin que sans âpreté, la discipline salutaire et nécessaire soit conservée parmi les peuples [1] ».

Pour exercer ses jugements avec harmonie et sagesse, l'évêque, à intervalles réguliers, convoque un *synode diocésain*, c'est-à-dire une assemblée de ses prêtres et de ses clercs au complet ou choisis, chargés de le renseigner et de le conseiller en toutes choses dépendant de sa charge. Son gouvernement sera ainsi plus compétent et mieux adapté, la promulgation de ses lois sera plus solennelle et, au cas où celles-ci peineraient, où elles surprendraient, elles seront moins facilement taxées d'arbitraire.

L'évêque a par ailleurs une aide permanente dans ce qu'on appelle son *chapitre*, sorte de sénat religieux qui assume la charge de l'office dans l'église cathédrale, participe au gouvernement du diocèse et remplace l'évêque en cas de vacance du siège.

Autrefois, l'évêque avait des lieutenants dans les *archidiacres*, dont le pouvoir fut considérable, tellement qu'on les appelait « l'œil et la main de l'évêque ». Mais ce titre est devenu à peu près partout purement honorifique, la charge se confondant avec celle des *vicaires généraux*. On appelle ainsi ceux qui exercent au nom de l'évêque et sous sa responsabilité une juridiction d'ordre général, volontaire ou contentieuse. Dans ce dernier cas, le vicaire général compétent prend le nom *d'official*. Des vicaires temporaires ou locaux, dont les *archiprêtres* et les *doyens* jouent le rôle presque partout

(1) *Concile de Trente*, session XXIV.

en France, complètent cette organisation du pouvoir épiscopal et en constituent les moyens.

Par ailleurs, la tenue de *conciles particuliers*, ordinaires ou extraordinaires, provinciaux ou nationaux, qui sont dans le grand corps de l'Église comme des fonctions spéciales subordonnées à la fonction générale de la vie, appuie encore d'une autre manière, par en haut cette fois, le gouvernement de l'évêque. Il s'en trouve rattaché à l'ordre commun, comme tout à l'heure à sa matière. L'impression de ces assemblées, qui sont en petit l'image de l'Église, planera sur le clergé et les foules fidèles, renforçant en chacun et en tous le sens catholique. Elle doit aussi renforcer l'impression de charité, si les évêques réunis, comme chacun à part, gardent bien présent le sentiment de leur rôle.

En effet, ce caractère d'harmonie et de bonté attaché au pouvoir épiscopal ne lui est pas accidentel ; il ressort de son origine et de sa nature spéciale. L'évêque n'est chef que parce qu'il est pasteur, afin d'être pasteur. Celui « qui donne sa vie pour ses brebis » — car telle est sa loi, s'il était nécessaire — ne va pas les tyranniser ! C'est uniquement pour défendre la vie qu'il donne, au spirituel, en tant que père des âmes, que l'évêque est revêtu de tous ses pouvoirs.

Enfin, l'évêque est *administrateur*. Les choses et les personnes, dans son groupe spirituel, sont sujets de sa gestion conformément aux lois de l'Église, aux concordats particuliers et aux lois civiles que l'Église reconnaît. Ceci, parce que ses sujets étant aussi sujets de l'État, ne peuvent être arrachés à une juridiction au profit d'une autre. « L'une et l'autre

société, a dit Léon XIII, est, dans son ordre, souveraine : *utraque in suo genere maxima*[1] ».

En conséquence, tous les offices, toutes les charges que suppose l'administration d'un diocèse relèvent de l'évêque. Il en est le dispensateur, le surveillant et le juge, sauf réserve d'une autorité supérieure à la sienne. Il doit étendre sa vigilance sur les biens, qui sont le moyen ou la matière des œuvres.

Bref, sous tous les rapports, l'évêque est le centre de vie où tout doit converger, de même que tout en part.

Seulement, en tout aussi, l'évêque est sous la dépendance du Pape, qui peut, pour des raisons dont il est juge, restreindre, étendre, suspendre ou supprimer le légitime exercice de ses droits. C'est pourquoi, bien que nous ayons dit : En principe et de par leur *ordre,* manifesté principalement au Concile, les évêques sont tous égaux, il appartient au Pape de communiquer à tels ou tels, pour la meilleure administration de l'Église, quelque chose de son principat. Ce sera, sans nulle altération de la hiérarchie essentielle, un enrichissement et un moyen nouveau de gouvernement introduit dans l'empire des âmes. Ainsi, dans le corps, des centres nerveux plus importants exercent, en dépendance de l'encéphale, quelqu'une de ses fonctions.

D'où les *patriarches* et les évêques *métropolitains,* les *primats,* les *délégués patriarcaux,* les *légats,* les *vicaires apostoliques,* etc., qui ne sont aucunement une cause de dispersion pour l'autorité centrale, ni un point d'arrêt dans la remontée de la vie vers ce centre, mais au contraire une étape utile.

1. Encyclique *Libertas.*



En raison toujours de l'unité qui retient tout le corps épiscopal ; en raison de l'unité de la mission confiée aux Douze par le Divin Maître, l'action particulière de l'évêque, dans son diocèse, n'enferme pas là ses résultats ; elle garde une portée générale. L'autonomie de chaque pasteur au milieu de son troupeau est plus visible, elle n'est pas plus réelle que l'unité mystique de tout le corps.

Les évêques dispersés forment, au spirituel, par leur union entre eux et avec le Saint-Siège, une sorte de concile permanent. Les échanges de vie qui circulent du centre à la périphérie et en retour, voire latéralement, de siège à siège, ressemblent à ce qui se passe dans un organisme en santé, où tout ne se confond pas, où tout n'est pas égal, où tout cependant est réciproque.

Les lois qui sont portées ici ou là, les coutumes qui s'installent, confirmées par l'autorité et par l'expérience, concourent à former ou à perfectionner les lois et les coutumes générales. La sainteté qui en éclôt devient un trésor commun. Ce que nous avons dit du rôle des gouvernés dans le gouvernement de l'Église est vrai à bien plus forte raison de ces gouvernés gouvernants que sont les évêques. Si le Pape « confirme ses frères » dans le concours qu'ils lui donnent, ce concours n'en est pas moins effectif. Pour la doctrine, pour la discipline, pour la liturgie, pour toute chose, l'action subordonnée des évêques est un des moyens de la vie dont le Saint-Siège est le

centre, dont le Christ et l'Esprit divin sont les propulseurs.

Pour finir, n'y a-t-il pas lieu de rappeler ici la remarque capitale qui a été faite à propos du sacrement de l'Ordre?

Dans l'Église, le point de vue mystique domine toujours de haut le point de vue administratif, celui-ci étant un moyen, l'autre une fin. Tellement, que dans l'administration même, dès lors qu'elle est religieuse, l'échelle des rôles doit correspondre en principe avec l'échelle des valeurs de vie.

Il s'ensuit que l'évêque, placé en tête de la hiérarchie dans son église particulière, et, dans la communion de ses frères les autres évêques, en tête de toute l'Église, se trouve de ce fait engagé dans un état de perfection; car ce qui est suprême doit être parfait, dans un ordre où l'élévation a des visées sanctifiantes.

Chargé des actes religieux les plus saints; égal en cela au Pape lui-même, ainsi qu'il a été dit; appliqué aux plus grands devoirs, qui sont tous de portée mystique, l'évêque est appelé à un état de vie spirituelle qui corresponde à l'appel divin. Des trois états que distinguent les théologiens : celui des *commençants*, celui des *progressants* et celui des *parfaits* — en le comprenant bien entendu dans le sens d'un propos et d'une marche effective, non d'un terme — c'est à ce dernier que l'évêque est invité à se rattacher. Il en fait, lors de sa consécration, la profession perpétuelle et publique; il devra le prouver dans ses actes.

Les sacrements, que le pasteur administre et dont

il est le chef, veulent sanctifier, disions-nous, les canaux par lesquels ils passent. Ces canaux ne sont-ils pas vivants, et ne doivent-ils pas être conscients, pour eux comme pour tous, du prix de ce qu'ils communiquent? N'en sont-ils pas aussi les clients? Ils prendront donc plus que tous de l'effet sanctifiant, ceux qui ont en premier et dans sa plénitude le pouvoir de sanctifier les autres.

La plénitude du sacerdoce correspond normalement à la plénitude de la foi et de l'amour. Le pouvoir de donner le Saint-Esprit implique normalement une possession personnelle éminente de l'Esprit.

CHAPITRE VIII

L'ORDRE PRESBYTÉRAL

« *Il n'est pas bon que l'homme soit seul,* dit Jéhovah dans la Bible, *donnons-lui une aide semblable à soi* ».

Ces paroles pourraient s'appliquer à l'évêque et, d'une façon générale, à l'épiscopat.

Il ne serait pas bon que l'épiscopat demeurât seul, avec sa plénitude de sacerdoce non participée. La hiérarchie en serait appauvrie; elle en serait avilie aussi d'une certaine manière, en ce que le principal et l'accessoire, le grand et le petit n'étant plus distingués, tout s'abaisserait au niveau des seconds rôles, auxquels, quotidiennement, l'épiscopat devrait s'appliquer.

L'harmonie des œuvres providentielles serait de ce fait imitée de plus loin; car Dieu a donné à ses créatures non seulement d'être, mais de communiquer l'être; non seulement d'être fécondes, mais de communiquer la fécondité. Il est donc conforme aux vues créatrices et *recréatrices* que l'évêque communique à ses assesseurs la fécondité de son sacer-

doce, comme le Christ a communiqué la sienne à l'Église dans la personne des évêques, comme Dieu a communiqué la sienne à son Fils.

L'*aide semblable à soi* dont parle la Bible, ce sera, pour l'évêque, son église même, puisque les assesseurs qu'il se donne sont tirés de ce sein. Elle est l'épouse, disions-nous : c'est par l'ordre presbytéral principalement qu'elle sera la mère.

La hiérarchie s'enrichira ainsi en extension, la vie qui coule des sources divines par le Christ et le corps épiscopal arrivant par les prêtres au peuple chrétien, gardant son unité indivisible enracinée dans l'unité du Père et du Fils.

Là s'arrêtera d'ailleurs la hiérarchie proprement dite, qui ne doit pas indéfiniment s'émietter. Le prêtre reçoit le sacerdoce et ne le transmet plus ; consacré, il n'est pas consécrateur. Aussi ne sera-t-il pas une tête hiérarchique. Aucun prêtre n'est chef, sauf le prêtre complet qui est revêtu du pontificat. L'église particulière a un « sénat » — ainsi appelait-on autrefois le *presbyterium* ou assemblée des prêtres entourant l'évêque : elle n'a pas d'autre chef que l'évêque même. Fût-ce le curé, fût-ce le vicaire général, nul n'a ce titre. Ce qui est vrai, c'est que les prêtres de tout rang partagent le principat déféré à leur chef. Ils le partagent, mais ne le divisent pas, ne le multiplient pas ; ils sont participants de la fécondité unique qui se dépense dans le groupe hiérarchisé, consacrés pour ce rôle.

Il y aura pourtant, au-dessous des prêtres, des ministres d'un rang inférieur. Il y eut de tout temps des *diacres;* il y a depuis très longtemps des *sous-*

diacres et des clercs revêtus des *ordres mineurs.* Tous ceux-là jouent à l'égard du sacerdoce un rôle ministériel; ils sont témoins et serviteurs des mystères, délégués éventuels du clergé auprès des fidèles, en vue de les préparer et de servir de lien entre eux et le sacerdoce. Mais en réalité, c'est autour de l'épiscopat qu'ils se rangent. Ils sont les aides de l'évêque, prêtre complet, et à cause de lui seulement des simples prêtres qui l'assistent. C'est pour subvenir au premier qu'ils se mettent à la disposition des seconds[1].

Ainsi se révèle une fois de plus la dépendance essentielle de tout prêtre par rapport à l'évêque, dont il participe dans une unité parfaite les prérogatives et l'autorité. Associé aux trois rôles mentionnés plus haut : l'enseignement, le ministère sacramentel et le gouvernement lui-même tripartite (législatif, judiciaire et exécutif), le prêtre exerce en tout une sorte de suppléance. Il prêche et enseigne au nom de l'évêque; il baptise pour donner des fils à celui qui les recevra de lui en les confirmant; il célèbre à l'autel soit conjointement avec l'évêque, soit séparément, mais toujours dans son unité, administrant avec lui le corps du Christ, comme il distribue sa vérité et partage son règne. L'évêque est de tout ce qui se fait dans son diocèse, et c'est lui

1. Tous les offices ministériels dont nous parlons sont dérivés du diaconat, seul existant à l'origine. Ils doivent donc être considérés comme des subdivisions émanées de l'autorité de l'Église; ils n'appartiennent pas à la première institution de celle-ci. Il y a là un fait de différenciation organique à partir de l'épiscopat, comme nous en avons vu se manifester dans l'épiscopat à partir du Saint-Siège.

qui le fait à titre principal. L'unité de la petite église, comme l'unité de l'autre, est donc parfaite.

Étant donné le caractère incomplet du sacerdoce dans le simple prêtre, sa dépendance est une grandeur; car elle le constitue, à titre participé, en la dignité même qu'il partage. « Je ne vois pas, disait à cet égard saint Jean Chrysostome, ce que le prêtre a de moins que l'évêque, si ce n'est qu'il l'a reçu[1] ». Ainsi, dans la Trinité, le Fils a tout ce qu'a le Père, excepté d'être Père.

Quant à cela, les prêtres sont aussi, en dépit de leur rang inférieur, successeurs des apôtres. A eux aussi il a été dit : « *Allez et enseignez toutes les nations* »; « *Faites ceci en mémoire de moi* » et « *Tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel* ». Par écoulement ou à titre principal, on n'exerce pas moins l'unique autorité qui s'écoule, la même.

Cette unité glorifiante du clergé avec son évêque, dans chaque église particulière, avait jadis un symbole émouvant qui n'a pas entièrement péri. Aux jours de grandes solennités, tout le *presbyterium* entourait l'évêque et célébrait avec lui en présence du peuple. En commun l'on disait : « *Ceci est mon corps, ceci est mon sang* », et tous les fidèles, participant aux mystères et y communiant, avaient sous les yeux, avaient dans le cœur, par leurs sentiments, la vision et l'impression de l'unité mystique, de la divine hiérarchie dont l'Agneau immolé est le centre et qui était là, si l'on peut ainsi dire, en acte de Lui, exerçant l'éternel sacerdoce.

1. Hom. II in I Tim. c. III.

En dépit de cette unité du clergé et de l'évêque, qui par elle-même serait une source d'égalité entre tous les prêtres, il y aura entre ceux-ci des échelonnements variés. Mais à la vérité, c'est l'unité même dont nous parlons qui le veut, puisque sans cela les fonctions diverses de l'épiscopat ne seraient pas remplies.

Les nécessités de l'administration religieuse ont donc fait établir un ordre et un partage entre les prêtres qui, frères comme tels, auront pourtant une hiérarchie d'emplois. D'où la création ancienne des *prêtres cardinaux*, dont la fortune devait s'élever si haut, tout en s'altérant; d'où celle des *titres* ecclésiastiques avec charge d'âme, qui sont à l'origine des paroisses et des collégiales. D'où encore les rôles différenciés d'économes, de pénitenciers, de prévôts, de doyens, de chefs d'école, etc., qui ont subi au cours des âges d'amples variations. D'où enfin la création de petites églises sans titre épiscopal, mais dépendantes d'un évêque et formant, avec des combinaisons variées, ces circonscriptions religieuses qu'on appelle aujourd'hui des diocèses [1].

Pour bien marquer l'unité persistante sous ces divisions, on avait établi des coutumes qui présentaient du reste d'autres avantages. Telles les *stations,* ou assemblées qu'organisait l'évêque tour à tour dans les diverses églises de sa circonscription et où successivement se transportait son trône. Aujourd'hui, la visite pastorale donne les mêmes effets.

1. Dans la langue de l'antiquité, le mot diocèse (διοίκησις) nommait une division administrative appartenant plutôt à l'ordre civil.

*
* *

Nous arrivons ainsi à l'étude des paroisses et de leurs titulaires : forme actuelle de la participation du clergé à la mission pastorale de l'évêque.

Le mot *curé* (*curatus,* celui qui a charge, a savoir de la paroisse, d'où le mot latin *parochus*), ce mot, dis-je, n'appartient pas à la langue primitive de l'Église. La *paroisse* désignait autrefois ce que nous appelons maintenant diocèse, ou l'une de ses parties.

Il n'y eut pas de curés proprement dits avant le IV[e] siècle, pour cette raison que le troupeau chrétien encore étroit n'exigeait pas cette subdivision des églises. Tous les fidèles se groupaient autour de l'évêque et célèbraient avec lui les saintes liturgies, qu'ils fissent partie de sa ville ou même qu'ils habitassent au dehors. C'était l'évêque, qui était le propre curé (curatus) de tout son diocèse — bien entendu avec le concours de ses prêtres, mais de telle sorte qu'aucun de ceux-ci n'eût la charge particulière et permanente d'un groupe.

Ce n'est pas qu'il n'y eût des églises en dehors de l'église cathédrale; mais on ne faisait qu'y prier; on n'y célébrait ni la sainte messe ni la prédication, qu'on préférait multiplier là où était le siège hiérarchique [1].

C'est naturellement dans les campagnes que le besoin de cette extension se fit d'abord sentir : aussi l'y voit-on commencée dès le IV[e] siècle. Il faudra

1. Cathédrale vient précisément de siège : *cathedra.*

attendre jusqu'après l'an mille pour trouver régulièrement des paroisses dans les villes épiscopales.

En Gaule, le zèle d'un saint Martin fit beaucoup pour les débuts du mouvement paroissial. Lui qui, catéchumène, partageait son manteau militaire pour en donner la moitié à un pauvre, partagea aussi son manteau épiscopal pour en couvrir la nudité religieuse de ses fils. Tout le long des voies romaines, à partir de sa ville, il établit des centres paroissiaux qui devinrent florissants et servirent de modèle à d'autres.

Il arriva que les propriétaires ruraux, par intérêt ou par zèle, contribuèrent à ces fondations qui, en donnant des facilités religieuses, fixaient les habitants et en attiraient de nouveaux. Mais ce furent surtout les moines qui, à partir du v[e] siècle, défrichant et civilisant, ouvrant la Gaule à la vie civile comme à la vie religieuse, chassant les loups et faisant place à l'Agneau de Dieu, créèrent le réseau des paroisses françaises.

On voit par là que les charges curiales ne sont nullement d'institution apostolique ou divine : elles émanent de l'Eglise comme une nécessité de développement. Les curés ne forment pas un troisième ordre de la hiérarchie qui a pour premiers degrés le Pape et les évêques. Un curé n'a pas de juridiction proprement dite, tout au moins de par sa charge. Il n'est pas législateur, il n'est pas juge, il n'a pas de pouvoir exécutif indépendant. Toutes ces qualités appartiennent à l'évêque.

Le curé n'est donc pas proprement *pasteur,* ce qui implique une juridiction propre. Les pasteurs

des peuples sont leurs rois, leurs chefs revêtus de la triple prérogative en laquelle s'épanouit l'autorité sociale. Sont donc pasteurs évangéliques ceux qui possèdent au spirituel des pouvoirs semblables.

Rien n'empêche, d'ailleurs, d'employer le mot pasteur en un sens moins précis. Il est doux de l'adresser à ce chef de famille religieuse qu'est le curé, sans préjudice des précautions verbales qu'imposent aux théologiens les erreurs jansénistes ou gallicanes.

Les attributions du curé sont les suivantes. Il est chargé principalement, dans sa paroisse, de procurer le bien des âmes par la parole de Dieu et l'administration des sacrements. Non qu'il doive par lui-même assumer tout le soin de l'instruction et de l'édification; mais il le doit dans une mesure, et pour le reste il y doit veiller. Tellement que si quelqu'un parle, enseigne ou administre les sacrements dans son église, bien que ce quelqu'un tienne ses pouvoirs de l'évêque, il est d'une certaine manière son suppléant, en tant que lui-même a reçu à cet égard charge spéciale.

On saisit bien dans ce fait ce qu'est le curé, au spirituel, et ce qu'il n'est pas. Que le vicaire ou le prêtre passant reçoivent leurs pouvoirs de l'évêque, cela prouve qu'il n'y a pas, de celui-ci au curé, communication du rôle pastoral. Que pourtant le curé ait une responsabilité, cela prouve qu'il est vraiment *curatus,* celui qui a charge.

Le curé doit veiller à la prière et célébrer lui-même la messe pour son peuple. Il doit organiser

l'instruction religieuse, fomenter la bonne vie chrétienne, visiter les malades, les consoler et les aider à utiliser chrétiennement leurs souffrances. Il doit s'occuper des pauvres et généralement de toutes les œuvres, organisant la charité et faisant appel aux paroissiens fortunés en faveur des autres. Il doit administrer, avec les concours déterminés par le droit ou par des coutumes sages, les biens affectés au culte ou aux œuvres. Il doit entretenir et parer l'église, son « épouse » ; mais doit surtout veiller à l'épouse spirituelle qui est la communauté confiée à ses soins, exhortant *à temps et à contretemps*, comme dit l'Apôtre, dénonçant les dangers, avertissant des fautes extérieures. Il peut en certains cas dispenser des lois de l'Église selon sa prudence. Il nomme des collaborateurs avec l'approbation de l'évêque : tel est du moins le droit commun, bien que la nécessité en ait autrement disposé en France.

Les paroissiens, eux, doivent en retour écouter les instructions du curé, accepter sa surveillance paternelle, recevoir de lui ou de ses mandataires les sacrements, dans la mesure que déterminent les lois et les usages. Ils doivent subvenir de bon cœur aux besoins de ses œuvres, œuvres qui les concernent, eux, puisqu'elles concernent leurs personnes, leurs enfants, leurs objets religieux, leurs pauvres. Ne sont-ils pas nos frères tout spécialement, dans chaque paroisse, ceux qui ont besoin de secours, d'aide religieuse, d'instruction ou de consolation ?

Mais avant tout, les paroissiens remplissent leur devoir s'ils sont de bons chrétiens, donnant satisfaction au curé en sa raison d'être. Le curé est là pour

eux, non pour soi ; c'est leur âme qui est son bien, et c'est leur vie chrétienne qui est son œuvre. Assister aux offices, donner de son avoir ou même de sa personne au dehors, cela ne suffirait pas. La maison de Dieu est vide, quand on n'y voit que des corps, et la paroisse aussi est vide, si l'on n'y trouve que de braves gens gracieux avec leur curé, assidus à ses offices, généreux pour ses quêtes, mais par ailleurs adonnés à la vanité ou vaincus par le mal. Des âmes ! des âmes ! voilà ce que demandent les apôtres, et le curé est un apôtre résidant, un conquérant de l'intérieur, au bénéfice des conquis.

A certaines époques du passé, la vie paroissiale fut d'une intensité dont nous n'avons plus guère la notion. Le mot famille n'était pas de trop pour exprimer l'union qui existait d'ordinaire entre un pasteur issu de l'endroit, entretenu exclusivement par ses paroissiens, vivant de leur vie, partageant leur pensée avant de chercher à l'orienter vers le Christ, n'ayant d'attaches, en ces temps de difficiles communications, avec rien qui pût le distraire de son rôle.

Les liens entre un tel pasteur et ses ouailles, qui trouvaient à l'église tout : l'église d'abord, et l'on sait à quel point les fidèles y étaient attachés ; mais aussi un forum, un hôtel de ville, un marché, un cercle pour les confréries, un théâtre pour les Mystères et les drames liturgiques, au besoin une grange, un garde-meuble, et, en temps de guerre, une forteresse — ces liens, dis-je, devaient être bien forts !

Un tel cumul n'était pas sans inconvénients ; mais il fomentait tout au moins cette vie commune à la-

quelle l'Église tient tant. Au prône, le curé ne se défendait pas de traiter les affaires civiles après avoir traité les affaires religieuses. Faisant partie de tous les conseils de la commune avec voix prépondérante, son opinion était de poids : il la donnait, et, au nom de la morale, il dirimait maintes questions matérielles ou administratives. Toute la vie de la paroisse évoquée était là jugée et disposée par des admonestations paternelles quelquefois sévères, presque toujours bien acceptées, sinon obéies.

Aux offices, l'espèce de passivité respectueuse mais un peu inerte que nous constatons aujourd'hui eût bien étonné nos pères. A l'église, on agissait, on menait le drame : δρᾶμα, *la chose qui se fait.* On s'intéressait, livre en mains, ou bien mémoire meublée dès l'enfance, à toutes les cérémonies liturgiques. On chantait, on circulait en processions, on écoutait, si d'aventure un prédicateur extraordinaire survenait, de longs discours variés et familiers qui duraient quelquefois des heures. Les messes de onze heures n'étaient pas connues, ni les sermons limités à un quart d'horloge. On aimait tout, de ce que la paroisse procurait et représentait. On y apportait la foi, on y puisait courage et douceur.

Par un moyen si proche des faits, la puissance de l'Église arrivait à pied d'œuvre ; elle atteignait les détails familiers de l'existence, là où le bien et le mal ont leur gîte, là où le règne de Dieu s'établit ou se perd. Qu'importait alors que Rome fût lointaine, et l'évêque une grandeur de passage !

Napoléon avait rêvé d'accomplir en France, par le moyen des curés, toute une « révolution morale ». Il concevait le pasteur paroissial à l'antique : indé-

pendant et considéré, « utile, par la haute fonction qu'il entendait lui assurer, au développement de l'intelligence sociale », « juge de paix naturel » de ses paroissiens, « vrai chef moral qui eût dirigé leur vie » et, grâce à des connaissances pratiques et à une influence méritée, une « véritable providence pour ses ouailles »[1].

Cette vision est profonde; mais elle venait trop tard pour être nouvelle. Le *curé de campagne*, sur lequel on a fait tant de poésie au temps du romantisme, cet être idéal qu'un Lacordaire eût rêvé d'être, n'était pas si étranger à la réalité. Il n'est pas loin d'avoir été jadis le cas général, et ce n'est pas en vain que dans notre langue, où les mœurs séculaires se reflètent si fort, l'amour du sol natal — j'entends de la petite patrie immédiate — est appellé l'amour du clocher.

Les clochers de France, ce furent, et ce sont encore en beaucoup d'endroits, les communes de France. Les mairies, les écoles sont les premières maisons du village : l'église est la maison hors cadre, la maison entre terre et ciel, la maison pour les corps et pour les sentiments, pour la vie de tous les jours et pour les grandes aspirations hors du temps. Les naissances, les mariages et les deuils, ces trois repères de l'existence vers lesquels tout converge, convergent eux-mêmes vers le clocher; le clocher les domine, les attire et les secourt.

Or, le clocher est chose vivante : vivante d'abord à cause de Dieu, qui habite sous sa pointe; mais aussi à cause du pasteur qui habite dans son ombre. Le

1. *Commentaires de Napoléon Ier*, t. V, p. 409.

coq qui tourne là-haut, regardant de toutes parts, c'est la vigilance de ce père, dont le souci ne s'endort pas ; la cloche aux grandes ondes ou aux petits tintements avertisseurs, c'est sa voix, dans la voix de Dieu. Les croix du cimetière tout proche, c'est sa bénédiction dernière ; celles des chemins et des maisons, des berceaux et des poitrines, des outils, voire des miches de pain, c'est le oui cordial et grave qu'il dit avec son Maître à la vie, à toute la vie, qu'il veut voir joyeuse, douce, mais aussi réfléchie et sanctifiée, en vue d'une autre.

Le curé est celui qui reçoit, qui unit, qui conforte et qui congédie les si rapides passants de l'existence. A chaque étape, il observe en chacun le fort et le faible, le bien et le mal. Il surprend facilement la confidence des chagrins, accueille avec plaisir celle des joies. Les penchants, les désirs, les liaisons, les inimitiés, les succès ou les fautes, il en ignore bien peu, et tôt ou tard on viendra lui avouer ce qu'il ignore.

Il est partout dès qu'on l'appelle, loin ou près, la nuit ou le jour, par le chaud ou le froid, chez les grands ou chez les petits. Les discordes l'ont pour conciliateur indiqué, les souffrances pour consolateur, les fautes publiques pour justicier et les heureux propos pour témoin.

Aujourd'hui, presque partout, en France, de même que déjà autrefois dans les villes, les liens se sont un peu distendus : notre vie est devenue trop complexe, trop jetée à la dispersion ; mais l'unité spirituelle subsiste et tout peut renaître. Ceux qui, durant longtemps, ont travaillé à battre en brèche une telle magistrature des âmes, ont commis sans le savoir peut-

être un crime contre les âmes, en même temps que contre la patrie et contre Dieu.

Il va de soi qu'en parlant spécialement de la France, et même particulièrement des campagnes, nous ne disons cependant rien d'exclusif. En ville, le rôle du curé se complique beaucoup et nécessairement se subdivise. La loi de différenciation croissante des organismes en évolution s'applique à la paroisse. Le curé n'est plus tout; des vicaires aux attributions marquées, aux rangs échelonnés, forment autour de lui un petit *presbyterium* secondaire. Il n'en demeure pas moins chef, au sens non canonique expliqué.

Plus il a de valeur, de zèle, de puissance attractive et de dévouement, plus il tient les rênes. Œuvres paroissiales multiples, catéchismes à plusieurs degrés, écoles, patronages, confréries, œuvres de presse, œuvres sociales de plus en plus étendues, œuvres de zèle dont le rayonnement va parfois jusqu'à l'étranger, jusqu'aux pays de mission, à Rome, aux colonies où émigrent des paroissiens, exigent de lui une attention, des démarches, comme aussi lui imposent des préoccupations pécuniaires formidables.

La loi française de *Séparation,* dont certains ont pensé qu'elle serait la mort des paroisses, a accru leur importance de beaucoup, et le mouvement commence à peine. Pour peu que se développe le renouveau chrétien partout constaté, nos paroisses vont renaître à une vie plus libre et par là plus intime; elles se multiplieront, et elles seront plus en état de reconquérir le peuple.

Or, dans tout l'univers, en dépit de variétés très grandes nécessitées par des circonstances et des mi-

lieux fort divers, le rôle fondamental du curé et de son groupe religieux est partout le même. En tous lieux la paroisse pourrait être appelée, selon une expression chère aux sociologues, *la cellule sociale* de l'Église, comme est au temporel la famille. C'est son « unité tactique »[1], sinon son unité mystique et proprement hiérarchique, celle-ci étant le diocèse.

L'auteur cité ajoute profondément que « la paroisse catholique se distingue aisément, à certains caractères fondamentaux, de la paroisse non catholique la plus rapprochée d'elle en apparence, que cette dernière soit celle du schismatique grec ou russe, du janséniste de Hollande, du vieux catholique de Suisse ou du ritualiste anglican qui se dit catholique et copie tous les usages de l'Église, mais reste séparé de son chef ». La raison en est indiquée précisément par ce dernier mot. Du paroissien au chef de l'Église universelle, par l'évêque, le lien religieux est ininterrompu; les influences circulent, donnant à la vie de chaque petit groupe une ampleur qui lui vient de la grande vie à laquelle il est annexé. La brindille séparée qui végète, buvant un peu de l'humidité du sol pour essayer de verdir, a-t-elle l'aspect du rameau sur sa branche, la branche sortant du tronc, qui puise aux racines, le tout se profilant sur le ciel?

Il est donc naturel que la paroisse catholique soit spéciale et soit partout elle-même.

La constitution de l'Église est souple; mais le type de chaque organe y est bien vite fixé, quand il ne l'est par une institution primitive. Tout y évolue

1. Cf. Lesêtre, *La Paroisse*, p. 233.

selon des lois que dicte au fond la nature des choses, dont Dieu est le fondateur avant d'en être le restaurateur par son Christ. Ayant un même travail à effectuer, un travail humano-divin, cette organisation ne peut que graviter autour de points fixes, que déterminent conjointement la nature humaine envisagée ici en son fond, et l'immuable fixité du divin.

CHAPITRE IX

L'ORDRE MONASTIQUE

L'Église, les églises particulières, les paroisses : telles sont les zones successives dans lesquelles la vie religieuse catholique est appelée à se déployer et à révéler son organisation une et souple.

En accédant à l'ordre monastique, nous ne sommes plus en face d'un champ particulier, ni davantage d'un échelon de hiérarchie : il s'agit d'un approfondissement de la vie religieuse et de formes diverses appelées à en épanouir les ressources, au bénéfice direct des plus hautes âmes et indirectement de toute l'Église.

En tant qu'organe de l'Église, l'ordre monastique est en effet d'essence collective comme l'Église elle-même. Nous avons assez dit que dans une organisation de l'amour, tel qu'est le catholicisme, il n'y a pas de place pour le salut recherché isolément, encore bien moins pour la perfection solitaire. Tout se lie en Dieu par le Christ, chaque âme reliée à toutes les autres, et chaque groupe n'est qu'une compagnie, un régiment, une brigade, une division ou une formation spéciale en l'armée complète.

C'est de l'Église entière qu'il faut dire d'abord ce

que disait saint Benoît de son œuvre, quand il l'appelait une école du service divin (*Dominici schola servitii*). Les « écoles » particulières fonctionnent toutes dans l'esprit de l'Église, sous sa conduite et pour ses fins, qui sont générales en même temps que personnelles à chaque fils de Dieu.

Qu'il s'agisse même des *anachorètes,* hommes qui vivent à l'écart, dans une profonde retraite, voire au désert, comme les *ermites,* ou qu'il s'agisse de *cénobites,* moines vivant en communauté, comme les Bénédictins, ou encore des *chanoines réguliers,* comme il y en eut beaucoup dans les premiers siècles, ou des *frati,* dont les Franciscains, les Dominicains, les Carmes, les Augustiniens, les Minimes sont les grandes familles, ou encore des *clercs réguliers,* dont la Compagnie de Jésus est la plus glorieuse phalange, ou enfin des *clercs séculiers* vivant en communauté, avec ou sans vœux, tels les disciples de saint Alphonse de Liguori et de saint Paul de la Croix, les prêtres de la Mission, les Oblats de toute famille, les Oratoriens, etc... : dans tous les cas, l'ordre envisagé n'est qu'une application de la pensée catholique, une annexe de son organisation, et par conséquent chose sociale.

Il le sera d'autant mieux, lorsqu'il arrivera qu'un foyer monastique soit érigé en église particulière, avec prélat appartenant proprement à l'ordre épiscopal, ou en tout cas sous la direction d'un clergé appartenant à la hiérarchie et régissant en son nom le groupe des moines ou des moniales.

Les églises monastiques furent dès le ɪvᵉ siècle et peut-être avant nombreuses et florissantes. Leurs chefs, quand il s'agissait de communautés d'hommes,

furent promptement tirés à peu près exclusivement de leur sein, de telle sorte que l'homogénéité fût complète entre le groupe considéré comme appartenant à l'ordre des moines et le même groupe composant l'ordre hiérarchique.

Il arriva aussi naturellement que ces églises particulières, généralement plus ferventes, mieux fournies de personnel, plus influentes, étendirent leur action et se virent annexer des populations séculières, dont les moines étaient le clergé, l'abbé ou prieur le pasteur avec charge d'âme. Quand le supérieur était évêque, il avait ainsi autour de lui un véritable diocèse; quand il ne l'était pas, il devenait archiprêtre au sens ancien du mot, s'assimilant aux *titres cardinaux* des églises diocésaines et prenant part à tous les actes de la vie ecclésiastique qui en découlaient. On ne continuait pas moins de distinguer, dans cette apparente confusion, l'ordre *monastique* et l'ordre hiérarchique ou *canonique*.

Plus tard, la fondation des grands ordres apostoliques procéda d'une pensée générale qui rattacha ces groupes plus directement au Saint-Siège, sans préjudice de liens indispensables avec les églises particulières où ils se répandaient. Et c'était donc la manifestation encore plus évidente du caractère social dont l'ordre monastique est revêtu.

Reste à mesurer la valeur que ces créations représentent pour l'Église, et, pour cela, à définir en lui-même l'état religieux.

L'état religieux est proprement une profession publique de ce qui est en perfection le travail même de l'Église, à savoir la sainteté, celle-ci se carac-

térisant par la charité : adhésion à Dieu et à tout ce qui est de Dieu, surtout le prochain humain, et dépouillement corrélatif de toute réalité étrangère ou hostile, surtout le moi égoïste et pécheur.

De cette définition, il y a lieu d'écarter deux erreurs possibles. La profession extérieure de perfection dont on parle n'implique pas perfection acquise, mais recherche décidée de la perfection. Et d'autre part, quand on dit profession extérieure, on indique que le dedans en peut être disjoint. Il est des religieux qui ne sont guère parfaits ; il est de simples chrétiens qui s'avancent dans cette royale voie avec héroïsme. Ceux-ci ont l'âme de la vie religieuse, sans faire partie de son corps ; ceux-là ont le corps sans l'âme.

Mais ce qu'il importe de constater, c'est que cette âme de la vie religieuse est l'âme même de l'Église et n'est nullement une spécialité. Ce qui est spécialité, c'est la profession extérieure et publique. Et une telle profession, précisément parce qu'elle est publique, c'est-à-dire sanctionnée et engagée dans l'unité chrétienne, constitue celui qui professe à l'état de représentant. C'est toute l'Église, en lui, qui déclare ses fins, comme le héros dit le vœu de l'armée : la victoire.

L'Église entière a pour but la sainteté ; là est son travail propre. La *sainte Église* n'est ainsi appelée que pour ce motif. Aussi avons-nous dit que l'épiscopat, représentation la plus élevée de l'Église au point de vue mysticité, est par lui-même un état de perfection, invitant à la perfection effective celui que l'on consacre. Ici, la représentation n'est plus hiérarchique, elle est spontanée, mais elle est sanc-

tionnée et par là *canonique* aussi à sa manière. Le cas est donc au fond identique.

Par où l'on voit l'erreur capitale des « modernes » qui ont voulu découvrir dans la profession religieuse une institution périmée, dont l'Église aurait tout intérêt à se débarrasser comme d'un accessoire encombrant. L'institution religieuse n'a rien d'accessoire; elle se rattache à la sainteté de l'Église en son dernier fond; elle révèle, dans l'Église, le meilleur, le plus achevé, en concordance avec le principe qui est son point de départ. S'il n'y avait pas de religieux, ce serait un échec relatif de l'œuvre sanctifiante entreprise; car tout ce qui est entrepris tend à l'achèvement et doit pouvoir en montrer le témoignage. Comme l'a très bien dit un théologien, « l'état religieux est tellement de l'essence de l'Église, qu'il a naturellement commencé avec elle, ou plutôt qu'elle a commencé par lui [1] ».

Le religieux ne fait donc que rentrer dans la logique du baptême et en pousser à fond toutes les conséquences. Tout baptisé fait profession de se donner à Dieu par le Christ et de renoncer à tout ce qui s'y oppose ou l'ignore. Le religieux ne saurait se proposer davantage; il se propose seulement de le faire mieux que le commun, avec plus de plénitude et en utilisant pour cela des moyens plus aptes.

Et la différence qui est ici constitutive des degrés, c'est que le simple baptisé peut s'en tenir aux *préceptes*, dans l'accomplissement desquels la charité essentielle se prouve; le religieux fait profession des *conseils*, tout au moins ceux qui sont la matière des

1. Dom Gréa, *L'Église et sa divine constitution*, p. 428.

trois vœux : détachement des biens de ce monde par la *pauvreté,* renonciation à la chair par la *chasteté,* abandon de la volonté propre par l'*obéissance.*

Dans la vie éternelle, tout ne sera-t-il pas commun? l'œuvre de chair ne sera-t-elle pas absente? l'adhésion amoureuse aux vouloirs divins ne sera-t-elle pas la loi? La vie religieuse est un essai et une anticipation de cet ordre des fins, comme elle est une suite et un achèvement du baptême.

A la mort, tout chrétien fait profession religieuse; il n'emporte ni ses biens, ni sa chair, ni sa volonté propre : il s'enfonce en Dieu; il descend au sépulcre avec Jésus en vue de ressusciter avec lui, ce que signifiait l'immersion du baptême.

La vie en Dieu, Riche opulent qui n'a rien et qui est tout, récompensera celui qui par une sainte mort s'est détaché volontiers de ce qui passe. La vie en Dieu, en qui est la vie achevée et immuable, tiendra lieu à celui qui s'en retire de la vie sans cesse mourante que l'alimentation et la génération sustentaient. La vie en Dieu, régisseur des êtres, associera à sa providence toujours obéie celui qui renonce définitivement à vouloir d'un vouloir propre, qui remet avec Jésus son esprit entre les mains du Père. Il sera là-haut consentant au programme divin dévoilé, acteur du drame universel, précisément parce qu'il aura renoncé à la « comédie » personnelle, en acceptant qu'elle finît par l' « acte sanglant ».

Le religieux devance ce temps et veut mourir spirituellement, comme fit Jésus dès sa première heure, comme firent tous ses *choisis,* à

partir des Douze. Rien désormais ne comptera pour lui, si ce n'est Dieu, si ce n'est tout ce qui s'éclaire de la lumière de Dieu; le reste, ce ne seront plus que des objets dans la nuit; lui-même, dans la partie que Dieu ne vivifie pas, ce ne sera plus qu'un cadavre.

Cela, le religieux le *voue,* c'est-à-dire qu'il en fait un *état,* au lieu d'une passagère fonction; c'est-à-dire qu'il veut donner à la perfection chrétienne dont il fait profession l'extension même de la vie chrétienne; c'est-à-dire qu'il essaie de mimer pour ce temps la confirmation dans le bien qui est le fait de l'éternité; c'est-à-dire qu'il entend garantir sa fidélité et ajouter au poids de ses dons celui de leur permanence et de leur source : le fond avec le revenu, l'arbre avec ses fruits.

La nouvelle vie aura d'ordinaire pour abri le monastère. Monastère, « maison de Dieu » parce que Dieu y gouverne, parce que Dieu y est servi, parce qu'il y habite, parce qu'il y est le possesseur des âmes et des biens; monastère, « atelier » où se trouvent les meilleurs « instruments des bonnes œuvres[1] ».

L'habit spécial endossé sera un signe de consécration, de séparation, de sanctification, parure de l'épouse mystique, robe candide du nouveau baptême, façon symbolique de « revêtir le Christ » comme Paul le dit du baptisé, en revêtant un habit bénit en son nom, et avec cela assurance contre l'oubli, préservation de beaucoup de dangers, porte-respect à l'égard d'autrui, pour l'édification commune.

1. Règle de Saint-Benoît, chap. IV.

La vie de communauté, qui est la règle ordinaire, symbolisera l'unité chrétienne ; elle fera voir au ciel de l'Église, vaste cohérence d'astres, des constellations plus serrées, des *Pléiades;* elle invitera à vivre avec le prochain comme avec l'eucharistie, en communion, avec le Seigneur pour centre; elle sera une « *provocation à la charité et aux bonnes œuvres* » (Hébr., x, 24). Les évadés du monde, si le monde vient à eux sous la forme des hôtes, des voyageurs, des pauvres, lui feront l'accueil qu'ils feraient au Christ, parce que, dans le Christ, la charité symbolisée par la vie entre soi est universelle.

Les moines s'exercent à l'humilité mutuelle, à l'humilité devant Dieu, par des pratiques nombreuses que le monde méprise; mais le mépris du monde accepté, comme le mépris rendu, n'est-il pas pour le moine un principe?

Leurs yeux n'errent pas sur tout : ils se réservent pour le dedans, pour la Beauté lointaine et intime. Ils ne parlent pas indiscrètement; quand ils parlent, c'est encore en esprit de silence, et leur silence plein de mystère ressemble à celui qui est une vertu de Dieu.

Leur silence est respectueux et sage; c'est un apaisement qui attend un travail d'en haut, une irruption de lumière dans la nuit intérieure. Grâce au silence, la parole une fois déliée se maintiendra sous sa mesure et gardera le souci de ses fins. L'âme aura concentré de la force, veillant à l'organisation des pensées au lieu de leur dispersion, cultivant la sérénité au lieu de l'agitation, se libérant au lieu de s'accrocher à tous les buissons, assour-

dissant le vacarme intérieur des passions, recevant les voix inspiratrices et se livrant à leur commentaire, se vidant du rien en faveur du tout.

Les moines se mortifient, c'est-à-dire qu'ils font mourir en eux ce qui n'a pas le droit de vivre, ou même ce qui pourrait subsister légitimement, mais qu'on sacrifiera sagement pour des causes sublimes. N'est-elle pas sublime en effet, la remontée de l'esprit à partir des fonds où l'on donne le coup de pied du plongeur; sublime aussi et davantage l'amour de la douleur expiatrice, de la douleur d'amour qu'on appelle et qu'on apprivoise, qui vous apprend à goûter le calice de Jésus, après la divine libation offerte au Père ?

A tant de souffrances de mauvais aloi chez soi ou chez d'autres, comme à tant de jouissances dépravées, on s'empresse à substituer la souffrance qui épure, qui mérite et qui sauve.

Ajoutant ce qui manque à la Passion du Christ, ces libres crucifiés laissent couler des larmes et du sang dans le torrent rédempteur. Ils inspirent à Ozanam le sentiment de cette efficience et de cette réversibilité, quand il écrit, après un office de nuit à la Grande-Chartreuse : « J'ai songé à tous les crimes qui se commettent à cette heure-là dans nos grandes villes, et je me suis demandé si véritablement il y avait là assez d'expiation pour effacer tant de souillures. »

Ils n'en sont pas pour cela sombres ni déprimés. La joie des monastères est proverbiale. Ceux qui ont chassé le rire lourd, le rire amer, le rire qui cherche à étourdir la tristesse, le rire « secoué » qui

échappe au frein et risque d'agiter en nous toutes les fanges, n'en ont que mieux le divin sourire ou le rire franc qui nous rassérène.

Ce sont eux, les moines, qui versent au monde sa meilleure ration de joie. Joie pure, celle-là; joie qui est un fruit de la charité : baiser intérieur qui dilate et qui embaume; joie d'appartenir à Dieu dans l'unité de tout ce qu'aime Dieu et d'élargir le cœur à sa taille; joie d'anticiper le ciel, fût-ce au milieu des tribulations.

Car les tribulations aussi sont source de joie, tout comme les joies amènent des larmes. La vie présente est tellement mélangée de possessions et de regrets, d'espérance et d'attentes douloureuses, que c'est un chassé-croisé de sentiments ou l'âme profonde ne se reconnaît plus. Les larmes sont un pain nourrissant, et le pain, quand on le mange, laisse un goût de cendre. Vie et mort, patrie et exil sont ici mêlés, et Dieu, qui est la vie, qui est la patrie, Dieu, la « portion » du moine, Dieu, dis-je, parce qu'il se donne et qu'il se retire, parce qu'il se montre et qu'il se cache, devient au moine à la fois son épreuve et sa pure joie. On dirait ce Dieu, avec lui, comme en coquetterie crucifiante, l'enivrant et le flagellant, lui accordant, comme il fit à son Fils, le privilège des douleurs. Heureux est-il quand il se tient tranquille sur sa croix!

Quand le moine travaille des mains, c'est parce que le travail épure et apaise; parce que le travail est ennemi de Satan; parce qu'il rapproche des travailleurs, nos frères, et nous met en communion avec la nature, notre divine sœur; parce qu'il nous

apparente à tout le réel fils de Dieu et à nous-mêmes en nos meilleures sources ; parce que le travail priant et patientant, c'est le bonheur proche, et que travailler selon l'ordre, c'est vivre en Dieu.

Le travail a comme propriété de laisser l'esprit se retremper au contact des réalités terriennes. Il nous fait obéir à une loi et payer notre écot à l'œuvre des hommes. La terre est sainte, et toutes réalités sont saintes; par le travail, on les relève de leur chute provisoire et on les aide à remonter vers leurs origines, qui confinent à leurs fins.

Saint Benoît veut que le cellérier du monastère considère et soigne les outils du travail, comme d'ailleurs tout ce qu'il gère, « ainsi que les vases sacrés de l'autel[1] ». Saint Basile avait dit déjà « comme des vases de Dieu », et il avait conclu : « Celui qui les méprise est un sacrilège. » N'est-il pas sacrilège, celui qui offense des biens consacrés et qui entrave le travail, ce service divin?

Du travail qui introduit de l'idée dans des matières mortes, le moine passe sans coupure au travail non servile qui aborde l'idée en elle-même. L'étude est la compagne la plus assidue des loisirs monastiques. Elle s'appelle la *contemplation,* parce qu'elle s'oriente vers la Source d'où découle le vrai et se tient sans cesse sous sa dépendance; parce qu'elle entend faire « l'œuvre du Verbe », ainsi que disait Catherine de Sienne.

Le Verbe exprime Dieu, et le Père nous communique par l'étude, comme par la prière, ce Verbe toujours coulant. Quand le moine y boit, il y prend de

1. Règle, ch. XXXI.

quoi devenir un Verbe en participation, un révélateur animé par un souffle ardent, grâce à l'Esprit d'amour où les rapports du Père et du Fils s'enveloppent.

Que de grandes paroles sont sorties de ce commerce intérieur, prolongeant la parole officielle et fondamentale de l'Ecriture, des Pères et de l'Église enseignante!

Le culte liturgique prend dans la vie du moine une place qui lui a été souvent disputée, qu'il ne faut pas exagérer, mais qui doit être en toute hypothèse fort large.

Il en est qui font de ce culte un but et la matière principale d'une activité qui est toute adoratrice. Ce que d'autres donnent à l'étude, à l'apostolat ou à la charité corporelle, ceux-là trouvent bon de le donner à l'autel. Ils sont des êtres de louange. Ils font tout converger vers le chant, la psalmodie, les cérémonies, les rites variés par lesquels nous signifions notre religion intérieure. Ils s'appliquent au divin « pensum » et à son sublime enfantillage; ils appellent cela leur « œuvre de Dieu : *opus Dei* » et ils y consacrent les beaux moments que les « positifs » aimeraient à distraire pour des fins « sérieuses ». Ils gaspillent le temps devant Dieu.

Et c'est à eux spécialement que l'Eglise confie sa liturgie, parce que, appartenant à Dieu tout entiers, ils sont meilleurs instruments de prière. Ils feront de celle-ci une louange plus continue et plus complète. La liturgie, qui veut tout ramasser pour l'offrir au ciel, qui veut tout raccorder à l'Alpha et à l'Oméga qu'elle invoque, trouvera dans le moine l'intermé-

diaire adapté : tel un fer déjà aimanté et qui attire les autres.

A lui revient la mission de donner une voix plus riche à notre univers matériel ou moral, d'apprendre aux cieux qui *racontent la gloire de Dieu* la signification de leur cantique; de représenter les hommes distraits, oublieux, obsédés ou récalcitrants; de plier les genoux par procuration et de satisfaire pour tous aux divins désirs, « *car le Père aussi cherche qui l'adore en esprit et en vérité* » (Jean, IV, 23).

A condition que leur vie elle-même soit une liturgie — *pulchra cæremonia,* disent les Constitutions dominicaines — les moines auront anticipé sous cette forme encore les saintes occupations éternelles; car les *paroles de vie éternelle* seront sur leurs lèvres et reluiront dans leurs œuvres. Ils auront accordé leur être ainsi que le *décacorde,* harmonisant les gestes, les pensées et les voix. Ils loueront Dieu avec les effets de Dieu en eux et avec les paroles de Dieu dans les Écritures.

Ce seront eux qui, par commission de l'Église, composeront à l'eucharistie son accompagnement le plus honorable et pour nous le plus utile. Ils l'entoureront du glorieux cortège des heures. Par la liturgie cyclique dont la giration a pour centre ce mystère même, les heures tournant autour de la messe, la semaine autour du dimanche, l'année autour de Pâques, ils prépareront les cœurs à la venue des grâces et assureront le rayonnement de l'idée sacramentelle.

Ils voudront, comme le jour, sanctifier la nuit. La continuité est une des qualités que la prière a revendiquées avec le plus de spontanéité exigeante. N'est-

il pas *digne et raisonnable, équitable et salutaire* de rendre grâces à Dieu *en tout temps?* Ne le doit-on pas aussi *en tout lieu?* La nuit n'est que le second hémisphère du jour : il convient que Dieu soit loué sur toute notre terre.

Les moines entendent aussi purifier la nuit que tant d'autres souillent, lui enlever son odeur de péché, lui confier des germes de bonnes pensées comme au sol obscur, l'orienter chrétiennement vers le jour qui vient, faire de ses ténèbres une lumière de joie : « *Et nox illuminatio mea in deliciis meis.* »

En secouant le sommeil nocturne et le plus lourd sommeil de l'oubli, ils espèrent écarter ce sommeil de mort qu'est le péché, prélude de l'éternelle mort qui nous guette. « *Marchez, tandis que vous avez la lumière* de vie, *de peur d'être saisis par les ténèbres* de la mort » (Jean, XII, 35).

On remarquera que le sentiment liturgique élève facilement les moines à la poésie et qu'elle les pousse à la plus ardente communion avec la nature. Ils l'aiment, cette « sœur » terrienne, qui est si éminemment religieuse. Religieuse par son départ, qui est la création; par son progrès, qui est providence, et par son arrivée : le service des élus, la nature est sacrée ainsi que tout le réel, dès que la liberté ne le désoriente pas. « *Dieu vit que tout était bon* », dit le Saint Livre : or la bonté des êtres refluant vers son origine, le ruisseau qui en bondissant chante sa source, c'est la religion même. Le moine prend là des leçons, comme nous vîmes qu'il en donne. Il veut être avec Dieu comme la nature est avec Dieu : obéissante, pleine d'harmonie et de louange, parole d'action, poème qui se fait, liturgie aux deux infinis de gran-

deur. Il sera à la fois son élève et son prêtre, écoutant en elle la parole du Seigneur et lui prêtant une voix[1].

Que si les moines ont pour but autre chose que le culte, comme la charité et comme l'apostolat, le culte n'en sera pas moins, à titre de moyen cette fois — ajoutons de but partiel dont nul ne se dispense — une valeur de tout premier ordre. On ne saurait négliger les sources. Et qui ne comprend que la source des dévouements et des activités conquérantes est là, dans le seul à seul mystique nourri par une publique et agissante profession d'amour?

Il faut se rendre compte que le culte est par lui-même une charité et une œuvre d'apostolat fort précieuse. Il est de fait que toute l'antiquité chrétienne s'en nourrit, et que cette « musique », cette harmonie active et vocale fut pour le monde barbare, en particulier, comme la lyre d'Orphée. Un monde civilisé portera seulement plus haut les effets de l'harmonie de prière.

Apaisement, édification, sentiment du mystère, instruction par le mot et par le symbole, entraînement du rythme et des gestes, intime invitation à s'unir, quand, publiquement, au nom de l'Église universelle et devant la face de Dieu qui nous donne sa présence réelle, on proclame en commun le vrai immuable et les plus hauts biens : tels sont les fruits espérés du pieux drame.

1. Les anciens liturgistes, souvent moines, ou qui en avaient le cœur, sont de tous les plus poètes. Cf. Dom Cabrol, *Le Livre de la prière antique*.

Ensuite, l'apôtre ou l'être de charité, ange bienfaisant que Dieu nous envoie pour guérir nos plaies du corps ou de l'âme, est un ange humain. Il lui faut, pour réussir, ou seulement pour persévérer, de divines forces : où les puisera-t-il, sinon à l'autel, ou tout proche, dans le rayonnement eucharistique commenté, dans l'action rituelle?

Chez les moines prêcheurs, en particulier, l'apostolat s'appuie nettement sur la contemplation et les observances. « *Contemplata aliis tradere :* livrer les fruits de sa contemplation », c'est la devise d'un grand Ordre, et les autres en sont d'accord[1].

La raison en est que l'action est solidaire de la vie intérieure; l'expansion part de la concentration. Ceux qui pensent qu'on ferait mieux de donner à l'action extérieure ce qu'on donne de temps et d'âme à la contemplation ou aux observances, raisonnent comme celui qui voudrait employer à vider un réservoir le temps nécessaire à le remplir. Il y a là seulement une question de mesure. Un Ordre apostolique ne se conduit pas comme s'il était uniquement contemplatif. Mais à vouloir trancher la question au bénéfice exclusif du dehors, on prépare l'anémie des âmes, la dispersion, l'agitation stérile et les dangers de ceux qui ne se tiennent pas au contact des sources.

L'office du chœur, avec son ordre rigoureux, son rythme et sa relative lenteur, semble un remède fort utile à l'inquiétude et à la trépidation modernes. Un temps qui souffre plus que tous de la nervosité et

1. Cette formule est de saint Thomas d'Aquin (*Somme Théologique*, IIª IIæ, q. CXXXVIII) et elle a été adoptée par sa famille religieuse.

du surmenage doit apprécier ce bain de paix, et faire confiance aux résultats d'une activité à peine réduite dans son extension, par ailleurs rendue plus intense, mieux appliquée au fond des choses, plus mûre.

N'est-ce pas dans le silence infini, que la nature travaille? N'est-ce pas dans la ténèbre ardente des cryptes, que les grands monuments ajourés prennent essor? La solitude est un exil qui rend le retour dans la patrie plus conscient et plus fécond.

Les vrais oisifs ne sont pas les moines, auxquels on jette parfois cette injure : ce sont les agités. Esprits sans air, butés à de petits travaux successifs, sans patience, sans mesure, ignorant que la paisible lenteur est aussi une force, les non-contemplatifs sont exclus de l'action large comme de la pensée haute. Le marin, le laboureur et le moine savent qu'on ne fait jamais tant de besogne qu'en ne se pressant pas.

Voudrait-on méconnaître aussi que le culte, en tant que valeur de prière, reporte ses effets sur toutes les entreprises avec lesquelles l'esprit de foi le met en liaison? Dieu ne garde pas pour lui ce qu'on lui donne ; il le reverse à la fois sur nous, qui en deviendrons de meilleurs outils de son œuvre, et sur ceux que notre zèle lui offre déjà comme une conquête fraternelle espérée. N'oublions pas que si nous plantons et arrosons, c'est Dieu qui donne la croissance.

C'est pour cette raison que les plus grands apôtres monastiques ont été invariablement les plus zélés pour le service divin et les plus attachés à tous les devoirs de la vie conventuelle. De saint Bernard ou de saint François et saint Dominique jusqu'à Lacor-

daire, ce moderne parmi les modernes, tous ont pensé à l'application du proverbe : Médecin, guéris-toi toi-même. Ils se sont sanctifiés pour sanctifier les autres ; ils ont consacré à Dieu un culte personnel avant de lui offrir éventuellement le culte d'autrui. L'apostolat est un supplément et comme un débordement de richesse. La liturgie loue saint Dominique de ce qu'il accrut en soi *l'homme canonique* en le rendant *apostolique* (*Virum canonicum auget in apostolicum*) ; elle ne le loue pas de ce qu'il ait abandonné Dieu pour l'homme.

On peut donc estimer que la rénovation liturgique inaugurée par dom Guéranger et qui se poursuit près de nous est en corrélation naturelle avec les vues apostoliques des meilleurs. Cette campagne était parfaitement opportune. Loin d'anémier la prédication ou l'enseignement, la liturgie lui prépare une âme ; loin de délaisser le peuple, elle l'assemble et le dispose, par l'unité visible, à l'unité mystique dans le Seigneur.

L'utilité religieuse des moines est déjà impliquée dans ce qu'ils sont, s'il est vrai qu'ils achèvent en eux ce qui est le travail propre de l'Église, et elle ressort aussi de ce qu'ils font, fût-ce même dans des domaines extrareligieux, comme s'ils deviennent laboureurs, industriels, administrateurs, ou sont livrés à des études en elles-mêmes profanes. Tous ces travaux reversent leurs valeurs dans le trésor de l'Église, en ce que d'abord ils sanctifient leurs auteurs, les tenant dans les saintes lois de leurs instituts et dans la loi générale de l'effort imposé aux hommes ; en ce que, ensuite, la reconnaissance des

peuples, sensibles surtout à ce qui se voit, profite au sentiment religieux que représente ici le bienfaiteur.

Il n'est pas nécessaire de rappeler ce que les moines ont fait pour la civilisation. Quoique certains aiment à l'oublier, nul n'oserait le méconnaître. Leur effort a produit plus que celui de nulle institution temporelle, et plus utilement, parce que ce fut proche des origines.

Comme force d'expansion pour l'Église, comme valeur d'accroissement interne et de progrès, l'ordre monastique offre des services qui, humainement parlant, ne pouvaient être suppléés. Les moines instruisent l'Église, comme ils l'édifient. Ils la maintiennent au contact de ses sources doctrinales dont ils font leur constante étude. Eux principalement, quoique non pas seuls, sont coutumiers des grands travaux, ceux qui exigent la solitude, la collaboration et l'ampleur du temps. Les « citernes crevassées » de l'information hâtive et de la petite publicité ne sont pas leur fait. A l'ordinaire, ils voient profond et ils taillent large.

Le ministère de la parole, si essentiel à l'Église, leur fut remis pour une part qui a été sans cesse croissant. On dirait que ce sont eux spécialement qui ont entendu cet ordre : *Allez et enseignez toutes les nations,* bien que ce soit à travers les évêques, dont la prédication, avons-nous dit, est le propre office. Désireux de capter pour leur compte la lumière divine, ils s'inquiètent de sa diffusion ; ils disent avec le Psaume : « *Je n'ai point caché votre justice dans mon cœur ; j'ai annoncé votre vérité et votre salut* » (Ps. XXXIX, 11).

L'amour des âmes ne leur est point particulier; mais ils poussent plus avant leur pointe et couvrent de leur action plus d'espace par le fait qu'ils ne se renferment pas dans les cadres d'un diocèse et à plus forte raison d'une paroisse. Depuis le XIII[e] siècle surtout, après la fondation des grands Ordres apostoliques, ainsi appelés parce qu'ils sont envoyés du Saint-Siège et qu'ils courent le monde, leur zèle s'est étendu sur tout le champ du Seigneur, où ils jettent la graine. On a vu renaître et se renforcer par eux l'image des premiers temps, ceux des voyages de Paul, ceux des grandes incursions qui avaient dû précéder les établissements réguliers auxquels aspire l'Eglise comme à son œuvre principale.

Le travail décisif se fait, au spirituel, par la hiérarchie, et par conséquent dans le cadre où la hiérarchie fonctionne. Le moine apôtre n'opère pas là. Comme Paul, il ne « baptise pas », il prêche. Mais pour qu'on puisse baptiser, il faut le travail des rabatteurs d'âmes; il faut aussi le renfort des missions intérieures, des stimulations neuves, insistantes, périodiques, dont la paroisse ou même le diocèse sont loin de fournir toujours les moyens. Ces renouvellements de la vie, succédant aux préparations, c'est le double complément d'une action centrale qui demeure essentielle.

« *Nous voulions ardemment vous livrer non seulement l'Évangile, mais aussi notre âme* », écrivait Paul aux Thessaloniciens (I Thess., II, 8) : ces mots ne pourraient-ils pas évoquer, sinon exprimer l'action apostolique des Ordres religieux par l'exemple?

« Livrer son âme », c'est donner sa vie : tout apôtre y doit être prêt ; mais n'est-ce pas aussi l'offrir en modèle, tout au moins mériter qu'elle le soit : telle la lumière sur le candélabre et la cité sur la montagne, dans le discours du Seigneur.

Les moines évangélisent la vie en la vivant. Ils excèdent par rapport à ce qu'on demande aux foules ; mais c'est par là qu'ils deviennent les entraîneurs de la foule, porte-fanions des victoires morales. Fidèles à Dieu au delà de la mesure, ils déconseillent par là même de le trahir, et le fait qu'ils étendent sur eux-mêmes ses droits n'est-il pas une pressante invitation à ses préceptes ?

Les moines partent en pèlerinage vers Dieu avec plus de hâte, avec moins de bagages, les reins mieux ceints, le vêtement de l'âme ne traînant pas, la lanterne en main pour les passages sombres, pleins du noble souci d'arriver vers qui nous appelle. En devançant nos groupes sur la route, ils jalonnent celle-ci, ne permettent pas qu'on l'oublie ni qu'on s'y égare. Sur les crêtes des chemins montants, leurs silhouettes se profilent sur le ciel.

Marcher devant Dieu, c'est-à-dire en présence de Dieu et dans la direction de Dieu, c'est, dans l'Écriture, la louange suprême des justes. Or l'existence des vies monastiques et l'éclat qui en sort ne nous aident-ils pas à percevoir la divine présence, à vaincre l'effrayante inconscience qui nous tient, à avoir conscience de Dieu, afin que ses volontés nous paraissent des évidences, autant que nos propres désirs dont il est la règle et l'inspirateur, bref, à marcher sous ce regard dont l'éblouissement donne là-haut l'impeccabilité éternelle ?

Dans nos épreuves, leurs épreuves volontaires sont un encouragement et une indication d'emploi. Ils nous apprennent à *supporter le Seigneur*, eux qui le provoquent (Ps. xxvi, 14). Ils nous apprivoisent la souffrance. Ils sanctifient pour nous les séparations. Ils font, par le détachement, la répétition de la mort et nous la montrent, grâce à l'amour, enviable et hospitalière. Celle qui ne vient qu' « une fois » vient de la part d'un souverain paternel : ils nous la présentent, et, parce qu'ils l'ont accoutumée, peut-être aurons-nous moins d'effroi à regarder sa face d'ombre.

Au bénéfice des âmes désireuses du mieux, les moines ont fait en grand l'expérience de la vie intérieure ; ils sont ses maîtres incontestés, en dehors des Écritures et des Pères dont plusieurs sont de leur ordre. Leur solitude a écouté plus attentivement cette voix de Dieu qui est *comme un souffle de brise* (III Rois, xix, 12) ; elle a écouté le silence, que personne n'entend.

Grâce à eux, Dieu ne se décourage pas de nous parler ; le Verbe intérieur s'épanche. Leur éloignement du monde fait que les *choisis* du monde s'orientent, en les regardant, vers de plus hauts sommets. Le monde ainsi bravé et divisé s'irrite souvent de la sélection que cet attrait y provoque ; mais les moines savent bien qu'en vexant de cette façon, ils servent. Si après cela ils sont persécutés avec prédilection, ce sera leur récompense.

A ceux qui entendent leur muet appel, ils ont d'avance préparé des cadres. Un nid de l'âme chaud et bien construit les recevra, entre les branches de la hiérarchie, sur le tronc Église. Pour ceux qui ne

viennent pas et qui offensent leur Maître, ils ont d'avance aussi préparé à celui-ci un dédommagement d'amour; il leur sera doux, dans leur tristesse fraternelle et filiale, de s'entendre dire : « *C'est vous, qui êtes demeurés avec moi lors de mes épreuves* » (Luc, XXII, 28).

Au lieu de nos vies religieuses sans joie, de notre foi sans écho, de notre espérance morne, de notre charité inerte, les saints moines donnent pour leur part à l'Eglise une tonicité mystique et active qui en achève la valeur; ils sont le joyau de la couronne hiérarchique, bien que la hiérarchie demeure et doive toujours demeurer le diadème immortel.

Rien d'étonnant, dès lors, que l'Ordre monastique ait de tout temps soutenu les fléchissements de l'Eglise, sauvé par ses interventions les situations compromises et trouvé dans son propre sein, par d'énergiques sursauts, les moyens de subvenir à ses propres fléchissements.

Il y a là une histoire saisissante, qui se poursuit depuis les débuts de l'Église jusqu'aujourd'hui.

Le poids de la matière dont elle est grevée et ses succès mêmes exposent l'Église à s'enliser dans les boues fécondes mais facilement submergeantes de cette terre. Son édifice moral peut choir, privé de ses bases essentielles qui sont l'humilité, le détachement, l'éloignement du sensible. Il faut alors que des sauveurs collectifs, généralement conduits par des chefs d'une sainteté éclatante, viennent, comme François et Dominique dans le rêve d'Innocent III, soutenir la divine et humaine bâtisse.

Dans l'ordre canonique tout seul, l'Église ne trou-

verait peut-être pas des réactions suffisantes. Il arrive que « les bergers dorment », comme le disait hardiment au Concile de Trente un illustre moine. « Il faut alors que les chiens aboient. » Ils aboient, voire ils mordent, comme mord le chien de berger; ils réveillent, si l'on ose ainsi dire, le Saint-Esprit dormant dans les âmes, fût-ce dans celles des chefs, et ils remettent en marche plus prompte la troupe évangélique attardée.

Au fait, n'appartient-il pas à l'apostolat de maintenir, au besoin de restaurer ce que, aux premiers jours, l'apostolat établit? L'Esprit divin, avons-nous dit sans cesse, n'est pas tout dans la hiérarchie. Là sont les grâces de gouvernement et de contrôle; ailleurs, souvent, sont les grâces d'initiative et de rénovation même de l'autorité en ce qu'elle a d'humain. L'Esprit divin, lui aussi, est apôtre. Par ses élus il parcourt le monde, ainsi que les nuées auxquelles la liturgie compare les missionnaires du Verbe, ainsi que les vents purifiants et porteurs de graines.

Grâce à cette effusion perpétuellement renouvelée dans l'œuvre éternelle, les maux de l'Église sont pour elle l'occasion de démontrer sa vitalité inépuisable; ses maladies sont des crises d'où elle repart pour de nouveaux stades; ses remèdes lui sont des élixirs de longue vie.

Dans l'avenir comme dans le passé, il faudra donc faire la part des moines. Nul plus souple moyen de voir l'Evangile s'adapter aux nouvelles situations et dénouer les futures crises que tout, humainement et divinement, nous invite à prévoir.

C'est de ce point de vue utilitaire, comme plus

haut d'un point de vue organique, que nous devons affirmer l'union indissoluble, en l'Église, de l'ordre canonique et de son auxiliaire. Tous deux se partagent les rôles et épanouissent les virtualités de la société spirituelle chrétienne; tous deux révèlent l'essence du vivant humano-divin.

CONCLUSION

Telle est donc notre Eglise, telle sa nécessité, telle son essence intime, tels ses caractères, telles ses attitudes et telle son organisation.

Le tout est cohérent de la cohérence de Dieu, dont la vie trinitaire a son reflet dans la sainte Église; le tout est cohérent de la cohérence de l'homme éternel, par qui Dieu entend relier à sa propre éternité tout ce qui passe.

Cette vie étonnante est là sous nos yeux, avec ses faiblesses et ses imperfections filles du temps, avec ses énergies et ses inénarrables beautés intimes ou visibles. Qu'on l'étudie, comme nous aurions voulu le faire avec moins de déficiences; qu'on y apporte, si on le peut, plus de pénétration et plus de piété à l'égard de la vérité qui nous sauve; qu'on tourne et retourne ce problème permanent posé au monde avec sa part d'évidence et de mystère. Pourvu que les conditions soient fournies et que l'illusion invétérée ne soit pas maîtresse, on approuvera, comme conclusion, la fière déclaration du Concile de Trente, qui qualifie l'Église « un étendard levé au-dessus des nations », pour que, par lui, se manifeste une divine présence.

Ce n'est pas avec le regard superficiel du passant, qu'il convient d'étudier l'Église; encore moins avec

le regard passionné qui ne voit partout que des failles, dans ce qu'il redoute de voir exigeant : c'est avec des vues larges comme l'horizon humain qu'il s'agit d'embrasser, comme les perspectives immortelles où il s'agit de s'engager, et, d'autre part, avec un sentiment d'adhésion éventuelle à tout ce qui sera reconnu le vrai, le bienfaisant et l'obligatoire.

La vérité est assez grande personne pour ne se livrer qu'à celui qui d'avance lui a consacré son cœur. Puisse le client des vérités consignées ici se donner, en y accédant, à la Vérité vivante qui nous contient tous et veut, un jour, éclater en nous tous.

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE III

LA VIE SACRAMENTELLE DE L'ÉGLISE

II. — Les sacramentaux.

LIVRE IV

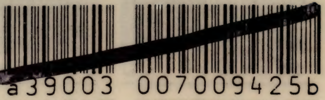
L'ATTITUDE DE L'ÉGLISE A L'ÉGARD DE CE MONDE

LIVRE V

L'ORGANISATION DE L'ÉGLISE

Typographie Firmin-Didot et Cie. — Mesnil (Eure).




a39003 007009425b


COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 03 07 15 04 0